

James Hadley

# CHASE

Et toc!...



Gallimard

Bibliothèque nationale du Québec  
475, boulevard De Maisonneuve Est  
Montréal (Québec) H2L 5C4

180

# James Hadley CHASE

## Et toc!...

Traduit de l'anglais par J. Fillion

Le toubib avait été bien inspiré en conseillant à Larry Carr, diamantaire réputé, de quitter Paradise City, à la suite de l'accident qui avait coûté la vie à sa fiancée. Luceville, une petite cité industrielle, crasseuse, misérable, offrait en effet un cadre idéal pour oublier ses malheurs. Mais Larry Carr ne pouvait savoir qu'en arrivant à Luceville, il entrerait dans le monde du crime, en subissant l'envoûtement de Rhea Morgan, une fille qui sortait de taule.

Bibliothèque nationale du Québec



3 2002 5005 3133 8

de  
(81)  
OIRE



9 782070 496822



97-1 A 49682 ISBN 2-07-049682-1

catégorie 2

COLLECTION JAMES HADLEY CHASE

*Parutions du mois*

20. ET TOC!...

21. EN GALÈRE!

JAMES HADLEY CHASE

*Et toc !...*

TRADUIT DE L'ANGLAIS  
PAR J. FILLION

*nrf*

GALLIMARD

*Titre original :*

HAVE A CHANGE OF SCENE

© *James Hadley Chase, 1971.*

© *Éditions Gallimard, 1972, pour la traduction française.*

## CHAPITRE PREMIER

Les effets ne se firent sentir qu'un mois après l'accident. Vous et moi appellerions cela un choc à retardement. Bien entendu le Docteur Melish, fidèle à son jargon professionnel, usa d'un autre terme, mais en fait il s'agissait bien d'un choc à retardement.

Un mois avant l'accident je voguais en plein succès. Prenez ma situation, par exemple. J'en ai bavé pour l'obtenir, et je l'ai eue : premier vendeur chez Luce & Fremlin, les joailliers les plus cotés de Paradise City qui n'ont rien à envier à Cartier ou à Van Cleef. Cette ville, où magasins, boutiques, galeries d'art, bijouteries rivalisent de luxe, est le lieu de prédilection des milliardaires, des snobs, des fils à papa, des vedettes de cinéma et de tous ceux qui aiment à faire étalage de leur fortune.

Luce & Fremlin jouissent d'une réputation inégalée et ils me versent, en ma qualité d'expert en diamants, un salaire annuel de quarante mille dollars, qui, même dans cette ville où le coût de la vie est le plus élevé de toute la côte de Floride, représente une somme rondelette.

Je possédais une Mercedes décapotable, un appartement donnant sur la mer, un confortable compte en banque et environ quatre-vingt mille dollars en titres et en actions.

J'avais une garde-robe bien fournie. Grand, beau à ce qu'on disait, j'étais le meilleur joueur de golf et de squash du Country Club. Vous comprenez maintenant pourquoi je disais plus haut que je voguais en plein succès... mais attendez : pour couronner le tout, j'avais Judy.

Si je mentionne Judy en dernier, c'est parce qu'elle était (remarquez bien l'emploi de ce verbe au passé) et de loin, mon bien le plus précieux.

Judy était une ravissante brune, intelligente et bonne. Nous nous sommes rencontrés au club et j'ai découvert qu'elle était une excellente golfeuse. Si je lui avais concédé une avance de six coups, elle m'aurait battu, moi qui ai un handicap de moins un, ce qui prouvait à quel point elle était bonne joueuse. Elle était venue de New York à Paradise City pour rassembler les documents nécessaires au vieux juge Sawyer qui avait autrefois la rédaction de son autobiographie. Elle s'intégra rapidement à Paradise City, y devint très vite populaire et fit bientôt partie de l'élément jeune du club. Il me fallut environ un mois et trente parcours de golf pour découvrir que Judy était la femme de ma vie. Elle m'avoua plus tard qu'il lui avait fallu beaucoup moins de temps pour se rendre compte que j'étais l'homme de sa vie. Nous nous sommes fiancés.

Lorsque mon patron, Sydney Fremlin, un de ces homosexuels au grand cœur, débordant de bonne volonté, qui estiment n'en faire jamais assez pour ceux qu'ils aiment, apprit nos fiançailles, il décida de donner une réception en notre honneur. Sydney adore les mondanités. Il en assumerait tous les frais. La soirée aurait lieu au club et tous les membres, je dis bien tous, y seraient conviés. Moi je n'y tenais pas particulièrement, mais cela semblait plaire à Judy et je m'inclinai.

Sydney savait parfaitement que je comptais parmi les

meilleurs experts en diamants du monde et que sans moi son affaire n'aurait plus le même standing, tout comme dans le guide Michelin un restaurant français privé de son chef perd du même coup ses trois étoiles. Il savait également que je plaisais aux clients qui aimaient à me consulter et suivaient mes conseils. Sydney m'appréciait pour toutes ces raisons, et quand Sydney apprécie quelqu'un, il ne sait que faire pour le lui prouver.

Tout cela se passait il y a un mois. Je revis les différents épisodes de cette soirée, tout comme un homme souffrant d'une rage de dents taquine de la langue la dent malade.

Judy arriva à mon appartement vers sept heures. La réception commencerait à neuf heures, mais nous étions convenus de nous retrouver plus tôt pour décider du genre de maison où nous habiterions une fois mariés. Trois possibilités s'offraient à nous : une demeure genre ranch plantée au milieu d'un grand jardin ; un appartement en terrasse ; un chalet de rondins aux abords de la ville. Moi je penchais pour l'appartement en terrasse, mais Judy préférait le ranch à cause du jardin. Nous passâmes une heure à discuter le pour et le contre de ces trois types d'habitation, mais finalement Judy me convainquit que nous ne pouvions nous passer d'un jardin.

— Quand nous aurons des gosses, Larry... il nous faudra un jardin.

Je m'étais déjà mis en rapport avec Ernie Trowlie, l'agent immobilier qui se chargeait de toutes nos transactions et je l'avertis par téléphone que je me rendrais le lendemain à ses bureaux verser une avance sur le ranch.

Nous quittâmes l'appartement, nous sentant les maîtres du monde, et prîmes la direction du club. À environ deux kilomètres de la ville, alors que nous roulions sur l'auto-



route, ce monde s'effondra. Une voiture déboucha à un tournant et nous éventra tout comme un destroyer éventre un sous-marin. L'espace d'un éclair, j'entrevis l'auto, une vieille Cadillac toute démantibulée, avec au volant un gosse terrifié, mais je ne pus éviter le choc. La Cadillac heurta de flanc la Mercedes qui fut projetée de l'autre côté de l'autoroute. Avant de sombrer dans le noir, ma dernière pensée fut pour Judy.

Je pensais toujours à elle lorsque je refis surface dans une chambre privée de la luxueuse clinique Jefferson où m'avait installé à ses frais Sydney Fremlin, qui pleurait à mon chevet dans un mouchoir de soie.

Puisque nous parlons de Sydney Fremlin, laissez-moi vous le décrire. Un grand type très maniéré aux longs cheveux blonds, qui pouvait avoir entre trente et cinquante ans. Tout le monde aimait Sydney pour sa nature chaleureuse et sa vitalité. Il possédait de réels dons artistiques et savait créer des bijoux sortant absolument de l'ordinaire. Tom Luce, son associé, s'occupait exclusivement du côté financier de l'affaire. Il aurait été incapable de distinguer un diamant d'un morceau de cristal taillé mais en revanche il savait s'y prendre pour que les dollars fassent des petits. Luce et Sydney passaient pour riches, et passer pour riche, à Paradise City, prouve qu'on est tout simplement plein aux as. Alors que Luce, un homme dans la cinquantaine, assez corpulent, à la gueule qu'un bouledogue aurait enviée, restait dans les coulisses, Sydney, quand il n'était pas en train de créer de nouveaux bijoux dans son atelier, papillonnait dans le magasin. Je lui abandonnais la plupart des vieilles douairières. Elles l'adoraient. Mais les jeunes femmes fortunées, les gros hommes d'affaires en quête d'un cadeau original, ceux qui avaient hérité d'une grand-mère certains bijoux qu'ils désiraient faire remonter s'adressaient à moi.

Les homosexuels sont de drôles d'oiseaux, mais je m'entends bien avec eux. J'ai découvert qu'ils ont bien souvent plus de talents, plus de générosité, plus de loyauté que la plupart des hommes virils que je côtoie constamment dans cette ville opulente. Il y a bien entendu le revers de la médaille souvent bien déplaisant : leurs crises de jalousie, leurs sautes d'humeur, leur langue de vipère, leur côté putain, pire que chez la pire des femmes. Sydney possédait toutes les qualités et tous les défauts d'un pédéraste, mais je l'aimais bien et nous nous entendions parfaitement.

Son fond de teint dégoulinant, ses yeux emplis de larmes et de désespoir, Sydney m'apprit d'une voix tremblante la terrible nouvelle. Judy était morte sur la table d'opération.

J'avais eu de la chance, me dit-il. Je m'en tirais avec une commotion cérébrale et une entaille au front mais dans quelques jours je serais à nouveau frais comme une rose.

Oui, c'est ce qu'il m'a dit : « Frais comme une rose. »

C'est comme ça qu'il parlait. Il avait fait ses études dans un excellent collège anglais d'où il avait été foutu à la porte pour avoir essayé de séduire un professeur de gymnastique.

Je le laissai pleurer sur mon sort, mais moi, c'était bien différent. Parce que j'étais tombé amoureux de Judy, et que j'avais décidé de faire ma vie avec elle, j'avais fait naître en moi un cocon de bonheur. Je le savais fragile, ce cocon. Dans le monde où nous vivons, rêver d'un bonheur sans fin est pure folie mais j'espérais malgré tout que notre bonheur à nous serait durable. Lorsque Sydney m'apprit la mort de Judy, j'entendis se briser le petit cocon que je portais en moi et mon univers en technicolor devint noir et blanc.

En trois jours j'étais sur pied, mais sans pour autant me sentir « frais comme une rose ». L'enterrement fut une épreuve terrible. Tous les membres du club y assistaient. Le père et la mère de Judy étaient venus de New York. Je me souviens à peine d'eux mais ils me donnèrent l'impression de gens bien. La mère de Judy me rappela terriblement sa fille et j'en fus bouleversé. Je fus heureux de me retrouver chez moi. Sydney m'y accompagna et j'aurais donné cher pour qu'il me laisse seul, mais il s'incrusta et peut-être, quand j'y repense, me fut-il secourable. Enfin, vers dix heures du soir, il se décida à rentrer chez lui.

— Prends un mois de congé, Larry, me dit-il. Va faire du golf... Un voyage... Efforce-toi de recoller les morceaux. Tu ne la remplaceras jamais, mais il faut bien que tu vives... alors pars en voyage, puis reviens-nous et remets-toi au travail.

— C'est demain que je reviendrai et que je me remettrai au travail, lui déclarai-je. Et merci pour tout.

— Pas question que tu reviennes demain ! fit-il tapant du pied. Je ne veux pas te revoir avant un mois... et c'est un ordre !

— Foutaises ! C'est de travail que j'ai besoin et c'est au travail que je me remettrai ! À demain.

C'est ainsi que je voyais les choses. Comment aurais-je pu aller courir les terrains de golf alors que j'étais obsédé par Judy ? Et que m'importait d'accomplir des performances ? Au cours de mon bref séjour en clinique, j'avais dressé des plans.

Le cocon était brisé à jamais. Plus vite je me remettrais à vendre des diamants et mieux cela vaudrait pour moi. J'étais devenu affreusement raisonnable. Ce sont des choses qui arrivent, me disais-je. Des gens aimés meurent. Des gens qui font des projets, construisent des

châteaux en Espagne, ou vont même jusqu'à annoncer à leur agent immobilier qu'ils ont décidé d'acheter le ranch, voient leur vie s'effondrer et leurs projets réduits à rien. Oui, ce sont des choses qui arrivent tous les jours. Alors pourquoi m'apitoyer sur moi-même ? J'avais trouvé la femme de ma vie. Nous avions formé ensemble des projets et maintenant elle était morte. J'avais trente-huit ans. Avec un peu de chance, il m'en restait encore autant à vivre. Il me fallait donc ramasser les morceaux, me remettre au travail et épouser peut-être un jour une fille qui ressemblerait à Judy.

Mais dans mon for intérieur je savais que cela était faux. Que personne ne pourrait jamais remplacer Judy. Je l'avais choisie. Dorénavant je jugerais toutes les filles d'après elle, ce qui leur donnerait un handicap insurmontable.

Je retournai donc au magasin, le front orné d'un pansement maintenu par du sparadrap. Je m'efforçai d'agir comme si rien ne s'était passé. Et tous s'efforcèrent de se conduire comme s'il n'était rien arrivé. Mes amis — et j'en ai beaucoup — me serraient un peu plus longuement la main. Ils faisaient tous preuve d'un tact appuyé, cherchant à tout prix à donner l'impression que Judy n'avait jamais existé. Mais les pires à supporter furent encore mes clients. Ils me parlaient à voix presque basse, évitaient de me regarder et acceptaient sans discuter toutes mes conditions au lieu de marchander gaiement comme ils en avaient l'habitude.

Quant à Sydney, il ne cessait de frétiller autour de moi, apparemment bien décidé à ne pas me laisser une minute tranquille. Il venait constamment dans les salons, des dessins à la main afin de me demander mon opinion — chose qu'il n'avait jamais faite auparavant — semblait suspendu à mes lèvres, puis retournait dans son bureau pour en revenir une heure plus tard.

Terry Melville, mon second dans les salons, qui avait fait son apprentissage chez Cartier à Londres, possédait une connaissance approfondie du commerce de la joaillerie dans le monde entier. De cinq ans mon cadet, petit et mince, ce pédéraste portait long ses cheveux platinés. Ses yeux étaient bleu foncé, ses narines pincées, sa bouche mince comme une estafilade. Quelques années plus tôt, Sydney s'en était épris et l'avait amené à Paradise City, mais maintenant il déchantait. Terry me haïssait et je le lui rendais bien. Ma supériorité en tout ce qui touchait aux diamants l'exaspérait et ce que je ne pouvais supporter chez lui c'était ses tentatives mesquines de me voler mes meilleurs clients et ses venimeuses sorties. Enfin autre fait important : bien que je ne fusse pas pédéraste, Sydney me favorisait en tout. Terry et lui ne cessaient d'ailleurs de se disputer. Si ce n'avait été pour ses réelles capacités, et peut-être aussi parce qu'il avait les moyens de le faire chanter, je suis persuadé que Sydney se serait débarrassé de lui.

Lorsque j'arrivai quelques minutes après que Sam Goble, le veilleur de nuit, eut ouvert le magasin, Terry qui était déjà à sa table de travail s'approcha de moi.

— Je suis désolé de ce qui est arrivé, Larry, me dit-il. Mais ça aurait pu être pire. Vous auriez pu y rester, vous aussi.

Il y avait dans son regard une lueur malveillante, une sorte de joie mauvaise qui me donna envie de lui foutre mon poing sur la gueule. Je le sentais se réjouir de mon malheur.

J'accueillis ses condoléances d'un simple signe de tête et allait m'installer à mon bureau. Jane Barlow, ma secrétaire, une femme dans les quarante-cinq ans, bien en chair, distinguée, vint me remettre mon courrier. Nous échangeâmes un regard. La tristesse que je lus dans ses

yeux, l'effort qu'elle fit pour me sourire me touchèrent. Je lui effleurai la main et dis :

— Ce sont des choses qui arrivent, Jane. Ne me dites rien... D'ailleurs, que pourrait-on dire?... Merci pour les fleurs.

Les attentions excessives de Sydney, le ton feutré des clients, les regards malveillants que me lançait Terry de son bureau, tout cela me fut dur à supporter, mais j'arrivai tout de même au bout de cette journée.

Sydney insista pour m'inviter à dîner, mais je refusai. Tôt ou tard il me faudrait affronter la solitude et le plus tôt serait le mieux. Pendant les deux derniers mois, Judy et moi dînions toujours ensemble, soit chez elle, soit chez moi et cette douce habitude avait été brutalement interrompue. J'hésitai à aller dîner au club, mais je reculai à l'idée de recevoir de nouveaux et discrets témoignages de sympathie et je me contentai de manger seul chez moi un sandwich, hanté par Judy. Ce n'était pas une bonne idée, mais cette première journée avait été dure à affronter. Je me dis que d'ici trois ou quatre jours, je m'adapterais à cette nouvelle vie... mais il n'en fut rien.

À la suite de l'accident, mon cocon de bonheur n'avait pas été le seul à se briser. Je ne me cherche pas des excuses. Je rapporte simplement ce que me dit en dernier ressort mon psychanalyste. Je me croyais capable de reprendre le dessus mais il n'y avait pas que mon bonheur de brisé. Je souffrais d'une commotion cérébrale. Cela, on ne le découvrit que plus tard, et d'après mon analyste c'est là que réside l'explication de mon étrange comportement ultérieur.

Je n'entrerai pas dans les détails, mais le fait est qu'au cours des trois semaines qui suivirent mon état psychique et physique se dégrada. Je perdis tout intérêt pour ce qui avait jusque-là rempli ma vie : mon travail, le golf, le squash, ma garde-robe, les mondanités, et même l'argent.

Le plus grave fut, bien entendu, le désintérêt que je manifestais pour mon travail. Je me mis à commettre des erreurs, légères, au début, puis plus importantes par la suite. Je m'aperçus que je me foutais éperdument que Jones ait choisi pour sa nouvelle amie un porte-cigarettes de platine orné de son chiffre en rubis. Je lui fournis bien le porte-cigarettes mais oubliai complètement d'y faire incruster les initiales. J'oubliai également que Mme Van Sligh avait commandé tout spécialement, pour son petit monstre de neveu, une montre en or marquant les jours et les mois. Je lui envoyai bien une montre en or mais sans les quantièmes. Elle s'amena à la boutique, toutes voiles dehors, et accabla de reproches le pauvre Sydney, proche des larmes. Ces exemples vous donneront une idée de mes défaillances. En trois semaines je commis plusieurs erreurs ou oublis de ce genre. Appelez ça un manque de concentration, appelez ça comme vous voudrez, mais ce fut Sydney qui en subit les conséquences alors que Terry s'en frottait les mains.

Autre chose encore. Judy donnait elle-même mon linge à laver. Il m'arrivait maintenant d'oublier de changer quotidiennement de chemise... Qui s'en souciait? Moi qui jusque-là allais chaque semaine chez le coiffeur me faire couper les cheveux, j'avais maintenant des mèches dans la nuque... Qui s'en souciait? Et je pourrais multiplier les exemples.

Je cessai de jouer au golf. Il faut vraiment être fou, me dis-je, pour avoir envie de taper sur une petite balle blanche, puis de lui courir après. Le squash? Ce n'était plus pour moi qu'un souvenir.

Trois semaines après la mort de Judy, Sydney sortant de son bureau s'approcha de ma table de travail où, effondré, je regardais dans le vide, et me demanda si je pouvais lui accorder une minute d'entretien.

— Juste une minute, Larry... Pas une de plus.

J'eus un brusque remords de conscience. Dans ma corbeille s'entassait une pile de lettres et de commandes que je n'avais même pas dépouillée. Or il était trois heures de l'après-midi et ce courrier avait été distribué à neuf heures.

— J'ai toutes ces lettres qui m'attendent, Sydney. Ce que tu as à me dire, c'est important ?

— Oui.

Je me levai, et ce faisant, je lançai un regard vers Terry installé à sa table de travail. Il m'observait, un petit sourire ironique aux lèvres. Sa corbeille à courrier était vide. On pouvait dire ce qu'on voulait de Terry, mais c'était un bûcheur.

Je suivis Sydney dans son bureau dont il referma la porte comme si elle était en verre filé.

— Assieds-toi, Larry.

Je m'exécutai.

Il se mit à tourner dans son vaste bureau tel un papillon de nuit à la recherche d'une bougie. Pour lui faciliter les choses, je lui demandai :

— Qu'est-ce qui te tourmente, Sydney ?

— Toi. (Il s'arrêta devant moi et me regarda d'un air navré.) J'aimerais que tu m'accordes une faveur.

— De quelle sorte ?

Il se remit à virevolter dans la pièce.

— Pour l'amour de Dieu, assieds-toi, aboyai-je. De quoi s'agit-il ?

Il fila droit à sa table de travail, s'y assit, puis prenant son mouchoir de soie s'épongea le visage.

— Encore une fois, de quoi s'agit-il ?

— Ça tourne pas rond, hein, Larry ? fit-il sans me regarder.

— Qu'est-ce qui tourne pas rond ?



Il fourra son mouchoir dans sa poche, se ressaisit, s'accouda à sa table parfaitement polie, se força à me regarder droit dans les yeux, et répéta :

— J'aimerais que tu m'accordes une faveur.

— Oui, tu me l'as déjà dit... mais quelle faveur?

— Va consulter le docteur Melish.

Il m'aurait giflé que je n'aurais pas été plus surpris. Je me rejetai en arrière, sans le quitter des yeux.

Le docteur Melish était le psychanalyste le plus couru et le plus cher de la ville. Si l'on pense que cette ville compte une « fouille-chou » pour cinquante habitants, vous voyez ce que cela signifie.

— Que veux-tu dire par là?

— J'aimerais que tu ailles le consulter, Larry. Je me charge de ses honoraires. Mais je crois sincèrement que tu devrais aller le voir. (Comme je faisais mine de protester, il leva la main.) Un instant, Larry. Je n'en ai pas fini. Le moins qu'on puisse dire c'est que tu n'es pas frais comme une rose. Je sais quel enfer tu as vécu. Et à quel point tu es atteint par la perte terrible que tu as subie. Tout cela, je le comprends. C'est bien simple, à ta place je crois que je n'y aurais pas survécu... je te le dis sincèrement ! Tu as fait preuve d'un courage merveilleux en essayant de reprendre ton travail, mais ça n'a pas marché. Et tu en es conscient, Larry ? (Et me regardant d'un air implorant :) Tu en es conscient ?

Je me frottai le menton du revers de la main et sursautai tant il était rugueux. Bon Dieu ! J'avais oublié de me raser, ce matin-là. Je me levai d'un bond, traversai la pièce et allai me poster devant le grand miroir mural où Sydney venait s'admirer si souvent. Devant l'image qu'il m'offrait de moi-même, je fus pris d'un frisson. Cette espèce de clochard, c'était donc moi ? Je regardai mes manchettes aux bords douteux, mes chaussures qui n'avaient pas été cirées depuis quinze jours.

Je retournai lentement m'asseoir dans mon fauteuil et levai les yeux sur Sydney qui m'observait. Je lus sur son visage de l'inquiétude, de la bonté, du désarroi. Malgré mon accablement, j'étais encore capable de me mettre à sa place. Je pensais aux erreurs que j'avais commises, au courrier qui s'accumulait sur ma table et au spectacle que j'offrais. Malgré la confiance que j'avais en moi, le courage que j'affichais— si on peut l'appeler ainsi — je me voyais obligé de reconnaître que je n'étais pas, comme il venait de me le dire, frais comme une rose.

Je poussai un long et profond soupir et dis enfin :

— Écoute Sydney, laissons tomber Melish. Je vais donner ma démission. Tu as raison. Il y a en moi quelque chose qui ne tourne pas rond. Je vais partir d'ici et tu pourras ainsi donner sa chance à Terry. Il fera l'affaire. Et ne t'apitoie pas sur mon sort, car moi j'ai cessé de m'apitoyer sur moi-même.

— Il n'existe pas au monde de meilleur expert en diamants que toi, me dit calmement Sydney qui avait cessé de s'agiter et se contrôlait parfaitement. Il n'est pas question que tu démissionnes. Je ne peux pas m'offrir le luxe de te perdre. Tu as besoin de te réadapter à ta nouvelle vie et le docteur Melish t'y aidera. Maintenant, écoute-moi bien, Larry. J'estime avoir dans le passé fait beaucoup pour toi et j'espère que tu me considères comme ton ami. À ton tour de faire quelque chose pour moi. Je tiens absolument à ce que tu ailles voir Melish. Je suis persuadé qu'il te remettra d'aplomb. Ça prendra peut-être deux ou trois mois. Mais même si le traitement devait durer une année, je m'inclinerais. Personne ne prendra ta place ici. Tu comptes beaucoup pour moi. Et je te le répète, tu es le meilleur expert en diamants du monde. Tu es sous l'effet d'un terrible choc, mais tu t'en remettras. Et le moins que tu puisses faire pour moi, c'est d'aller voir Melish.

J'allai donc voir Melish.

Comme me l'avait dit Sydney, c'était le moins que je puisse faire pour lui, mais avant de le connaître, je n'avais aucune confiance en Melish. C'était un homme de petite taille, maigre, chauve, au regard pénétrant. Sydney avait eu avec lui un entretien et il n'ignorait rien de mon passé, de Judy et de la façon dont je réagissais.

Mais encore une fois, je n'entrerai pas dans les détails. À la fin de la troisième séance, il formula son verdict.

Il se ramenait à ceci : J'avais besoin d'un complet changement de décor. Il me fallait m'éloigner de Paradise City pendant au moins trois mois.

— Si je comprends bien, vous n'avez plus conduit depuis votre accident, me dit-il en essuyant les verres de ses lunettes. Vous allez vous procurer une voiture et vous remettre au volant. Vous croyez être la seule personne au monde à avoir fait une perte irréparable. C'est ça votre problème. (Comme j'allais protester, il leva la main.) Je sais, je sais que vous refuserez de l'admettre, mais c'est néanmoins en cela que réside votre problème. Je vous conseille donc de vous mêler à des gens qui ont des soucis infiniment plus graves que les vôtres. C'est seulement ainsi que vous redonnerez aux choses leurs justes proportions. J'ai une nièce qui réside en ce moment à Luceville. Elle est assistante sociale et a besoin d'une aide bénévole. Je vous suggère donc de vous rendre à Luceville et de travailler avec elle. Je lui en ai parlé. Pour être franc, sa première réaction a été de me déclarer qu'elle avait autre chose à faire que de s'encombrer d'un être momentanément désaxé. Elle a un besoin urgent d'aide et n'a aucune envie de se pencher sur vos ennuis. Je lui ai promis que vous lui apporteriez tout votre concours et que vous ne lui poseriez pas de problèmes. Je suis arrivé à l'en persuader. Maintenant, à vous de jouer.

— Je serais aussi utile à votre nièce que la cinquième roue d'un char, dis-je en secouant la tête. Non, ce n'est pas une bonne idée. Je trouverai bien à m'occuper. Et c'est entendu, je m'absenterai pendant trois mois. Je...

— Ma nièce a besoin d'aide, fit le docteur Melish en tripotant ses lunettes. Vous n'avez donc pas envie d'apporter votre secours aux gens? Vous voulez donc continuer à vous appuyer sur les autres?

Que pouvais-je répondre à cela? Et d'ailleurs, qu'avais-je à perdre? Sydney continuerait de me verser mon salaire jusqu'à mon complet rétablissement. Et je n'aurais plus à subir les marques de sympathie de nos clients et les ricanements de Terry. Après tout, il y avait peut-être là une idée. C'était du moins quelque chose de nouveau et j'aspirais à voir du nouveau. Je résistai encore, mais faiblement.

— Je ne suis nullement qualifié pour m'occuper d'assistance sociale, objectai-je. J'en ignore tout et je serai davantage une gêne qu'une aide.

Melish consulta sa montre et je compris qu'il pensait déjà au patient suivant.

— Si ma nièce estime que vous pouvez lui être utile, c'est qu'elle sait d'avance à quoi vous employer, fit-il sans s'énerver. Alors pourquoi ne pas faire un essai?

Pourquoi pas, en effet. Je haussai les épaules et acceptai de partir pour Luceville.

Je commençai par m'acheter une Ford Capri. Je dus faire un effort sur moi-même pour rentrer chez moi en voiture. Quand je me garai, j'étais en nage et je tremblais. Je restai au volant pendant cinq bonnes minutes, m'obligeai à repartir et à rouler dans la rue la plus commerçante, à l'intense circulation. Puis remontant Seaview Boulevard, je repris la rue commerçante et arrivai enfin devant mon immeuble. Et cette fois, lorsque je m'arrêtai je ne transpirais ni ne tremblais plus.

Sydney vint me faire ses adieux.

— Dans trois mois, Larry, me dit-il en me serrant la main, tu seras de retour et tu seras toujours le meilleur expert en diamants du monde. Bonne chance et Dieu te garde.

C'est ainsi qu'avec une valise pleine de vêtements et pas la moindre confiance en l'avenir je roulai en direction de Luceville.

\*

Le docteur Melish n'aurait pu trouver pour moi un plus total changement de décor.

Luceville, qui se trouve à quelque douze cents kilomètres au nord de Paradise City est une ville industrielle d'une grande étendue sur laquelle plane perpétuellement un épais nuage de poussière et de fumée. Sa principale industrie est le traitement de la pierre à chaux. Au cas où vous ne le sauriez pas, on broie la pierre à chaux pour en tirer la chaux, le ciment ainsi que les matériaux nécessaires à la construction et au revêtement des routes. C'est d'ailleurs également la principale industrie de la Floride.

Comme je roulais lentement, je mis trois jours à me rendre à Luceville. J'étais devenu un conducteur nerveux et à chaque fois qu'une voiture me croisait je tressaillais, mais je n'en continuai pas moins ma route, passai deux nuits dans des motels minables et arrivai finalement à Luceville vers onze heures du matin, vidé et tendu.

Alors que j'approchais des faubourgs de la ville, la poussière de ciment commença à me coller à la peau, et je me sentis sale et poisseux. Cette poussière recouvrit bientôt mon pare-brise et la carrosserie. Pas le moindre rayon de soleil. Si puissant fût-il, il n'avait pu percer la calotte faite de fumée et de poussière de ciment qui

pesait sur la ville. Le long de l'autoroute menant au centre s'échelonnaient des usines de pierre à chaux, et le bruit de la roche broyée résonnait comme un lointain tonnerre.

Je découvris l'hôtel Bendix qui, aux dires du docteur Melish, était le meilleur de la ville, dans une petite rue transversale coupant la grand-rue. Un endroit lugubre. Les portes de verre disparaissaient sous la poussière de ciment; le hall était meublé de sièges de rotin branlants et la réception se réduisait à un simple comptoir surmonté d'une planche où étaient accrochées des rangées de clés.

Un grand et gros type aux longs favoris croupissait derrière le comptoir; il donnait l'impression d'avoir reçu une tournée et de lécher ses plaies.

Il m'inscrivit sur son registre et ne manifesta ni intérêt ni empressement. Un petit Noir à l'air mélancolique s'empara de ma valise et me conduisit à ma chambre qui, située au troisième étage, donnait sur des logements ouvriers. Nous montâmes ensemble dans un ascenseur poussif, grinçant et cahotant et je fus heureux d'en sortir entier.

J'examinai la chambre. Elle avait quatre murs, un plafond, une salle d'eau avec W.-C. et douche et c'est tout ce qu'on pouvait en dire.

Comme changement de décor, ça se posait un peu là.

Il y avait autant de différence entre Paradise City et Luceville qu'entre une Rolls Royce et une vieille Chevrolet d'occasion... et encore je fais insulte à la Chevrolet.

Je défis ma valise, suspendis mes vêtements dans le placard, me déshabillai et pris une douche. Et parce que j'étais bien décidé à ne pas me laisser aller, j'enfilai une chemise blanche et un de mes meilleurs complets. Je me

regardai dans le miroir constellé de chiures de mouches et retrouvai vaguement confiance en moi. J'avais repris l'allure d'un homme occupant une haute situation, claqué mais plein d'autorité. C'est extraordinaire, me dis-je, ce qu'un vêtement bien coupé, une chemise blanche et une cravate de prix peuvent faire d'un homme, même d'un homme aussi abattu que moi.

Le docteur Melish m'avait donné le numéro de téléphone de sa nièce, Jenny Baxter. J'appelai ce numéro mais sans succès. Agacé, j'arpenai ma chambre pendant cinq bonnes minutes, puis recommençai l'appel. Toujours pas de réponse. Je m'approchai de la fenêtre grande ouverte et plongeai mon regard sur la rue. Elle grouillait de passants tous misérablement vêtus, la plupart crasseux. Quant aux femmes, elles faisaient leurs emplettes. Ça fourmillait également de gosses qui auraient eu grandement besoin d'un bain. Les voitures qui encombraient cette rue étaient toutes recouvertes de poussière de ciment. J'appris par la suite que cette poussière constituait l'ennemi numéro un de Luceville, l'ennemi numéro deux étant l'ennui.

J'appelai pour la troisième fois Jenny Baxter au téléphone et cette fois une voix féminine et essoufflée lança un :

— Allô ?

— Miss Baxter ?

— Oui.

— Ici Laurence Carr. Votre oncle, le docteur Melish...

Je n'en dis pas plus long. Elle était au courant, ou bien elle ne savait rien.

— Ah oui, parfaitement. D'où m'appellez-vous ?

— De l'hôtel Bendix.

— Accordez-moi une heure et je serai toute à vous.

En dépit de son essoufflement — elle donnait

l'impression d'avoir gravi six étages en courant, ce qui était justement le cas — on la sentait précise et capable. Mais je n'avais aucune envie de m'attarder dans cette chambre minable.

— Et si je venais à votre bureau ? proposai-je.

— Bonne idée. Vous avez l'adresse ? (Je répondis par l'affirmative.) Dans ce cas, venez dès qu'il vous plaira, ajouta-t-elle avant de raccrocher.

Je descendis à pied les trois étages car j'avais les nerfs encore trop à vif pour affronter le vieil ascenseur grinçant et cahotant. Je demandai des indications au petit chasseur noir qui me répondit que Maddox Street se trouvait à cinq minutes de l'hôtel. Vu la peine que j'avais eue à garer la Ford, je m'y rendis à pied.

En longeant la grand-rue, je m'aperçus que les gens me regardaient. Je compris peu à peu qu'ils ne s'intéressaient pas à moi, mais à mes vêtements. Quand on déambule dans l'artère principale de Paradise City, on a affaire à forte partie et il faut être bien vêtu pour soutenir la comparaison, mais dans cette ville que recouvrait une chape de poussière de ciment et de fumée, tous les passants me donnèrent l'impression d'être en haillons.

Je trouvai Jenny Baxter au sixième étage d'un immeuble misérable sans ascenseur, dans une pièce minuscule qui lui servait de bureau. Cet escalier, je le gravis avec peine, gêné par la poussière qui s'était introduite dans mon col de chemise. Changement de décor ? Melish n'aurait pu mieux faire.

Je savais par son oncle que Jenny Baxter avait trente-trois ans. Cette grande fille brune — elle devait mesurer dans les un mètre soixante-quinze — portait rassemblés ses cheveux en un haut chignon qui menaçait constamment de s'écrouler. Une fille mince à la silhouette qui n'avait rien de féminin. Ses seins, contraire-



ment à ceux des femmes que je fréquentais à Paradise City, n'étaient que de petits monticules fort peu attirants. Elle paraissait sous-alimentée, et était vêtue d'une informe robe grise qu'elle avait dû confectionner elle-même ce qui en expliquait la coupe et la forme disgracieuses. Elle avait cependant de beaux traits, une bouche et un nez parfaits, mais je fus surtout frappé par ses yeux. Des yeux au regard direct, intelligent et pénétrant, les yeux de son oncle.

Comme elle était en train de remplir un formulaire sur papier jaune, elle leva les yeux en entendant la porte s'ouvrir. Je restai sur le seuil, hésitant, à me demander ce que je pouvais bien foutre là.

— Larry Carr ? me demanda-t-elle d'une voix chaude et bien timbrée. Entrez, je vous prie.

Alors que je pénétrais dans la pièce, le téléphone se mit à sonner. Elle m'indiqua de la main l'unique fauteuil, puis décrocha. Elle se contenta de répondre par des « oui » et des « non » nets et impersonnels. On la sentait habituée à abréger une conversation qui risquait de devenir interminable.

Elle raccrocha enfin, passa son crayon dans ses cheveux et me sourit. Ce sourire fit d'elle un être totalement différent. Un merveilleux sourire, franc, chaleureux, amical.

— Je m'excuse. Mais cet engin ne peut pas s'arrêter de sonner. Alors comme ça vous êtes décidé à m'aider ?

— Oui, si j'en suis capable, dis-je en m'asseyant, sans savoir si je pensais réellement ce que je disais.

— Mais vous ne pouvez pas garder ces vêtements ; ils sont trop beaux.

— Non. (Je me forçai à sourire.) Mais je n'y suis pour rien. Votre oncle ne m'avait pas prévenu.

— Mon oncle est un homme remarquable, mais il ne

s'encombre pas de détails. (Elle se carra dans son fauteuil, me regarda attentivement, puis reprit :) Il m'a parlé de vous. Je ne vais pas y aller par quatre chemins. Je sais quel problème se pose à vous et j'en suis navrée, mais je suis incapable de m'y intéresser parce que j'ai moi-même des centaines de problèmes à résoudre. Mon oncle Henry m'a expliqué que vous cherchiez un moyen de reprendre le dessus. C'est votre affaire et à mon avis vous seul pouvez y parvenir. (Elle posa les deux mains à plat sur son buvard maculé et me sourit :) Comprenez-moi. Dans cette ville impitoyable, il y a beaucoup à faire et des masses de gens à aider. Pour ce faire, j'ai besoin d'aide et je n'ai pas le temps de m'attendrir sur votre sort.

— Je suis ici pour vous apporter mon concours. (Je n'arrivais pas à dissimuler mon animosité, et me demandai pour qui elle me prenait.) Alors que dois-je faire?

— Si au moins j'étais sûre que vous avez réellement envie de m'aider...

— Je vous le répète encore une fois, je suis ici pour ça. Alors, que puis-je faire?

Elle prit dans un tiroir un paquet de cigarettes tout écrasé et m'en offrit une. Je sortis alors de ma poche le porte-cigarettes en or massif que m'avait offert Sydney pour mon dernier anniversaire. Une très belle pièce qui lui avait coûté quinze cents dollars et dont j'étais fier. Un de ces objets qui vous posent aux yeux des autres. Certains de mes clients semblaient impressionnés lorsque je le leur tendais.

— Prenez plutôt une des miennes, lui proposai-je.

Son regard se porta sur cet étui étincelant, puis sur moi et elle me demanda :

— Il est en or?

— Mon porte-cigarettes ? fis-je en le lui montrant sous toutes ses faces. Bien entendu.

— Il doit coûter un argent fou.

La poussière de ciment commençait de me gratter la nuque.

— C'est un cadeau, dis-je. Il vaut quinze cents dollars. (Et le lui tendant de nouveau :) Vous ne voulez réellement pas une des miennes ?

— Non, je vous remercie. (Elle en tira une de son paquet tout déformé et détourna les yeux de mon étui en or :) Je vous conseille d'être sur vos gardes. On pourrait bien vous le voler.

— Parce que le vol se pratique couramment ici ?

Elle hocha la tête, me laissa lui allumer sa cigarette avec le briquet en or massif que m'avait offert un de mes clients, puis dit :

— Quinze cents dollars ? Avec une somme pareille, je serais en mesure de nourrir dix de mes familles pendant un mois.

— Parce que vous êtes à la tête de dix familles ? demandai-je tout en fourrant mon porte-cigarettes dans ma poche.

— J'ai exactement deux mille cinq cent vingt-deux familles, précisa-t-elle avec le plus grand calme.

Elle ouvrit un des tiroirs de son bureau branlant et en sortit un plan de Luceville qu'elle étala devant moi. Ce plan avait été divisé, à l'aide d'un crayon-feutre, en cinq districts numérotés de un à cinq.

— Il faut tout de même que vous sachiez où vous allez mettre les pieds, reprit-elle. Laissez-moi vous exposer la situation.

Elle m'expliqua alors qu'il y avait en tout et pour tout, dans toute la ville, cinq assistantes sociales, toutes professionnelles. Chacune d'elles avait la charge d'un district. On lui avait attribué le pire. Elle leva les yeux sur moi, me sourit, et ajouta :

— Comme personne n'en voulait, je m'en suis chargée. Ça fait maintenant plus de deux ans que je suis ici. Mon travail consiste à apporter de l'aide à ceux qui sont vraiment nécessiteux. Je dispose de fonds qui sont bien loin de suffire à nos besoins. Je me rends à domicile. Je rédige des rapports. Ces rapports j'en fais un extrait que je reporte sur fiche. (Elle tapota du doigt le district numéro cinq.) Voilà mon secteur. C'est là que se trouve la lie de la population de cette horrible ville. Près de quatre mille personnes, y compris les enfants qui dès l'âge de sept ans cessent d'être des enfants. Et là... (De son crayon, elle me montra un point en bordure de son secteur et à la lisière de la ville.)... se trouve la Maison d'arrêt pour femmes de l'État de Floride. Une prison très dure. Et ce ne sont pas seulement les détenues qui sont des dures, leur condition même l'est. Elles purgent pour la plupart de lourdes peines et nombre d'entre elles sont des criminelles endurcies. Jusqu'il y a trois mois, les visites y étaient interdites, mais j'ai finalement réussi à convaincre les autorités que je pouvais leur être de quelque utilité.

À ce moment le téléphone sonna et après une série de brefs « oui » et « non », elle raccrocha puis reprit, comme si rien n'était venu l'interrompre :

— On m'a autorisée à m'adjoindre une aide bénévole. Des gens m'offrent spontanément leur concours, comme vous venez de le faire. Votre travail consistera à tenir à jour le fichier, à répondre au téléphone, à faire patienter les gens en cas d'urgence en attendant que je puisse m'en occuper moi-même, et à taper mes rapports si vous parvenez à déchiffrer mes pattes de mouche. En fait, vous chargez de tout pendant mon absence du bureau avant que je reprenne les choses en main.

Je m'agitai dans mon fauteuil inconfortable. À quoi

diable avait pensé Melish, ou ignorait-il ce qui m'attendait? Ce dont elle avait besoin, en somme, c'était non d'un homme comme moi, mais d'une bonne secrétaire capable d'assumer la charge d'un bureau. Donc un poste pour lequel je n'étais pas fait.

Je le lui déclarai aussi poliment que je le pus, mais sans pouvoir toutefois dissimuler mon irritation.

— Non, ce n'est pas un travail pour une femme, assura Jenny. Mon dernier adjoint bénévole était un comptable à la retraite, âgé de soixante-cinq ans. Il ne lui restait rien d'autre à faire que jouer au golf et au bridge. Il a sauté sur cette aubaine et a tenu exactement quinze jours. Et lorsqu'il m'a quittée je n'ai pas pu l'en blâmer.

— Pourquoi? Ce genre de travail l'assommait?

— Non... il ne l'assommait pas. Il le terrifiait.

— Il le terrifiait? fis-je en ouvrant de grands yeux. Vous voulez dire qu'il était surchargé au point de n'en plus pouvoir?

— Non, c'était un bourreau de travail. (De nouveau Jenny m'adressa un de ses merveilleux sourires.) Tout le temps qu'il est resté avec moi, il a abattu une besogne énorme. Pour la première fois, mon fichier et mes classeurs étaient à jour. Non, ce qu'il ne pouvait supporter, c'était certaines irruptions de l'extérieur. (Elle m'indiqua du menton la porte de son minuscule bureau.) Autant vous le dire, Larry... une bande de voyous sévit dans ce district et terrorise les gens. La police les a surnommés le gang des Terreurs. Ces voyous ont de dix à vingt ans et ils sont une trentaine en tout. Leur chef — Spooky la Terreur, ainsi qu'il s'intitule lui-même, se prend pour un membre de la Mafia. C'est un garçon cruel et dangereux et cette bande de gosses lui obéissent servilement. La police ne peut rien contre lui; il est bien trop rusé. Ils ont ramassé quelques comparses, mais Spooky jamais. (Elle

se tut un instant, puis reprit :) Spooky s'est mis dans la tête que j'étais une indicatrice, que je donnais des renseignements à la police. Il s'imagine aussi que les malheureux auxquels je m'efforce de venir en aide pourraient parfaitement se passer de moi. Lui et sa bande méprisent leurs parents parce qu'ils acceptent les dons que j'obtiens pour eux : du lait pour les nourrissons, des vêtements, du charbon, et parce que je les aide à résoudre leurs difficultés : paiement de leur loyer, achats à tempérament... tous les soucis dont ils se déchargent sur moi. Spooky estime que je me mêle de ce qui ne me regarde pas et il me mène la vie dure. De temps à autre ils font irruption ici, sa bande et lui, et me menacent dans l'espoir que j'abandonnerai. (Elle m'adressa encore son chaleureux sourire.) Ils ne me font pas peur, mais ils sont parvenus à effrayer mes successifs aides bénévoles.

Je l'écoutais, n'en croyant pas mes oreilles. Des gosses... ça ne tenait pas debout.

— Je ne vous suis pas, dis-je. Vous prétendez que ce voyou a effrayé votre ami le comptable jusqu'à lui faire abandonner son poste ? Comment diable s'y est-il pris ?

— Il dispose de moyens de persuasion. Et n'oubliez pas que mes aides travaillent ici à titre bénévole. Mon ami le comptable, comme vous dites, m'a exposé son point de vue. Il n'est plus tout jeune et il se refuse à travailler exposé à des menaces.

— Des menaces ?

— Oui. Les trucs habituels... S'il ne renonçait pas, ils l'attendraient un soir au coin d'une rue. Ils sont mauvais, ces voyous. (Elle me regarda, le visage soudain grave.) Il a une femme, un foyer heureux. Il a préféré abandonner.

J'en eus l'estomac contracté. Je n'ignorais rien des agissements des délinquants juvéniles. Les journaux en sont pleins. Être assailli par une nuit noire par une bande

de ces sales petites frappes que rien n'arrête ! Un coup en pleine gueule peut vous briser plusieurs dents. Un autre dans le bas-ventre, vous rendre impuissant pour la vie.

Est-ce que des trucs de ce genre pourraient m'arriver à moi ?

— Vous n'êtes nullement obligé de vous porter volontaire pour ce poste, m'assura Jenny qui semblait lire dans mes pensées. Pourquoi le feriez-vous ? Oncle Henry plane au-dessus des contingences, comme je vous l'ai dit tout à l'heure.

— Parlons franchement. Vous voulez me faire croire que ces voyous — ou plutôt ce Spooky — préférerait des menaces contre moi si je travaillais pour vous ?

— Sans aucun doute.

— Et ces menaces, il les mettrait à exécution ?

— C'est à craindre, fit Jenny en écrasant sa cigarette dans le cendrier.

Un changement de décor?...

Je réfléchis un bon moment. Brusquement je me rendis compte qu'en parlant avec cette assistante sociale, je n'avais pas une fois pensé à Judy, ce qui ne m'était pas arrivé depuis l'accident. Après tout, recevoir un coup dans la gueule ou dans le bas-ventre, ça aussi ça me changerait les idées.

— Quand est-ce que je commence ? demandai-je.

— Merci, dit Jenny m'adressant à nouveau son chaud sourire. Vous commencerez dès que vous vous serez procuré un chandail à col roulé et un blue-jean. Et je vous en prie, ne vous servez plus de votre somptueux porte-cigarettes. Maintenant, il faut que je file, ajouta-t-elle en se levant. Je ne serai pas de retour avant quatre heures. Je vous expliquerai alors mon système de rapports et de fiches, et à vous le boulot.

Nous descendîmes ensemble les six étages. Arrivés

dans la rue, je la regardai monter dans une Fiat 500 qui disparaissait sous une épaisse couche de poussière de ciment. Avant de mettre son moteur en marche, elle me dit encore :

— Merci de vous porter volontaire. Je crois que nous ferons du bon travail. (Elle me regarda un instant par la portière.) Je suis navrée de ce qui vous est arrivé. Mais vous verrez, vous vous en sortirez... Il faut avoir de la patience.

Sur quoi, elle démarra. Je restai posté un moment au bord du trottoir, la poussière de ciment s'abattant sur moi, se transformait sous la chaleur humide, en une véritable croûte. Elle me plaisait, cette fille. Toujours planté là, je me demandai dans quel guêpier je m'étais fourré. Étais-je un type à prendre peur facilement? Je n'en savais rien. Seule l'expérience me le dirait.

Je descendis l'étroite rue bruyante qui débouchait sur la voie commerçante et me mis à la recherche d'un pull à col roulé et d'un jean.

Je ne pourrais pas dire comment la chose s'est produite, mais le fait est qu'elle s'est produite.

Un gosse crasseux, en haillons, qui pouvait avoir dans les neuf ans, me bouscula au passage, me faisant presque perdre l'équilibre. Il avança les lèvres, imita un bruit choquant et prit la fuite.

C'est à mon retour à l'hôtel Bendix que je découvris seulement que le dos de mon coûteux veston avait été fendu à l'aide d'une lame de rasoir et que mon étui à cigarettes en or avait disparu.



## CHAPITRE II

Après avoir mis un pull et un jean, je me rendis au commissariat pour y déclarer la perte de mon étui à cigarettes. Je m'aperçus, non sans surprise, qu'au fond je ne prenais pas la chose au tragique. Je savais en revanche que Sydney en ferait une maladie et ce fut par égard pour lui que je fis le nécessaire en vue de le récupérer.

Le bureau où l'on portait plainte puait la poussière et les pieds sales. Une dizaine de gosses étaient allongés sur un banc adossé au mur, tous crasseux, loqueteux et hargneux. Leurs petits yeux noirs au regard hostile me suivirent tandis que je m'approchais de l'officier de police de service.

Une montagne de chair humaine à la face d'un rouge de rosbif. Bien qu'il fût en bras de chemise, la sueur dégoulinait sur ses grosses joues et, mêlée à la poussière de ciment, jusque dans les bourrelets de sa nuque. Du plat de la main, il faisait rouler un bout de crayon sur son buvard et comme je me dirigeai vers lui, il se souleva légèrement pour laisser échapper un pet.

Sur le banc, les gosses gloussèrent.

Pendant que je lui signalais la perte de mon étui à cigarettes, il continua de faire rouler son crayon. Puis brus-

quement il leva sur moi ses petits yeux porcins et je fus surpris par l'acuité de son regard.

— Vous êtes pas d'ici, hein ? me demanda-t-il de la voix éraillée d'un homme qui a trop souvent gueulé.

Je lui répondis qu'en effet je venais d'arriver, et que j'allais travailler avec Miss Baxter, l'assistante sociale. Il repoussa sa casquette sur sa nuque, examina le bout de crayon qu'il tripotait, soupira, fit glisser vers moi un formulaire et me pria de le remplir, tout en continuant de faire rouler son crayon.

Je remplis le papelard et le lui rendis. À la rubrique « Valeur de l'objet volé » j'avais inscrit quinze cents dollars.

Il lut ce que je venais d'écrire. Puis sa grosse face se contracta et, faisant à nouveau glisser le formulaire vers moi, il posa son gros doigt sale sur la rubrique « Valeur de l'objet volé », et me demanda de sa voix enrouée :

— Ça veut dire quoi, ça ?

— Ça représente la valeur de mon porte-cigarettes.

Il grommela entre ses dents en portant son regard tantôt sur moi tantôt sur le formulaire.

— On a également fendu mon veston d'un coup de rasoir, ajoutai-je.

— Ah ouais ? Et il valait aussi quinze cents dollars ?

— Non. Mon complet veston m'a coûté trois cents dollars.

Il renifla d'un air méprisant et me demanda :

— Vous pouvez me décrire le gosse que vous soupçonnez ?

— Il pouvait avoir dans les neuf ans, une tignasse sombre, une chemise noire et un jean.

— Vous le reconnaissez ? fit-il en me montrant la bande de gosses alignés sur le banc, et qui portaient pour la plupart le même accoutrement.

— Ça pourrait être n'importe lequel d'entre eux, dis-je.

— Ouais. (Et me regardant fixement :) Votre étui, vous êtes sûr qu'il vaut ça ?

— Sûr et certain.

— Ouais. (Il passa la main sur sa nuque en sueur, prit mon formulaire qu'il posa sur une pile de papiers semblables.) Si on le retrouve, on vous préviendra... Vous êtes ici pour longtemps ?

— Oh... deux ou trois mois.

— Et vous travaillerez avec Miss Baxter ?

— C'est mon intention.

Il me scruta brièvement, puis dit avec un lent sourire de mépris :

— C'est votre intention ?

— Parce que vous croyez que je ne tiendrai pas aussi longtemps ?

Il renifla, fit de nouveau rouler son crayon et répéta :

— Si on met la main sur votre truc, on vous avertira. Vous avez bien dit quinze cents dollars, hein ?

— Oui.

Il hocha la tête puis d'une voix tonnante :

— Bouclez-la, bande de voyous ! sinon vous aurez affaire à moi !

Alors que j'arrivais à la porte, je l'entendis déclarer à un flic appuyé contre un des murs maculés :

— Encore un cinglé.

Il était maintenant treize heures vingt. Je me mis à la recherche d'un restaurant, mais il ne semblait pas y en avoir dans la rue principale. Je finis par avaler un hamburger graisseux dans un bar bondé de types suants et puants qui me lancèrent subrepticement des regards soupçonneux.

Puis j'allai faire un tour. Luceville n'avait rien d'autre

à offrir que poussière et misère. Je déambulai dans le district qui sur le plan de Jenny portait le numéro 5. Je me trouvais dans un univers dont jusque-là je ne soupçonnais même pas l'existence. Après Paradise City, j'avais l'impression de m'enfoncer dans l'Enfer du Dante. Chaque passant repérait en moi un étranger à la ville. Tous s'écartaient de moi et certains se retournaient et chuchotaient entre eux. Des gosses sifflaient sur mon passage et certains imitaient des bruits ignobles. Je déambulai ainsi jusqu'à quatre heures, puis pris le chemin du bureau de Jenny. Je commençais à penser que ce devait être une femme assez extraordinaire. Passer deux ans dans un endroit aussi infernal et être capable de vous adresser un sourire aussi chaleureux et aussi amical, fallait le faire.

Je la trouvai à son bureau, en train de remplir des feuilles jaunes et j'eus droit à son merveilleux sourire.

— Vous êtes mieux, ainsi, Larry. Beaucoup mieux, fit-elle après m'avoir examiné des pieds à la tête. Asseyez-vous. Je vais vous expliquer ce que j'appelle plaisamment mon système de classement. Vous savez taper à la machine ?

— Oui, fis-je en m'asseyant.

J'hésitai à lui parler du vol de mon étui à cigarettes, puis préfèrai m'abstenir. Comme elle me le disait elle-même, elle avait assez de problèmes à débattre pour que je ne vienne pas y ajouter les miens.

Au cours de l'heure qui suivit, elle m'expliqua son système de classement, me montra ses rapports et son fichier, constamment interrompue par le téléphone qui sonnait sans arrêt.

Un peu après cinq heures, elle attrapa quelques formulaires, deux stylos à bille et me déclara qu'il lui fallait partir.

— Bouclez la boîte à six heures, me dit-elle, et si vous pouviez me taper ces trois rapports avant de vous en aller...

— Volontiers. Et où filez-vous comme ça ?

— À l'hôpital. J'ai trois braves vieux à aller voir. Nous ouvrons à neuf heures, le matin. Il est possible que je ne puisse pas arriver avant midi. C'est mon jour de visite à la prison. Débrouillez-vous de votre mieux, Larry. Ne vous laissez ni embêter ni abuser par ceux qui viendront. Et surtout contentez-vous de leur donner des conseils. S'ils insistent, dites-leur qu'il faut d'abord que vous en discutiez avec moi.

Après un geste de la main, elle s'en alla.

Je tapai les rapports, en fis des résumés que je portais sur fiches et que je classai, surpris et légèrement déçu que le téléphone ne sonne pas comme s'il savait que Jenny n'était pas là pour y répondre.

Comme j'avais toute la soirée devant moi et rien à faire d'autre que de rentrer à l'hôtel, autant rester au bureau et mettre à jour le fichier. Je dois reconnaître que je n'abattis guère de besogne, car je me plongeai, fasciné, dans la lecture des fiches. Elles me donnèrent un aperçu poignant du monde de la délinquance, de la misère, du désespoir, et je les lus comme le plus passionnant des romans policiers. Je commençais à mieux me rendre compte de la vie dans le secteur numéro 5 de cette ville enfumée et encrassée. Comme le jour baissait, j'allumai la lampe de bureau et continuai de lire. Le temps filait sans que je m'en rende compte. J'étais à ce point plongé dans ma lecture que je n'entendis pas la porte s'ouvrir. Même si j'avais été moins absorbé, je ne l'aurais sans doute pas entendue. Elle s'ouvrit silencieusement, centimètre par centimètre, et ce fut seulement quand je vis une ombre se projeter sur ma table que je compris qu'il y avait quelqu'un dans la pièce.

Je sursautai. Ce qui était évidemment le but poursuivi. Étant donné l'état de mes nerfs, je fis un véritable bond. Je levai les yeux et sentis les muscles de mon ventre se raidir. Je laissai tomber le stylo à bille que je tenais à la main et qui alla rouler sous ma table de travail.

Je n'oublierai jamais l'impression que me fit Spooky la Terreur la première fois que je le vis. J'ignorais alors qu'il s'agissait de Spooky, mais quand je le décrivis à Jenny le lendemain matin, elle me confirma que c'était bien lui.

Imaginez un long type maigre d'environ vingt-deux ans. Ses cheveux noirs, emmêlés et gras, lui tombaient jusqu'aux épaules. Il avait un visage mince, couleur de suif, des petits yeux noirs, en boutons de bottines, trop rapprochés, un nez, en lame de couteau. Sur ses lèvres molles et rouges se jouait un sourire cynique. Il portait une chemise jaune crasseuse, et un pantalon orné de bandes de fourrure à mi-cuisses et aux revers. Ses bras maigres mais musclés étaient couverts de tatouages, tout comme le dos de ses mains qui portaient des inscriptions obscènes. À sa taille, d'une incroyable minceur, un ceinturon d'environ vingt centimètres de large, clouté de pointes de cuivre bien acérées : une arme redoutable pour qui en reçoit un coup en plein visage. De cette petite frappe se dégageait l'aigre puanteur d'un corps pas lavé. J'eus l'impression que s'il secouait la tête, mon bureau grouillerait de vermine.

Je fus surpris de constater avec quelle rapidité je dominaï ma peur. Je reculai mon fauteuil afin de pouvoir me lever aisément. Mon cœur battait plus fort qu'à l'habitude, mais je restais parfaitement maître de moi. La mise en garde de Jenny qui m'avait parlé du danger que représentaient dans ce secteur ces jeunes voyous vicieux me revint à l'esprit.

— Salut, dis-je. Vous désirez ?

— C'est vous le nouveau ? fit-il d'une voix étonnamment basse et chargée de menace.

— Exact. Je viens d'arriver. Qu'est-ce que tu me veux ?

Il me toisa et, voyant bouger des ombres derrière lui, je compris qu'il n'était pas seul.

— Dis à tes copains d'entrer, à moins qu'ils soient trop timides, repris-je.

— Ils sont ce qu'ils sont. Alors comme ça, tu es allé chez les flics, minable ?

— Minable ? C'est moi que tu appelles comme ça ?

— Ouais, Minable.

— Si tu m'appelles Minable... moi je t'appellerai Morveux... D'accord ?

J'entendis, venant du couloir, des gloussements assourdis bien vite réprimés. Les petits yeux noirs de Spooky étincelèrent de rage.

— Tu fais le malin...

— Exactement, dis-je. Comme ça on est deux, pas vrai, Morveux ? Encore une fois qu'est-ce que tu me veux ?

Lentement, il défit la boucle de son ceinturon qu'il brandit d'une main.

— Tu veux que je te marque ta sale gueule, Minable ?

D'un seul mouvement, je reculai ma chaise et me levai. Puis saisissant la machine à écrire portative, je lui demandai :

— Et que penserais-tu de recevoir ça dans ta sale gueule, Morveux ?

Quelques heures plus tôt, je m'étais demandé si je prenais peur facilement. Je savais maintenant qu'il n'en était rien.

Nos regards s'affrontèrent, puis lentement, il reboucla

son ceinturon et tout aussi posément je remis la machine à écrire sur ma table.

Nous repartions de zéro.

— T'attarde pas ici, Minable, me dit-il. Des emmerdeurs comme toi, on en veut pas. Et t'avise pas de retourner voir les flics. On aime pas les mouchards qui s'acquinent avec les flics. (Il lança sur ma table un paquet enveloppé de papier d'emballage graisseux, et ajouta :) Ce petit con, il savait pas qu'il était en or. (Puis il sortit sans refermer la porte derrière lui.)

Je restai là un moment à tendre l'oreille, mais ils se retirèrent aussi silencieusement qu'ils s'étaient amenés. J'en eus froid dans le dos. Ces petites crapules se déplaçaient sans bruit, tels des fantômes.

Je défis le paquet, y trouvai mon étui à cigarettes, ou du moins ce qu'il en restait. Quelqu'un l'avait réduit à une mince feuille d'or toute bosselée... sans doute à l'aide d'un lourd marteau.

Cette nuit-là, pour la première fois depuis la mort de Judy, je ne rêvai pas d'elle. En revanche, je rêvai de deux petits yeux de fouine qui me narguaient et d'une voix basse et menaçante qui répétait sans cesse : « T'attarde pas ici, Minable ! »

\*

Le lendemain Jenny n'arriva pas au bureau avant midi. Je travaillais depuis neuf heures sur le fichier et en étais arrivé à la lettre H. Le téléphone avait sonné à cinq ou six reprises, mais à chaque fois la personne qui appelait, une femme, me déclara ne vouloir parler qu'à Miss Baxter et raccrocha. J'eus également la visite de trois pauvres vieilles qui me regardèrent bouche bée, et se retirèrent en me déclarant qu'elles aussi voulaient parler à Miss Bax-

ter. J'eus beau leur adresser mon sourire le plus engageant et leur demander ce que je pouvais faire pour elles, elles prirent la fuite comme des souris effrayées. Vers dix heures et demie, alors que je tapais un rapport à la machine, la porte s'ouvrit violemment et un gamin — je reconnus aussitôt celui qui m'avait dérobé mon étui à cigarettes et fendu le dos de mon veston à l'aide d'une lame de rasoir — se posta devant moi, fit avec les lèvres un bruit de pet et décala. Je ne me donnai même pas la peine de courir après lui.

Lorsque Jenny arriva, son chignon menaçant plus que jamais de s'écrouler, son sourire était moins chaleureux et son regard inquiet.

— Ça va mal à la prison, me dit-elle. Ils n'ont pas voulu me laisser entrer. Une des détenues est devenue folle. Deux gardiennes ont été blessées.

— Sale affaire !

Jenny s'assit, me regarda un moment, puis dit enfin :

— Oui... Et ici tout va bien ?

— Et comment ! Vous ne reconnaîtrez plus votre fichier quand vous aurez le temps de le consulter.

— Pas le moindre ennui ?

— Dans un sens, oui. J'ai eu la visite d'une petite crapule, hier soir. (Je lui en fis la description et lui demandai :) Ça vous dit quelque chose ?

— C'est sans contredit Spooky la Terreur. (Elle leva les mains, puis les laissa retomber sur ses genoux d'un air découragé.) Il n'a pas perdu de temps, cette fois. Il n'est venu menacer Fred qu'au bout de quinze jours.

— Fred ? Votre ami le comptable ?

— Oui. Racontez-moi ce qui s'est passé.

Ce que je fis, mais j'omis de lui parler de mon étui à cigarettes. Je lui racontai que Spooky m'avait conseillé de ne pas m'attarder à Luceville. Que nous nous étions

réciiproquement menacés du geste, puis qu'il avait débarassé les lieux.

— Je vous avais prévenu, Larry. Spooky est dangereux. Vous feriez mieux, en effet, de ne pas vous obstiner.

— Comment se fait-il que vous soyez ici depuis deux ans ? Il n'a pas cherché à vous faire décamper ?

— Si, bien sûr, mais il a son propre code de l'honneur. Il ne s'attaque pas aux femmes. De plus, je lui ai bien fait comprendre qu'il ne me faisait pas peur.

— À moi non plus il ne me fait pas peur.

Elle secoua la tête. Une mèche de cheveux lui tomba sur les yeux. Elle la remit nerveusement en place.

— On ne peut pas se permettre de lancer un défi à une bande de voyous, Larry. Non... si Spooky veut vous voir les talons, vous n'avez plus qu'à vous exécuter.

— Vous n'y croyez pas vous-même, hein ?

— Je vous jure que si. Si vous tenez à votre peau, partez. Je me débrouillerai. Ne rendez pas les choses plus difficiles qu'elles le sont. Partez, c'est moi qui vous le demande.

— Il n'en est pas question. Votre oncle m'a recommandé un changement de décor. Vous allez me trouver bien égoïste, mais je me soucie davantage de mes propres problèmes que des vôtres. (Et lui souriant :) Depuis que j'ai mis les pieds dans cette ville, je n'ai plus pensé à Judy. Et pour moi, c'est énorme. Voilà pourquoi je reste.

— Larry, vous vous exposez à un mauvais coup !

— Et alors?... (Je changeai exprès de sujet.) Trois pauvres vieilles sont venues, mais elles n'ont rien voulu entendre. Elles voulaient avoir affaire à vous.

— Croyez-moi, Larry, partez. Je vous préviens une fois de plus que Spooky est un être dangereux.

Je consultai ma montre-bracelet. Midi et quart. Je me levai :

— J'ai la dent. Je vais manger un morceau. Je n'en ai pas pour longtemps. Y a-t-il un endroit, dans cette foutue ville, où on puisse faire un repas convenable ? Depuis mon arrivée je me nourris de hamburgers.

Elle me regarda d'un air soucieux, puis leva les mains en un geste d'impuissance.

— Vous rendez-vous compte, Larry, de ce que vous faites et de ce que vous risquez ?

— Vous m'avez dit avoir besoin d'aide... et cette aide je suis bien décidé à vous l'apporter. Ne dramatisons pas. Et dites-moi où je pourrais trouver un restaurant acceptable.

— C'est bon. Vous l'aurez voulu. (Elle me sourit.) Allez donc chez Luigi, dans la Troisième Rue, c'est à deux pâtés de maisons d'ici, sur votre gauche. On ne peut pas dire qu'on y mange bien, mais ça pourrait être pire.

Sur ce, le téléphone se mit à sonner et je la laissai en train d'égrener sa litanie de « oui » et de « non ».

Après avoir fait un déjeuner plus que quelconque — la viande était dure comme de la semelle — je me rendis au commissariat.

Sur le banc adossé au mur, se trouvait un seul gamin d'une douzaine d'années, avec un œil au beurre noir. Du sang dégoulinait de son nez sur le plancher. Je le regardai, il me regarda, et je lus dans ses yeux de la haine à l'état pur.

Je m'approchai du sergent de service qui continuait de faire rouler sous sa paume un vieux crayon, tout en respirant bruyamment par le nez. Il leva la tête.

— C'est encore vous ?

— Oui. Je viens vous épargner du travail, dis-je d'une voix assez forte pour que le gosse qui faisait certainement partie du gang de Spooky m'entende. On m'a rapporté mon porte-cigarettes. (Je posai sur son bureau l'étui laminé.)



Il le regarda fixement, le prit entre ses énormes mains moites, l'examina puis le reposa.

— Spooky la Terreur me l'a rapporté hier soir. (Et comme il regardait cette plaque d'or toute cabossée, je repris d'une voix neutre :) D'après lui, les autres ne se seraient pas rendu compte que cet étui était en or. Vous voyez ce qu'ils en ont fait.

Il cligna des yeux pour mieux observer cette galette d'or, puis renifla :

— Quinze cents dollars, hein ?

— Oui.

— Spooky la Terreur ?

— Oui.

Il se renversa dans son fauteuil, rejeta sa casquette sur sa nuque, et après m'avoir scruté un bon moment de ses petits yeux porcins, me demanda :

— Vous déposez plainte ?

— Vous me le conseillez ?

Nous nous dévisagions et je croyais entendre sa cervelle grincer par l'effort de réflexion.

— Spooky a reconnu vous l'avoir volé ?

— Non.

À l'aide de son petit doigt boudiné, il retira la poussière de ciment qui obstruait sa narine gauche, puis l'essuya sur le devant de sa chemise.

— Quelqu'un pourrait témoigner qu'il vous l'a rendu ?

— Non.

Il croisa les mains, se pencha en avant et me regarda avec une pitié mêlée de mépris.

— Écoutez-moi, mon vieux, fit-il de sa voix enrouée. Si vous avez l'intention de séjourner dans cette foutue ville, un bon conseil... ne portez pas plainte.

— Merci du conseil... dans ce cas, j'y renonce. (Je

pris mon étui à cigarettes en piteux état, et le fourrai dans ma poche revolver.) J'ai jugé préférable de vous signaler que j'étais rentré en possession d'un objet qui m'avait été volé.

Nous nous regardâmes de nouveau, puis il dit, mais sa voix n'était plus qu'un chuchotement :

— Tout à fait entre nous, mon vieux, à votre place je mettrais les voiles. Les pauv'cons qui viennent donner un coup de main à Miss Baxter ne tiennent jamais longtemps le coup et nous, on peut rien y faire. Tout à fait entre nous, je vous le répète.

— Celui-ci fait partie du gang de Spooky ? dis-je en me retournant pour lui désigner le gamin qui nous observait et nous écoutait.

— Comme vous dites.

— Il saigne.

— Ouais.

— Que lui est-il arrivé ?

Il me regarda et je lus dans son petit œil porcine que je commençais à l'embêter franchement.

— Qu'est-ce ça peut vous foutre, mon vieux ? Puisqu'on en a fini, mettez les voiles. (Puis il se remit à rouler son crayon sous sa paume.)

— Je suis l'adjoint de Miss Baxter, l'assistante sociale, dis-je en m'approchant du gosse. Aider, c'est mon boulot. Alors si je peux faire quelque chose pour...  
Je n'allais pas plus loin.

Le gosse venait de me cracher à la figure.

\*

Il ne se passa rien de spectaculaire au cours des six jours qui suivirent. Jenny, toujours talonnée par le temps, passait en coup de vent au bureau, jetait des formulaires

jaunes sur la table de travail, me demandait avec inquiétude si j'avais eu des ennuis, puis repartait à toute allure. Qu'elle puisse soutenir un tel train me laissait pantois. Et puis cela m'ennuyait de la voir toujours vêtue de son informe robe grise, de constater qu'elle ne faisait pas le moindre effort de coquetterie.

Je tapais ses rapports, en tirais un extrait que je mettais sur fiches et continuais de tenir son fichier à jour.

Le bruit avait dû se répandre que j'étais officiellement son adjoint, car les vieillards, les infirmes, les estropiés commencèrent à venir me voir pour m'exposer leurs problèmes. La plupart d'entre eux essayaient de m'attendrir afin de me soutirer quelque secours, mais je me contentais d'inscrire leurs noms et adresses, de prendre quelques notes et de leur promettre d'en parler à Jenny. Après s'être mis une bonne fois pour toutes dans la tête qu'ils ne parviendraient pas à me flouer, ils se montrèrent tout à fait amicaux et je prêtai une oreille complaisante à leurs doléances, mais au bout de quelques jours je m'aperçus que mon travail en pâtissait et je coupai court.

À ma grande surprise, je découvris bientôt que je prenais un certain plaisir à entrer en contact avec un monde que je ne soupçonnais même pas. Et ce fut un choc pour moi de recevoir une lettre de Sydney Fremlin, écrite à l'encre mauve, et où il me demandait si je me sentais mieux et quand j'envisageais de rentrer à Paradise City.

C'est en lisant cette lettre que je me rendis compte que j'avais complètement oublié Paradise City, Sydney, le luxueux magasin et ses riches clients, ces pleins-desoupe ! À quoi bon raconter à Sydney ce que je faisais à Luceville. S'il l'apprenait, il en tomberait malade, aussi me contentai-je de lui écrire que je pensais à lui — ce qui ne pouvait manquer de lui faire plaisir — que je me sentais encore très nerveux, que Luceville m'apportait le

changement de décor recommandé par le psychiatre et que je lui écrirais bientôt plus longuement. Voilà qui le tranquilliserait pour une semaine au moins.

Mais le sixième jour les choses se gâtèrent.

J'arrivai comme d'habitude au bureau vers neuf heures. La porte était grande ouverte. Au premier regard, je me rendis compte que la serrure avait été forcée. Le travail minutieux que j'avais accompli au cours de ces six jours, fiches et rapports, formait sur le plancher un tas sur lequel on avait versé un plein seau de goudron. Pas question d'essayer de sauver quoi que ce soit. Que peut-on faire contre le goudron ?

Et sur ma table, écrits en lettres imprimées à l'aide de ma pointe-feutre rouge ces trois mots :

RETOURNE CHEZ TOI, MINABLE.

Ma réaction m'étonna. N'importe qui à ma place aurait sans doute été furieux, exaspéré, découragé. Je ne réagis pas ainsi. Je fus empli d'une rage froide. Devant cette somme de travail anéantie par une petite frappe aussi stupide que malfaisante, je me surpris à relever le défi et à me dire « Œil pour œil, dent pour dent ».

Je passai toute la matinée à remettre de l'ordre dans ce gâchis, me hâtant autant que je le pouvais car je ne voulais pas raconter à Jenny ce qui s'était passé. Par chance c'était son jour de visite ; elle ne rentrerait donc pas avant cinq heures. J'allai chercher un bidon d'essence et fis disparaître de mon mieux le goudron du plancher. Puis j'allai jeter rapports et fiches dans la poubelle.

De temps à autre une vieille s'amenait, mais je répondais à chaque fois que j'avais trop à faire pour m'occuper d'elle. Elle ouvrait de grands yeux devant le gâchis que j'essayais de réparer, puis s'en allait. L'une d'entre elles,

cependant, une grosse bonne femme dans les soixante-dix ans, resta sur le seuil à me regarder frotter à grande eau le plancher.

— Laissez-moi faire ça, monsieur Larry, me dit-elle. J'ai plus l'habitude que vous.

Le regard que je lui lançai dut l'effrayer car elle fila sans demander son reste.

Vers quatre heures, tout était rentré dans l'ordre. Je n'avais pas répondu une seule fois au téléphone. Je m'installai à ma table et me remis à mon fichier.

Jenny rentra vers cinq heures et quart. Elle paraissait exténuée et se laissa tomber sur la chaise disposée devant ma table.

— Vous vous en tirez? me demanda-t-elle. (Elle se mit à renifler.) Ça pue l'essence. Qu'est-ce qui s'est passé?

— Oh, trois fois rien... Ça ne vaut pas la peine d'en parler. Et pour vous, comment ça a marché?

— Bien... comme d'habitude. Les gens commencent à parler de vous, Larry. Et j'ai l'impression que nos vieux vous aiment bien.

— Ça prouve que je commence à savoir m'y prendre, fis-je en m'adossant à mon fauteuil. Parlez-moi un peu de Spooky. Nous n'avons pas de dossier sur lui?

— Non. (Elle se raidit et son regard se fit scrutateur.) Pourquoi me demandez-vous ça?

— Nous n'avons rien sur lui?... Nous ne savons même pas où il habite?...

— Pourquoi tenez-vous à connaître son adresse? fit-elle sans me quitter du regard.

— Je me pose des questions à son sujet. (Je me forçai à lui sourire.) Je me demande si je ne ferais pas bien de le contacter, d'essayer de l'apprivoiser... de m'en faire un ami. Qu'en pensez-vous?

— Il n'en est pas question ! protesta Jenny en secouant vivement la tête. On n'apprivoise pas un Spooky et on ne s'en fait pas un ami. Je crois, Larry, que vous vous faites des idées fausses. (Puis elle me scruta attentivement.) Il s'est passé quelque chose ?

— Rien du tout, dis-je avec un sourire. Je me demandais si j'arriverais à le récupérer... en m'entretenant avec lui, par exemple... mais je m'incline... Vous êtes mieux à même d'en juger que moi.

— Il s'est passé quelque chose ! Je connais Spooky ! Alors pas de cachotterie !

— Il ne s'est rien passé du tout. L'ennui avec vous, Jenny, c'est que vous avez tendance à tout dramatiser. (Pris d'une soudaine inspiration, j'ajoutai en souriant :) Si vous n'avez rien de mieux à faire, voulez-vous dîner avec moi ce soir ?

— Dîner ? fit-elle en ouvrant de grands yeux. Mais je serais ravie !

À son expression, je compris que c'était la première invitation qu'elle recevait depuis son arrivée dans cette ville infernale.

— Il doit bien exister un restaurant où l'on peut faire un bon dîner ? Votre Luigi, franchement, je n'en raffole pas. Où pourrions-nous aller ?... La question prix ne joue pas.

— C'est vrai ce que vous dites là ! s'exclama-t-elle en battant des mains. La question prix ne joue pas ?

— Absolument ! Je n'ai pas dépensé un sou depuis que je suis ici et je suis bourré de fric.

— Alors dans ce cas, il y a le Piazza... à environ huit kilomètres de la ville. Je n'y suis jamais allée mais j'en ai souvent entendu parler. (Elle agita les mains, tout excitée, comme une gosse.)

— Entendu... Je vais arranger ça.

Elle consulta sa montre et se leva d'un bond :

— Il faut que je file. J'ai un rendez-vous dans cinq minutes.

— À ce soir... huit heures. Venez à mon hôtel. J'ai une voiture... D'accord ?

Elle acquiesça de la tête, sourit et disparut.

Je restai un moment à réfléchir, puis formai le numéro du commissariat et demandai à parler au sergent de service. Au bout d'un instant je l'entendis dire « Allô », de sa voix éraillée.

— Ici Carr... vous vous souvenez de moi ?

Il respira fort, puis dit enfin :

— Carr. Les quinze cents dollars... C'est bien ça ?

— Oui, c'est bien ça. Pourriez-vous me dire où crèche Spooky la Terreur ?

— Qu'est-ce vous avez dans la tête ? me demanda-t-il au bout d'un bon moment.

— J'aimerais le contacter. Nous avons à parler, lui et moi.

— Vous cherchez les ennuis, mon vieux ?

— N'oubliez pas que je représente un bureau d'assistance sociale. C'est un renseignement que je vous demande.

Il se tut de nouveau longuement et je l'imaginai en train de faire rouler son crayon sous sa paume tout en réfléchissant. Il se décida enfin à grommeler :

— Ouais... Vous travaillez pour l'assistance sociale... ouais. Ben, il crèche au 245 de Lexington. Et c'est Chez Sam, un café de la Dixième Rue que le gang se réunit. (Il souffla de plus belle, puis ajouta :) Pas de bêtises, mon vieux ! C'est nous qu'on est chargés de faire régner l'ordre dans cette sacrée ville, et c'est un sale boulot.

— D'accord avec vous, fis-je en raccrochant.

Je trouvai dans l'annuaire le numéro du Piazza et réservai une table pour neuf heures moins le quart.

Mais Spooky m'avait devancé.

Jenny arriva à l'hôtel à huit heures pile. Je la reconnus à peine. Ses cheveux étaient tressés en couronne autour de sa tête d'une forme parfaite. Elle portait une robe noir et blanc qui faisait d'elle une femme désirable, à côté de l'épouvantail que je connaissais jusque-là. Visiblement heureuse et fière d'elle-même, elle me sourit avec un brin de coquetterie.

— Ça pourra aller ?

Pour ma part, j'avais endossé mon complet le plus élégant.

Depuis que j'avais perdu Judy, c'était la première fois que j'amenais une femme au restaurant.

— Vous êtes superbe, lui dis-je, très sincèrement.

Nous partîmes à pied chercher ma Ford au parking.

Les quatre pneus étaient à plat et le siège avant tailladé à coups de lame de rasoir. En travers du pare-brise, en majuscules peintes en blanc ces trois mots :

RETOURNE CHEZ TOI, MINABLE.



Notre soirée ne fut pas une réussite. D'ailleurs, c'était à prévoir. J'avais eu beau le prendre à la légère et dissimuler de mon mieux la haine froide que m'inspirait Spooky la Terreur, Jenny était bouleversée par l'état de ma voiture. Je la ramenai à l'hôtel, l'installai dans un des fauteuils de jonc branlants du hall, puis téléphonai à l'Agence de location de voitures Hertz. Un quart d'heure plus tard, on m'en amenait une. J'avais employé ce quart d'heure à m'efforcer de calmer Jenny.

— Ça n'a aucune importance, lui assurai-je. Je la ferai réparer, ma voiture... Y a pas de problème. N'y attachez pas plus d'importance que je ne le fais.

— Mais ne comprenez-vous pas, Larry, que ce voyou n'aura de cesse que vous quittiez la ville? Il vous faut partir. Vous risquez gros!... Je vous l'assure... Je le connais, moi. Il est foncièrement mauvais. Rien ne l'arrêtera. Il...

— Jenny, l'interrompis-je avec autorité, nous allons faire un bon dîner, tous les deux. Alors assez parlé de Spooky. Parlons plutôt de vous et moi. Je vous trouve formidable. Pourquoi portez-vous toujours cette horrible et informe robe grise?

Elle me regarda, l'air étonné, puis haussa les épaules :

— Ah, ma robe? Avez-vous remarqué comment sont vêtus les habitants de cette ville? Cet accoutrement me permet de passer inaperçue. Et c'est pour cette raison que je vous ai demandé de porter des jeans et un chandail. On se fait mieux accepter ainsi.

— C'est juste, dis-je, comprenant son point de vue. Je ne suis ici que depuis huit jours, mais je commence à me faire une idée de la situation. Mais croyez-vous réellement pouvoir venir en aide à ces gens?... Non, laissez-moi finir. Comme je vous le disais, je commence à y voir plus clair. Ces gens vous exploitent. Ils vous trompent. Ils vous mentent. Ils vous prennent pour une poire. C'est une folie de votre part de vous dépenser pour eux comme vous le faites. Ne sentez-vous pas, parfois, ce que vos efforts ont de vain?

Elle réfléchit un moment, puis dit calmement :

— Il faut bien que quelqu'un se dévoue. Admettons que deux sur cent aient réellement besoin d'aide, cela justifie la tâche que j'accomplis.

À cet instant on m'amena la voiture de chez Hertz, je signai les papiers et nous sortîmes de la ville.

Le Piazza, situé sur une hauteur dominant la ville, était un restaurant élégant et coûteux. La chère y était bonne.



Un orchestre jouait en sourdine. Les clients, nombreux, étaient des hommes d'un certain âge que l'obésité menaçait, et des femmes corpulentes. Tous parlaient fort et l'atmosphère me rappela étrangement Paradise City.

Nous dînâmes tout en conversant, mais malgré tout cette soirée ne fut pas une réussite car nous pensions tous deux à ma voiture saccagée, à Spooky et à la vie grise et sordide des bas quartiers de Luceville, mais ces pensées, nous les gardions pour nous.

Vers onze heures, je ramenai Jenny chez elle.

Elle me remercia de l'excellente soirée que je lui avais fait passer, mais je lus dans son regard à quel point elle était tourmentée.

— Larry... soyez raisonnable. Je vous le demande instamment, retournez chez vous.

— J'y penserai. Mais en attendant, on remettra ça. Et cette fois, on s'amusera bien.

Je lui serrai la main et repris ma voiture pour rentrer à l'hôtel.

J'enfilai à nouveau mon chandail et mes jeans, descendis dans le hall et demandai au petit chasseur noir, plus mélancolique que jamais, où se trouvait la Dixième Rue. Il me regarda comme si j'étais devenu fou. Comme j'insistais, il me déclara que c'était à une bonne demi-heure de marche. Il commençait de m'indiquer la direction à prendre, mais je coupai court.

Je sortis dans la nuit chaude et poussiéreuse et montai dans un taxi. J'arrivai dans le haut de la Dixième Rue à onze heures trente-cinq exactement. Je réglai la course et me mis à descendre la rue faiblement éclairée, bordée de poubelles puantes, à croire que chacune d'elles contenait un cadavre en décomposition.

Des gens s'y traînaient, pour la plupart de vieux poi-vrots et de vieilles mendiante... de vrais clochards. Mais

dans le bas de la rue le décor changea. Des enseignes au néon formaient des flaques d'un blanc aveuglant sur les trottoirs crasseux. Mais moi je recherchais l'ombre. Il y avait les habituels beuglants, les boîtes à strip-tease, les cinémas porno, les bars, les cafés. Et là régnaient des jeunes. Garçons aux longs cheveux, filles en shorts et corsages transparents déambulaient sans but en faisant un chahut monstre. La plupart d'entre eux portaient des transistors qui, poussés au maximum de leur puissance, hurlaient de la pop-musique à vous percer le tympan.

Je discernai enfin, un peu plus bas l'enseigne clignotante du café CHEZ SAM.

Me tenant toujours dans l'ombre, je le dépassai.

Devant le café, bien alignées au bord du trottoir, huit motos, des Honda, brillantes, puissantes, le casque de protection pendu au guidon. Le café était bondé. J'entrevis une bande de jeunes portant l'habituel uniforme qui les distingue, le bruit qui s'élevait de la salle était simplement assourdissant.

Je descendis jusqu'au bas de la rue et revins sur mes pas. Je découvris un porche obscur et malodorant et m'y dissimulai. De là je surveillais l'entrée du café. Je m'adosai au mur et attendis. La rage qui jusque-là brûlait en moi comme braise s'était transformée en un feu de forêt. Je songeai à mes fiches barbouillées de goudron, à ma voiture.

Vers minuit, les clients commencèrent à sortir du café. Des adolescents jaillirent d'abord, gueulant, s'interpellant, puis se dispersèrent. Vint ensuite le gang des huit terreurs, ayant à leur tête Spooky. Tous portaient le même uniforme : chemise jaune, pantalon à bande de fourrure et large ceinturon hérissé de clous. Ils enfourchèrent leurs Honda, se coiffèrent de leurs casques et bientôt la rue résonna des pétarades de leurs puissants

moteurs. Puis ils démarrèrent dans un bruit de tonnerre ; on aurait cru que la Troisième Guerre mondiale venait de commencer.

Je gravai dans ma mémoire le numéro minéralogique de la moto de Spooky, puis descendis la rue et pris un taxi en maraude pour rentrer à l'hôtel. Je m'étendis tout habillé sur le lit inconfortable et attendis. Pour passer le temps, je fumai d'innombrables cigarettes tout en attisant la rage dévorante qui brûlait en moi. Vers trois heures du matin je me levai, descendis silencieusement l'escalier et arrivai dans le hall.

Le portier de nuit dormait. Je sortis dans la rue étouffante et poussiéreuse et me mis à la recherche d'un taxi. Je finis par en trouver un en stationnement dans la grand-rue, et dus réveiller le chauffeur qui somnolait sur son volant.

Je lui dis de me conduire à Lexington. Un trajet d'environ dix minutes. Luceville dormait. On roulait vite dans les artères désertes.

Le chauffeur m'arrêta en haut de la rue.

— Attendez-moi, lui dis-je. Je n'en ai pas pour longtemps.

Une rue qui devait grouiller de vermine. Bordée de chaque côté de maisons ouvrières dont les vieux escaliers de secours en fonte se détachaient sur le ciel. Les poubelles débordantes puaien. Les trottoirs étaient jonchés de vieux journaux, et les caniveaux, de préservatifs et de serviettes hygiéniques souillées.

Je descendis la rue déserte et silencieuse jusqu'au 245 où créchait Spooky. Je m'arrêtai devant la Honda étincelante garée en bordure du trottoir. Je vérifiai le numéro. Oui, il s'agissait bien de la moto qui faisait l'orgueil et la joie de Spooky.

J'inspectai la rue du haut en bas pour m'assurer que

personne ne me guettait. Le seul témoin, fut un vieux chat pelé qui surgit d'un porche.

Je couchai la Honda sur le flanc, dévissai le bouchon du réservoir à essence. Lorsqu'une bonne flaque se fut répandue sous la moto, je grattai une allumette, reculai de quelques pas et lançai l'allumette enflammée dans la flaque d'essence.

## CHAPITRE III

Le lendemain matin, sur le chemin du bureau, j'entrai dans une quincaillerie pour acheter un manche de pioche. Une fois au bureau, je le posai sur ma table de travail, hors de vue mais à portée de main. J'avais dans l'idée que j'en aurais besoin.

Jenny arriva, tout affairée, vers dix heures, ses sempiternels formulaires jaunes à la main ; elle avait remis sa sinistre robe grise. J'eus de la peine à reconnaître la femme que j'avais emmenée au restaurant la veille au soir. Elle me remercia du délicieux dîner que je lui avais offert, me demanda si j'avais bien dormi, à quoi je répondis que j'avais dormi comme un loir. Ce qui était un mensonge, bien entendu, car en réalité j'avais à peine fermé l'œil. Elle examina le travail que j'étais en train de faire et je compris à son expression qu'elle s'étonnait de voir que j'en étais seulement à la lettre C. Elle ignorait que Spooky avait détruit mon travail d'une semaine et j'étais bien décidé à ne pas l'en informer, sur quoi elle partit.

Je me mis à taper sur ma machine à écrire, tout en tendant l'oreille.

Spooky s'amena vers onze heures avec sept de ses acolytes, mais sans faire le moindre bruit. Bien que je

fusse sur mes gardes, persuadé de recevoir sa visite, je fus pris par surprise.

S'il n'avait pas joué les bravaches, j'étais fait comme un rat. Mais flanqué de ses sept comparses, il se sentait sûr de lui.

Il vint se poster devant mon bureau et me regarda, jouissant d'avance de ce qu'il allait m'infliger, ses petits yeux en boutons de bottines brûlant de haine.

Puis il se mit lentement à défaire la boucle de son ceinturon.

— Tu vas me payer ça, Minable...

Mais entre-temps je m'étais ressaisi et j'agis.

S'il était entré en brandissant son ceinturon, il m'aurait réduit la figure en bouillie, mais il voulait me voir trembler devant lui.

Je me levai d'un bond, renversai ma chaise, saisis le manche de pioche et le brandis, tout cela d'un seul mouvement.

Je me moquais éperdument de le tuer. Tenant le bâton à deux mains, je le frappai de toute ma force. Ma cruauté égalait la sienne.

Le manche de pioche l'atteignit à la mâchoire, faisant voler deux de ses dents qui vinrent atterrir sur mon bureau. Le sang gicla de son nez et sa mâchoire démise pendit lamentablement. Il s'écroula, roulant des yeux blancs, et resta prostré sur le sol comme une loque puante.

Je ne m'attardai pas près de lui. Je contournai ma table et, brandissant le bâton ensanglanté, me précipitait comme un taureau furieux.

Sans demander leur reste, ses sept copains se bousculèrent et détalèrent dans le couloir. Fou de rage, je frappais de gauche et de droite. Ils dévalèrent l'escalier, tombant les uns sur les autres. Lancé à leurs trousses, je

les harcelai à coups de manche de pioche jusqu'au deuxième étage.

Je m'arrêtai là alors qu'ils continuaient de fuir comme des rats qu'ils étaient.

Des visages apparurent à des portes entrebâillées et les gens me regardèrent, bouche bée, remonter l'escalier et rentrer dans le bureau.

Toucher cette frappe me faisait horreur, mais il fallait bien que je m'en débarrasse. Je l'attrapai par sa longue tignasse crasseuse et huileuse, et le traînai, toujours inconscient, jusqu'au haut de l'escalier. Arrivé là, je le poussai du pied et il roula sur lui-même jusqu'à l'étage *au-dessous*. *Il y resta, écroulé, le sang lui pissant du nez.* Il devait souffrir de nombreuses fractures.

Je réintégrai le bureau, cachai le manche de pioche dans un des placards, puis appelai le commissariat et demandai à parler au sergent de service.

— Ici Carr... vous voyez qui je veux dire ? Les quinze cents dollars.

Je l'entendis respirer fort tandis qu'il digérait cette information.

— Qu'est-ce qui vous arrive encore ? demanda-t-il enfin.

— Spooky s'est amené, dans l'intention de me caresser la figure avec sa ceinture cloutée. Alors j'ai dû le bousculer. Vous feriez bien d'envoyer une ambulance... Il semble avoir sérieusement besoin de soins. (Là-dessus je raccrochai.)

Je restai immobile un moment à faire le point. Je regardai mes mains posées à plat sur le buvard. Elles ne tremblaient pas. Je me sentais aussi détendu qu'après une bonne partie de golf et cela m'étonna. Cette violente bagarre n'avait duré que deux minutes. Je venais d'accomplir un geste qui, trois semaines plus tôt, et

même moins, m'eût paru impossible. J'avais affronté huit crapules, en avait amoché une et mis les autres en fuite. Et maintenant que tout était fini, je ne ressentais pas le moindre choc. Je n'avais qu'une envie, fumer une cigarette, ce que je fis. Puis, sachant que Jenny allait arriver d'ici une heure environ, je cherchai un chiffon dans le réduit et lavai les traces du sang de Spooky. Alors que je jetais ce chiffon taché dans la boîte à ordures, j'entendis hurler la sirène d'une ambulance.

Je ne me donnai même pas la peine d'aller sur le palier. Je m'installai devant ma machine à écrire et me mis à taper des fiches.

Quelques minutes plus tard deux flics surgirent.

— Qu'est-ce qui se passe ? me demanda le premier. Ça rime à quoi, tout ce cirque ?

Mais tous deux avaient l'air ravi et le sourire aux lèvres.

— Spooky s'est amené ici. Il a voulu jouer les durs, alors j'en ai fait autant.

— Ouais... on a vu le résultat. Allez, venez, mon vieux. Le sergent veut vous voir.

Alors qu'on roulait en direction du commissariat, ils me donnèrent les derniers résultats des matches de football qu'ils avaient entendus à la radio, et pour des flics, je les trouvai drôlement gentils avec moi.

Je m'approchai du sergent de service qui, comme d'habitude, faisait rouler son crayon sous sa paume mais pour une fois le cœur ne semblait pas y être.

Il me fit un clin d'œil de ses petits yeux porcins, renifla bruyamment, se gratta l'aisselle, puis me dit enfin :

— Bon, allons-y. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je vous l'ai dit au téléphone, sergent. Spooky s'est amené avec sept de ses copains. Il m'a menacé. Je l'ai foutu à la porte et ses copains ont détalé. Voilà.



Il me scruta, repoussa sa casquette sur sa nuque, renifla de plus belle, puis me dit :

— Je viens de recevoir le rapport du toubib. Cette petite frappe a la mâchoire démise, le nez cassé, il a perdu huit dents et il peut s'estimer heureux d'être encore en vie. (Il se pencha pour mieux me regarder.) Avec quoi vous l'avez frappé... avec une brique ?

— Il était si pressé de se tailler qu'il a manqué une marche et qu'il a dévalé en bas de l'escalier, dis-je, imperturbable.

— En somme, il s'est embrouillé les pieds, hein ?

— Oui, y a de ça. (Je marquai une pause.) Vous avez vu son ceinturon ? Et les pointes qui le hérissent ? Il avait l'intention de me flanquer des coups sur la figure. (Il hocha la tête sans me quitter des yeux.) Vous croyez qu'on devrait pleurer sur lui, sergent ? Parce que si vous y tenez, je pourrais lui envoyer des fleurs... enfin si vous y tenez vraiment.

Il se remit à faire rouler son crayon sous sa paume :

— Il pourrait porter plainte... pour coups et blessures. À ce moment-là, on serait bien obligés d'ouvrir une enquête.

— Si on attendait qu'il la dépose, cette plainte ?

— Ouais... c'est une idée.

Il inspecta du regard la salle qui à ce moment-là était déserte. Pour une raison que j'ignore, personne n'avait de plainte à déposer et nous étions seuls. Il se pencha vers moi et me dit de sa voix enrouée :

— Y a pas un officier de police de cette ville qui ait pas eu envie d'assommer cette crapule, comme vous l'avez fait. (Sa face rougeaude se fendit d'un large sourire sympathique.) Mais méfiez-vous, monsieur Carr. Spooky est comme les éléphants ; il oublie rien.

— Mon travail m'attend, dis-je, toujours impassible,

mais savourant intérieurement mon triomphe. Vous en avez terminé avec moi ?

— Oui. (Il se renversa sur sa chaise, l'air pensif.) Un chauffeur de taxi est venu déclarer qu'il avait vu brûler une moto, cette nuit... la moto de Spooky. Vous savez quelque chose à ce sujet ?

— Pourquoi ? Je devrais ?

— Je m'attendais à cette réponse, mais tout de même, monsieur Carr, allez-y mollo. Nous sommes chargés de faire respecter la loi et régner l'ordre dans cette ville.

— Quand vous aurez cinq minutes, sergent, vous pourriez peut-être aller dire ça à Spooky.

On s'est regardés sans dire un mot, puis je suis parti.

À mon arrivée au bureau, j'y trouvai Jenny. Bien entendu, elle était au courant de tout. Je ne pouvais pas espérer que le bruit ne s'en répandrait pas. Elle était pâle et tremblante.

— Vous auriez pu le tuer ! s'exclama-t-elle. À quoi pensiez-vous ?

— Il a joué les durs... il a trouvé à qui parler. (J'allai m'asseoir à ma table.) Il n'a eu que ce qu'il méritait. Je reviens du commissariat. Ils sont fous de joie, comme des gosses. Alors ne parlons plus de Spooky.

— Impossible ! (Jamais je n'aurais cru que son regard puisse exprimer une telle colère.) Vous vous prenez pour un héros, hein ? Eh bien, vous n'en êtes pas un ! Vous avez mis le feu à sa moto ! Vous lui avez brisé le nez et la mâchoire ! Vous êtes aussi brutal et aussi cruel que lui ! Je ne veux plus de vous ici ! Vous avez gâché tous mes efforts ! J'exige que vous partiez !

Je la regardai, ébahi.

— C'est ça. Dites-moi aussi que vous allez vous rendre à l'hôpital pour lui tenir la main.

— Inutile de faire de l'ironie. Je vous demande de partir !

La colère commençait de monter en moi, mais je m'efforçai encore de la dominer.

— Écoutez-moi, Jenny, il vous faut voir les choses en face. Des crapules comme Spooky, il faut les traiter comme des bêtes; c'est exactement ce qu'ils sont. Si j'étais resté assis à ma table et que je m'étais laissé labourer la figure à coups de ceinturon à clous, vous me porteriez aux nues?

— Vous avez failli le tuer! Je ne veux plus rien entendre de vous. Allez-vous-en!

— Bon. (Je me levai et fis le tour de ma table.) Je serai encore pendant quelques jours à mon hôtel. (Arrivé à la porte, je me retournai pour la regarder.) Voyez-vous, Jenny, les gens de cœur, comme vous, sont rarement des réalistes. Spooky est une bête fauve. C'est bon... allez lui tenir la main, si le cœur vous en dit. Chacun a le droit d'agir à sa guise, seulement prenez garde. Il n'existe pas au monde de bête plus dangereuse et plus cruelle que ce Spooky.

— Je ne veux pas en entendre davantage! fit Jenny haussant la voix. Mon oncle a commis une grave erreur en vous envoyant ici. Vous n'êtes pas fait pour vous occuper d'œuvres sociales. Vous ne pouvez ni ne voulez admettre que les gens sont sensibles à la bonté. Ça fait deux ans que je travaille ici, et vous, dix jours à peine. Or vous...

Je lâchai la bride à ma colère.

— Un instant! (La dureté de ma voix la fit sursauter et lui coupa la parole.) À quel résultat êtes-vous arrivée en deux ans, vous et votre bonté? Les gens se foutent bien de la bonté! Ce qu'ils attendent de vous, c'est un travail ou une aumône. Et l'aumône, ils l'accepteraient, même si vous la leur jetiez à la figure. Ces femmes qui viennent vous embêter ne sont rien d'autre que des para-

sites. Et vous ne croyez pas qu'elles se moquent de vous, dans votre dos? Voilà des années que votre secteur est terrorisé par Spooky et sa bande. La police elle-même n'est pas arrivée à le mater. Moi j'y suis arrivé et vous vous apercevrez peut-être que j'en ai plus accompli en dix jours que vous en deux ans!

— Sortez d'ici!

Je constatai que je l'avais blessée, mais peu m'importait. J'avais osé, dans cette ville épouvantable, accomplir un geste que personne n'avait eu le cran de faire. J'avais mis Spooky la Terreur hors d'état de nuire, et pour un bon bout de temps.

Je sortis du bureau et retournai à pied à l'hôtel Bendix.

En chemin, je me rendis compte que les gens, loin de me fuir comme la peste, me souriaient. Les nouvelles se répandent vite. Un flic qui laissait un peu reposer ses pieds au bord du trottoir me lança un clin d'œil amical.

J'étais soudain devenu populaire à Luceville mais je ne m'en sentais pas plus fier pour autant. Jenny m'avait gâché mon plaisir. Comment pouvait-elle être aussi stupide?

Et maintenant qu'allais-je faire? Peut-être que d'ici un jour ou deux elle serait calmée et que nous pourrions collaborer de nouveau. Que Paradise City me paraissait loin! Je n'avais nulle envie d'y retourner... pour le moment tout au moins.

Je m'aperçus soudain que je mourais de faim et je me rendis chez Luigi. Les deux vieux serveurs m'accueillirent à bras ouverts, alors qu'à ma première visite ils ne m'avaient accordé aucune attention. Comme j'attaquais mon déjeuner, un type corpulent, d'un certain âge, au veston maculé de taches, s'approcha de moi. Il me dit s'appeler Herb Lessing et me déclara :

— Je tiens le drugstore, au coin de la rue, et je voulais

vous dire que vous avez fait du bon travail, monsieur Carr. Ce petit salaud, il l'a pas volé. Peut-être que maintenant je pourrai dormir la nuit. (Il fit une pause, prit le temps de respirer avant d'ajouter :) C'est à la ville tout entière que vous avez rendu service.

Je me demandai ce qu'aurait pensé Jenny en entendant ces paroles. Je me contentai de remercier ce type et me remis à manger. Il me regarda avec une admiration non déguisée, puis retourna à sa table.

Après le déjeuner, comme je n'avais pas le courage d'affronter ma chambre d'hôtel et que je n'avais rien de mieux à faire, j'entrai dans un cinéma. Mais pendant toute la séance je ne cessai de penser à Jenny.

Je rentrai sans me presser à l'hôtel et montai dans ma chambre.

*Vous êtes aussi brutal et aussi cruel que lui!*

J'allumai une cigarette, m'étendis sur mon lit et repensai à la sortie qu'elle m'avait faite.

Je finis par reconnaître qu'elle n'avait peut-être pas tort. Un brusque changement devait s'être opéré en moi. Je me rappelai la rage démentielle qui s'était emparée de moi lorsque j'avais frappé Spooky et m'étais rué sur ses comparses. Ils m'avaient évidemment provoqué, mais trois mois plus tôt jamais je n'aurais réagi ainsi. Cette fureur démentielle était-elle une conséquence de mon accident? Avait-il déplacé une de mes cases cervicales? Devais-je retourner consulter le docteur Melish? Puis je décidai de ne plus m'en soucier. Pour la première fois depuis la mort de Judy, j'éprouvai le désir impérieux de coucher avec une femme.

Bon Dieu, qu'est-ce qui me prend? me dis-je. Après tout, ce ne serait peut-être pas si bête de me rendre dans le bordel du patelin. Dans une ville comme Luceville il devait bien y en avoir un. Le concierge de l'hôtel m'en donnerait l'adresse.

Je consultai ma montre : dix-huit heures quinze. Je me levai et me dis que j'allai me dégoter une femme, m'offrir un bon dîner au Piazza et pour la suite, on verrait bien.

Au moment où j'allais sortir de ma chambre, le téléphone sonna. J'ignorais alors, en décrochant, que ce coup de fil allait changer du tout au tout le cours de ma vie.

— Monsieur Carr? Ici O'Halloran... sergent à la Police municipale.

J'avais reconnu sa voix enrouée et dis :

— Qu'est-ce qui se passe, sergent?

— Ça fait un bout de temps que j'essaie de vous atteindre, puis je me suis enfin souvenu que vous étiez descendu au Bendix.

— Bien et alors?... (L'esprit en alerte, j'avais perdu toute envie de coucher. Je sentais mes muscles abdominaux se contracter.) Qu'est-ce qu'il y a de cassé?

— Vous pouviez pas mieux dire. (Il renifla et ajouta :) Miss Baxter est tombée dans son escalier. Elle est à l'hôpital.

Mon cœur s'arrêta de battre.

— Elle est gravement blessée?

— Gravement, non, mais sérieusement. (Il renifla encore et reprit :) Un poignet et une cheville brisés et une fracture de la clavicule... une mauvaise chute.

— Où est-elle?

— À l'hôpital municipal. J'ai jugé bon de vous prévenir.

— Merci.

Non sans surprise, j'entendis un bruit qui m'était familier. Était-ce possible qu'il joue de nouveau avec son crayon?

— On avait tendu un fil de fer au haut de l'escalier, reprit-il. Tout à fait entre nous, il vous était destiné, à mon avis, mais c'est elle qui est venue buter dedans.

De nouveau la rage flamba en moi.

— Je le pense aussi, fis-je et je raccrochai.

Pendant un long moment je laissai errer mon regard sur le mur d'en face. Oui, ce piège m'était bel et bien destiné. Et Jenny qui croyait que la bonté appelait la bonté avait fait une chute qui aurait pu la tuer.

Je demandai au standard de me mettre en communication avec l'hôpital municipal. À l'infirmière qui me répondit, je demandai si je pouvais rendre visite à Miss Baxter. Pas avant demain, me répondit-elle. Pour le moment, Miss Baxter était encore sous l'effet des calmants. Je la remerciai et raccrochai.

La nuit tombait et déjà les ombres se faisaient plus longues. Je me rendis à pied de l'hôtel au bureau de Jenny, et gravis les six étages, toujours en proie à une rage qui allait grandissant. J'avais sur moi la clé que j'avais oublié de lui rendre en quittant les lieux. J'ouvris la porte, allumai et allai chercher le manche de pioche que j'avais déposé dans le réduit. Je l'appuyai contre ma table de travail, hors de vue. Tous les autres bureaux de l'immeuble étaient fermés et la seule fenêtre éclairée était la mienne. J'espérais que cela inciterait les copains de Spooky à en profiter pour venir me faire mon affaire. J'aurais donné cher pour qu'ils mordent à l'hameçon. J'aurais tapé dans le dos et ça aurait saigné, mais malheureusement ils ne se montrèrent pas.

Je restai là à les attendre jusqu'à onze heures et demie, puis prenant le manche de pioche, je bouclai le bureau et descendis. Je trouvai un taxi et dis au chauffeur de me conduire à la Dixième Rue.

Arrivé à destination, je réglai la course et attendis qu'il ait disparu. Je descendis la rue qui à cette heure était déserte, bien que les boîtes à strip-tease et les cafés soient encore ouverts. J'arrivai devant le Sam, où en bordure de

trottoir étaient alignées sept Honda étincelantes. Le bruit en provenance du bar était assourdissant. Le manche de pioche sous le bras, prêt à m'en servir, je dévissai le bouchon des réservoirs à essence, puis renversai une à une les sept motos de façon que l'essence se répande.

Une fille en mini-jupe et un garçon portant un collier autour du cou sortirent à cet instant du café. Ils s'arrêtèrent, ébahis, pour regarder ce que je faisais.

— Hé ! fit le garçon sans conviction, touchez pas à ces motos.

Je ne me donnai même pas la peine de lui répondre. Reculant de quelques pas, j'allumai une cigarette.

La fille poussa un faible cri qui avait tout d'un bêlement. Quant au garçon, il rentra précipitamment dans le café.

Je reculai encore et lançai ma cigarette allumée dans la flaque d'essence.

Il y eut une explosion, un éclair, puis des flammes. La chaleur du brasier m'obligea à reculer jusque de l'autre côté de la rue.

Les sept petites frappes dans leurs chemises jaunes crasseuses et leurs pantalons bordés de fourrure sortirent du café en se bousculant mais s'arrêtèrent pile devant le spectacle qui s'offrait à eux. Je les observai. Pas un seul n'eut assez de cran pour arracher ne fût-ce qu'un engin à ce brasier. Ils restèrent plantés là à regarder les motos, qui représentaient certainement leur bien le plus précieux, s'envoler en fumée.

J'attendis, les deux mains agrippées au manche de pioche, en priant le ciel qu'ils se jettent sur moi ce qui me permettrait de les assommer, mais ils n'en firent rien. Comme les stupides moutons bêlants qu'ils étaient, ils restèrent là à assister à la destruction de ces jouets qui leur donnaient une illusion de maturité, sans faire le moindre geste pour y parer.



Au bout de cinq minutes, j'en eus plein le dos et m'en allai.

Jenny, sur son lit de douleur, l'ignorait, mais pour moi, je venais de la venger.

\*

Je dormis d'un sommeil sans rêve jusqu'à huit heures dix, moment où la sonnerie du téléphone me réveilla.

Je décrochai.

— Monsieur Carr... un officier de police demande à vous voir, me dit l'employé de la réception d'un ton choqué.

— Je descends. Dites-lui d'attendre.

Je pris tout mon temps. Je me rasai, me douchai, mis une de mes luxueuses chemises de sport, un pantalon de gabardine et empruntai, pour descendre, le vieil ascenseur branlant et grinçant.

Le sergent O'Halloran, en manches de chemise, la casquette plantée sur la nuque, remplissait de sa carrure massive un des fauteuils de rotin. Il fumait un cigare tout en parcourant le journal local.

— Bonjour, sergent, dis-je en m'asseyant à côté de lui. Vous boirez bien une tasse de café avec moi ?

Il abaissa le journal, le plia soigneusement et le posa sur le sol.

— Je prends mon service dans une demi-heure, annonça-t-il de sa voix enrouée, alors j'ai pensé à faire un saut vers vous. J'ai pas le temps de boire du café. (Il fixa sur moi le regard dur et froid de ses petits yeux porcins.) Y a eu un drôle de feu de joie, cette nuit, à la Dixième Rue.

— Ah oui ? dis-je en soutenant son regard. J'ai pas encore lu les journaux, ce matin.

— Sept motos de prix ont flambé.

— Plainte a été déposée ?

— Pas encore, fit-il en croisant ses jambes épaisses, mais ça pourrait venir.

— Dans ce cas, vous serez obligé de faire une enquête.

Il se pencha en avant et un éclair de colère s'alluma dans ses petits yeux.

— Vous commencez à m'inquiéter, Carr. On ne peut pas dire que vous ayez froid aux yeux. Vous êtes bien le gars le plus imprudent qui se soit jamais amené dans cette ville. Entre nous, laissez-moi vous dire quelque chose : encore un coup de ce genre et vous aurez des ennuis. Vous avez failli foutre le feu à toute la rue. Ça commence à bien faire.

S'il croyait m'intimider, il se trompait.

— Produisez vos témoins, sergent, et je m'inclinerai, mais pas avant. Notez bien que je ne me reconnais nullement coupable, mais du moment que dans cette ville la police n'est pas foutue de venir à bout de salauds comme ce Spooky la Terreur et sa bande, je ne vois pas pourquoi elle ferait toute une histoire quand quelqu'un d'autre y parvient. (Je me levai.) Je vais boire un café. Vous m'accompagnez ?

Sans bouger de son fauteuil, il roula son cigare à moitié fumé entre ses doigts boudinés, et me regarda fixement.

— Je vous le répète, allez-y mollo. Encore un coup de ce genre et je vous fous en taule. Vous avez encore de la chance que je l'aie à la bonne, Miss Baxter. Elle fait du bon travail dans cette ville. Vous êtes fier, probablement, d'avoir rendu coup pour coup, mais y a des limites à ne pas dépasser. Quand vous avez rossé Spooky, j'ai rien dit. Il le méritait, mais vos agissements de cette nuit, là je

ne marche plus. (Il se leva lourdement et se posta devant moi.) Je commence à avoir des doutes à votre sujet. J'ai dans l'idée que vous pourriez vous révéler encore plus dangereux que ce gang de petites frappes imbéciles. Et si je vois juste, vous allez au-devant de graves ennuis.

— Vous l'avez déjà dit, lui fis-je observer poliment. On parle toujours entre nous ?

— Ouais.

— Alors, entre nous, sergent, allez vous faire foutre.

Je traversai le hall minable et pénétrai dans la salle à manger plus minable encore. J'avalai une tasse de café infect et lus le torchon local, tout en fumant. La photo des sept connards pleurant leurs Honda me causa une satisfaction intense.

Vers dix heures, je sortis de l'hôtel et me rendis à pied chez l'unique fleuriste de la ville. J'achetai un gros bouquet de roses rouges et pris le chemin de l'hôpital municipal. Les gens que je croisai m'adressaient des sourires que je leur rendis de bon cœur.

Après une longue attente, je fus finalement admis au chevet de Jenny. Elle était très pâle. Deux longues tresses retombaient sur ses épaules.

Une infirmière mit un temps fou à disposer les roses dans un vase avant de quitter la pièce. Pendant qu'elle s'activait, je regardai Jenny et me sentis quelqu'un. Jamais je ne lui dirais que je l'avais vengée. Non seulement j'avais mis Spooky hors de combat, mais j'avais privé de leurs montures ses sept cavaliers. Pour eux, leur avoir bousillé leurs Honda revenait à les avoir châtrés.

— Salut, Jenny, comment ça va ?

— Je ne m'attendais pas à votre visite, me répondit-elle avec un petit sourire confus. Après la manière dont je vous ai traité, je ne pensais vraiment pas vous revoir.

Je tirai une chaise près de son lit et m'y assis.

— Vous ne vous débarrasserez pas si facilement de moi ; oubliez tout ça. Comment vous sentez-vous ?

— Je ne peux pas oublier. Je regrette de vous avoir dit que vous ne compreniez pas ce qu'était la bonté. J'étais en colère, et une femme en colère dit bien souvent des choses qu'elle ne pense pas. Merci pour les roses... elles sont merveilleuses.

Je me demandai ce qu'elle penserait quand elle apprendrait que j'avais détruit sept Honda d'un seul coup.

— C'est la moindre des choses. Vous ne m'avez toujours pas dit comment vous vous sentez.

— Pas trop mal, fit-elle en esquissant une petite grimace. Le docteur pense que dans trois ou quatre semaines je serai sur pied.

— C'est à mon intention qu'ils avaient tendu ce fil de fer. Et dire qu'il a fallu que ce soit vous qui vous preniez les pieds dedans.

Nous nous regardâmes un long moment en silence. Puis Jenny dit :

— Larry... si vous le voulez bien, vous pourriez me rendre un grand service. Au sujet du bureau, ne vous tourmentez pas, on s'en est déjà occupé. L'hôtel de ville a envoyé une remplaçante, mais il y a un cas spécial dont j'aimerais que vous vous occupiez personnellement.

*Un cas spécial.*

J'aurais dû lui dire que j'en avais par-dessus la tête de l'Assistance sociale, que c'était bon pour les poires et les gogos, mais il faut croire que c'était là mon destin.

— Volontiers. De quoi s'agit-il ?

— Une femme sort de prison demain matin à onze heures. J'allais la voir régulièrement et je lui ai fait une promesse. (Jenny se tut et me regarda.) J'aimerais que vous compreniez, Larry, ce que représente une promesse

pour quelqu'un qui est en prison. Je lui ai promis de l'attendre à sa sortie et de la ramener chez elle en voiture. Elle vient de purger une peine de quatre ans. Elle va se retrouver en liberté et je ne veux pas la laisser tomber. Si je ne suis pas là à sa sortie... si personne ne l'attend, cela risque d'anéantir tous mes efforts. Je vous demande d'aller l'accueillir, de lui expliquer pourquoi je n'ai pas pu tenir ma promesse, de vous montrer gentil avec elle et de la ramener chez elle.

Seigneur ! me dis-je, comment peut-on être bête à ce point-là ! Une femme qui a tiré quatre ans de prison en sort plus dure encore. Comme toutes les bonnes femmes qui exploitaient Jenny, celle-ci devait abuser d'elle dans les grandes largeurs, mais vu que, à cause de moi, Jenny avait eu une cheville et un poignet brisés ainsi qu'une fracture de la clavicule, je ne pouvais faire moins que d'accéder à sa requête.

— Il n'y a pas de problème, Jenny. Je l'attendrai à la sortie.

J'eus droit à son sourire chaleureux et amical.

— Merci, Larry... vous accomplirez là une bonne action.

— Comment ferai-je pour la reconnaître ?

— Rien de plus facile. Elle sera la seule prisonnière libérée à onze heures. De plus elle est rousse.

— Ça facilite les choses. Mais en somme pourquoi a-t-elle fait de la prison ?... ou préférez-vous que je ne vous le demande pas ?

— Oui, je préfère. Et d'ailleurs qu'importe. Elle a purgé sa peine...

— Bon. Alors où dois-je la conduire ?

— Pas loin de l'autoroute numéro 3. Son frère habite là. Elle vous indiquera le chemin.

L'infirmière surgit à ce moment et déclara avec beau-

coup d'empressement qu'il était temps pour Jenny de se reposer. Elle avait sans doute raison car sa patiente semblait épuisée.

— Ne vous faites aucun souci, lui dis-je en me levant. Je serai là-bas à onze heures. Au fait, vous ne m'avez pas dit comment cette fille s'appelle.

— Rhea Morgan.

— Bon. Je reviendrai vous voir demain après-midi et je vous raconterai comment ça s'est passé.

Sur quoi l'infirmière me flanqua à la porte.

À la porte de l'hôpital, je me rendis compte que j'avais le plus clair de la journée à tirer et strictement rien à faire. Ce que j'ignorais, c'est que le lendemain à onze heures lorsque j'accueillerais Rhea Morgan à sa sortie de prison, comme changement de décor je serais servi.

\*

À onze heures quatre, la grille de la Maison d'arrêt pour Femmes s'ouvrit, et Rhea Morgan apparut sous un pâle soleil qui luttait contre la fumée et la poussière de ciment.

J'attendais depuis vingt minutes dans ma Ford enfin réparée. En la voyant, je jetai ma cigarette, descendis de voiture et allai à sa rencontre.

Comment la décrire, cette fille ? Je peux simplement dire qu'elle avait une épaisse chevelure couleur acajou, qu'elle était grande et mince, qu'elle portait un vieil imperméable noir, un pantalon bleu foncé, des chaussures éculées et poussiéreuses. Certaines femmes sont belles ; d'autres jolies ; d'autres encore, attirantes, mais Rhea Morgan n'entrait dans aucune de ces catégories. Elle était purement et simplement Rhea Morgan. Elle avait de beaux traits, un beau corps, de longues jambes et

de larges épaules. Mais ce qui me frappa le plus, ce furent ses yeux d'un vert intense. Des yeux immenses au regard méfiant, cynique et sensuel. Une femme qui dans la vie avait tout expérimenté. Alors que nous nous dévisagions, je sentis qu'elle avait infiniment plus vécu que moi.

— Larry Carr, lui dis-je. Jenny est à l'hôpital. Elle a eu un accident. Elle m'a demandé de la remplacer.

Elle m'observa. Me déshabilla du regard. Chose qui ne m'était jamais arrivée et je réagis à cet examen comme tout homme normal l'aurait fait à ma place.

— Bon, fit-elle, en lançant un regard à la Ford. Ne moisissons pas ici. Donnez-moi une cigarette.

Elle avait une voix basse et rauque, aussi dédaigneuse que ses yeux verts.

— Vous ne me demandez pas si Jenny est gravement blessée? (Je lui tendis mon paquet de cigarettes.)

— Donnez-moi du feu.

— Vous avez entendu ce que je viens de vous dire? fis-je pris d'une colère noire, tout en lui allumant sa cigarette.

Elle aspira une profonde bouffée et exhala la fumée par ses fines narines et sa bouche dure.

— Parce qu'elle est blessée?

Elle manifestait une telle indifférence que je compris à quel point Jenny se faisait avoir.

— Une cheville et un poignet brisés, une fracture de la clavicule.

Elle aspira une nouvelle bouffée :

— Alors?... On prend racine ici? Je veux rentrer chez moi. Vous êtes là pour ça, non?

Elle passa devant moi, se dirigea vers la Ford, ouvrit la portière côté passager, monta en voiture et claqua la portière.

En proie à une rage froide, je rouvris la portière et lui criai :

— Descends, salope ! Tu peux rentrer à pied. Je suis pas une poire comme Jenny ! Tu sors de là ou je te traîne par les cheveux.

Elle tira une nouvelle bouffée et me dit sans me quitter des yeux :

— Je vous ai jamais pris pour une poire. Vous mettez pas dans des états pareils. Je payerai. Ramenez-moi chez moi et je payerai la course.

Nous nous regardâmes fixement. Et comme la veille, je sentis le désir monter en moi. Je dus lutter contre l'envie de la tirer hors de la voiture et de la sauter en bordure de cette route poussiéreuse.

Ses yeux d'émeraude me promettaient le paradis.

Je refermai brutalement la portière, contournai la voiture et me mis au volant, puis me dirigeai à vive allure vers l'autoroute numéro 3. Alors que j'attendais, au carrefour, de m'insérer dans une file de véhicules, elle me demanda :

— Comment ça se fait que vous vous soyez acoquiné avec cette pauvre gourde ? On est fait du même bois, vous et moi.

— Boucle-la. Plus je t'entends et moins je peux te blairer.

— Vous alors, fit-elle en éclatant de rire, vous me plaisez ! et elle posa sa main sur ma cuisse.

— Boucle-la. (Je repoussai sa main.) Et reste tranquille, sinon tu rentreras chez toi à pied.

— C'est bon. Passez-moi une cigarette.

Je lui lançai mon paquet et m'engageai sur l'autoroute. Après avoir roulé à toute allure pendant cinq bonnes minutes, je dépassai le Plazza.

— Tiens, fit-elle, il existe encore, ce truc-là ?

Je me rendis brusquement compte que cette fille avait vécu quatre ans derrière des barreaux. J'en fus tout remué. Je cessai d'appuyer à fond sur le champignon.

— Où est-ce que je te conduis ? lui demandai-je sans la regarder.

— À environ deux kilomètres d'ici. Au premier poteau indicateur, vous prendrez sur votre gauche.

Enfin, à moins de deux kilomètres de là, je quittai l'autoroute et m'engageai sur un chemin de terre.

De temps à autre, je lui lançais un regard. Elle s'était assise aussi loin de moi que possible, et tout en fumant regardait droit devant elle. Vu de profil, son visage semblait taillé dans le marbre ; il en avait la froideur et la dureté.

Je repensai à ce qu'elle m'avait dit. *Je payerai la course.* Donnait-elle à ces mots le même sens que moi ? L'envie de faire l'amour se propageait par vagues dans tout mon corps. Jamais je n'avais ressenti un désir aussi violent et j'en étais tout secoué.

— C'est encore loin ? demandai-je d'une voix rauque.

— Arrivé au bout de ce chemin, tournez à gauche et on y sera, fit-elle en lançant son mégot par la portière.

Je roulai encore pendant un kilomètre, puis tournai à gauche. Je m'engageai dans un chemin si étroit que je fus obligé de ralentir. J'aperçus bientôt un pavillon de bardeaux branlant et sordide.

— C'est là que tu habites ?

— C'est là.

Je stoppai et examinai cette espèce de cabane. Impossible d'imaginer quelque chose de pire. Un fouillis de mauvaises herbes, dont certaines avaient un mètre cinquante de haut, cernait le pavillon. La barrière elle-même disparaissait sous cette végétation. Quelques bidons d'essence, de vieilles boîtes de conserve, des papiers gras jonchaient le sol devant la baraque.



— Vous avancez, oui ? fit la fille d'un ton impatient. Qu'est-ce que vous faites là à ouvrir de grands yeux ?

— C'est vraiment là que tu habites ?

— C'est là que mon abruti de père habitait, fit-elle en allumant une autre cigarette. C'est tout ce qu'il nous a laissé. Et puis qu'est-ce ça peut vous foutre ? Si vous voulez pas aller plus loin, je ferai le reste du chemin à pied.

— Nous ? C'est qui, nous ?

— Mon frère et moi. (Elle ouvrit la portière et se glissa hors de la voiture.) Au revoir, bon Samaritain ! Merci pour la course. (Elle s'éloigna d'un pas souple et balancé, se frayant un chemin entre les herbes et les détrit.)

J'attendis qu'elle ait atteint la porte, remis le moteur en marche et m'arrêtai au bout du chemin. Puis je descendis de voiture et me dirigeai à pied vers le pavillon.

Le battant était resté ouvert. Je lançai un regard dans la minuscule entrée, où une porte s'ouvrait sur ma gauche.

— Alors comme ça, te voilà de retour ! fit une voix d'homme.

Je me sentis frustré. *Je payerai ma course.* Elle s'était bien foutue de moi, oui.

J'avançai et Rhea, m'entendant, se retourna.

De nouveau nos regards s'affrontèrent.

— Vous désirez ? me demanda-t-elle.

Un homme surgit. Ce devait être son frère. Un type grand, puissamment bâti, aux mêmes cheveux acajou, au visage carré et aux yeux verts. Il portait sur un jean crasseux ce qui ressemblait à un sac de jute. Apparemment plus jeune qu'elle de quelques années, il pouvait avoir dans les vingt-quatre ans, peut-être même moins.

— Qui c'est, celui-là ?

— Larry Carr, dis-je. Je suis de l'assistance sociale.

On se toisa et comme il ricanait je sentis une flambée de haine monter en moi.

— Ce que tu peux traîner après toi ! fit-il en s'adressant à sa sœur. De la vermine... et maintenant celui-là qui donne dans les bonnes œuvres !

— Ta gueule ! aboya-t-elle. Il fait sa B.A. Qu'est-ce qu'y a à bouffer dans cette foutue baraque ?

Mon regard allait de l'un à l'autre. Pour moi, ils venaient d'une autre planète. J'évoquai Paradise City, ses riches mémères avec leurs chiens ; Sydney papillonnant, et bourdonnant ; des garçons et des filles bien lavés, bien nourris, et cependant cette scène sordide exerçait sur moi une sorte de fascination.

— Et si vous alliez vous laver tous les deux, hein ? proposai-je. Je vous emmènerais déjeuner.

Le type, repoussant sa sœur, vint se poster devant moi.

— Parce que vous trouvez que j'ai besoin de me laver ?

Il me débectait, ce type-là.

— Et comment !... Vous puez !

Rhea qui nous observait éclata de rire et s'interposa entre nous.

— C'est mon pote, Fel. Fous-lui la paix.

Par-dessus l'épaule de sa sœur, l'autre me foudroya du regard, ses yeux verts étincelants de colère. J'attendis qu'il fasse le premier geste. Une envie irrésistible me prit de lui taper dessus. Il dut le comprendre à mon expression, car il pivota sur lui-même, traversa la pièce crasseuse et misérable, ouvrit une porte, puis disparut.

— C'est ce que j'appellerais un joyeux retour au foyer ! dis-je. Tu ne veux vraiment pas que je t'emmène déjeuner ?

Elle me scruta de ses yeux verts étincelants de mépris.

— Bon Dieu ! Ça te tient drôlement ! Seulement, pour m'avoir, tu t'en tireras pas avec un déjeuner.

C'était là tout à la fois un défi et une promesse, et c'est ainsi que je le pris.

— Je suis à l'hôtel Bendix, lui dis-je en souriant. Quand le cœur t'en dira... (Là-dessus, je sortis du pavillon et montai dans ma voiture.)

Tôt ou tard, me dis-je, elle y viendra d'elle-même. Et elle valait la peine qu'on l'attende.

\*

Je retournai à Luceville, déjeunai au Luigi, achetai quelques grappes de raisin et me rendis à l'hôpital.

Jenny semblait beaucoup moins abattue. Elle m'adressa un sourire rayonnant tandis que je m'installais à son chevet.

— Comment ça s'est passé? me demanda-t-elle après m'avoir remercié pour le raisin.

Je lui donnai une version revue et corrigée de mon entretien avec Rhea Morgan. Je lui dis que je l'avais accueillie à sa sortie de prison, puis que je l'avais conduite en voiture à son pavillon où je l'avais laissée. J'ajoutai que son frère, un drôle de type, m'avait fort mal reçu.

Mais Jenny ne se laissait pas si facilement abuser.

— Que pensez-vous d'elle, Larry? s'enquit-elle en me scrutant.

— Ça n'est pas un tendre. (Je haussai les épaules et m'efforçai de lui donner l'impression que Rhea ne m'intéressait nullement.) Je lui ai expliqué que vous aviez eu un accident et que je vous remplaçais.

— Et ça ne lui a fait ni froid ni chaud? fit Jenny en m'adressant son beau sourire.

— Exactement.

— Ne vous hâtez pas de conclure, Larry. Les gens sont sensibles à la bonté.

— Pas elle, en tout cas.

— C'est exact. Mais d'autres le sont. C'est une fille difficile à atteindre.

— Ça, vous pouvez le dire

Nous restâmes un long moment silencieux, puis Jenny dit enfin :

— Que comptez-vous faire ? Vous n'allez pas rester ici ?

— Dites-moi. Jenny, ça fait deux jours que vous êtes à l'hôpital. Combien de visites avez-vous reçues, à part la mienne ?

C'était cruel de ma part de lui poser une telle question, mais je tenais à le savoir.

— À part vous, Larry, je n'ai vu personne, et de nouveau Jenny me sourit.

— Ainsi toutes ces vieilles qui vous sucent le sang pour vous arracher des aumônes ne se sont même pas donné la peine de venir vous voir ?

— Ça ne prouve rien, Larry. Vous ne comprenez pas. Elles sont terriblement pauvres, or la coutume veut qu'on n'arrive pas à l'hôpital les mains vides. Que pourraient-elles m'apporter ? Alors elles préfèrent ne pas venir.

— Merci de m'avoir expliqué cela, dis-je, touché.

— Où en êtes-vous de vos problèmes, Larry ? me demanda-t-elle brusquement.

— Mes problèmes ?

L'espace d'un instant, je ne compris pas ce qu'elle voulait dire, puis je me souvins qu'en principe, je devais avoir des problèmes. Je pleurais la mort de Judy, j'avais eu un grave accident de voiture, j'étais incapable de me concentrer sur mon travail et l'oncle de Jenny, le psychiatre m'avait conseillé de changer de décor. Or, depuis deux jours, la pensée ne m'avait même pas effleuré que j'avais des problèmes à résoudre.

— Je crois bien que mes problèmes sont oubliés, lui dis-je.

— C'est bien ce que je pensais. C'est pourquoi vous feriez mieux de retourner chez vous. Cette ville n'est pas faite pour vous.

Je songeai à Rhea.

— Je vais tout de même prolonger un peu mon séjour. Que puis-je vous apporter demain ?

— Vous êtes un ange, Larry. Je vous remercie d'avance. Un livre me ferait plaisir.

J'achetai *L'Arrangement* d'Elia Kazan et le fis porter dans sa chambre. Un livre fait pour elle.

## CHAPITRE IV

Je me rendis en voiture jusqu'au bureau de Jenny, trouvai non sans peine à me garer, puis gravis les six étages.

En quittant Jenny, j'étais retourné à l'hôtel. J'étais resté environ une demi-heure dans ma chambre exigüe et lugubre sans cesser de penser à Rhea Morgan. Cette pièce je l'avais arpentée, empli de visions érotiques. Je désirais si fort cette fille qu'elle était comme un poison dans mon sang. À la pensée de lui arracher ses vêtements et de la posséder, la sueur me dégoulinait sur le visage, et je me souvins de la phrase qu'elle m'avait lancée à la tête : *Bon Dieu ! Ça te tient drôlement ! Seulement, pour m'avoir, tu t'en tireras pas avec un déjeuner.*

Mais moi je n'étais pas une poire, comme Jenny. Et quand je me taperais cette fille, car je me la taperais, il ne m'en coûterait pas un sou.

Mais il fallait d'abord que j'en sache plus long sur son compte. Jenny avait certainement conservé son dossier et je tenais à en prendre connaissance. Je disposerais ainsi d'une arme contre elle, ce qui me permettrait de conclure un marché.

Voilà les réflexions que je me fis et c'est pourquoi je pris ma voiture et la direction du bureau de Jenny.

Je m'arrêtai devant la porte de ce bureau. À travers le mince panneau, j'entendis, à ma grande surprise, le cliquetis d'une machine à écrire. Je frappai à la porte, appuyai sur la poignée et entrai.

Une femme décharnée, d'un âge certain, était installée à la table de travail. Son visage semblait avoir été taillé à la hache dans du bois de teck. Dans un coin, une adolescente tapait furieusement à la machine avec deux doigts. Les deux femmes me regardèrent comme si je tombais de la lune.

— Je me présente, Larry Carr, annonçai-je en adressant à Visage-de-Bois mon plus séduisant sourire. J'ai secondé pendant quelques jours Jenny Baxter.

La vieille devait être une assistante sociale professionnelle... et contrairement à Jenny, elle ne devait pas se laisser embobiner. J'imaginai sans peine toutes les vieilles quémanteuses lui lançant un regard et détalant sans demander leur reste.

— Vous désirez, monsieur Carr? me demanda-t-elle d'une voix qu'un flic lui aurait enviée.

— Je suis venu à tout hasard, dis-je tout en promenant mon regard sur les classeurs.

L'adolescente s'était arrêtée de mitrailler sa machine. Elle devait être fraîche émoulue d'un lycée, semblait très à son affaire, totalement dépourvue de sex-appeal, une vraie horreur! Et dire que dans un de ces classeurs, je découvrirais le passé de Rhea!

— Si je puis vous être de quelque aide... ajoutai-je.

— De quelque aide? s'exclama-t-elle, plus Face-de-Bois que jamais. Avez-vous les qualifications voulues, monsieur Carr?

— Non, mais j'ai...

Je me tus. À quoi bon gaspiller ma salive? Elle ne devait rien ignorer de moi.

— Je vous remercie, monsieur Carr, dit-elle en me toisant. Mais nous nous en tirons fort bien.

— J'ai pensé bien faire en passant à ce bureau. (Je me dirigeai vers la porte.) Je suis à l'hôtel Bendix. Si jamais vous aviez besoin d'aide, vous pourriez toujours m'y atteindre.

— Cela m'étonnerait que nous fassions appel à vous, monsieur Carr. Miss Baxter se faisait seconder par des amateurs, des bénévoles. Ça n'est pas ma méthode.

— Je le crois volontiers. (Sur ces mots, je sortis du bureau et fermai la porte derrière moi.)

J'aurais préféré rester dans la légalité mais, vu l'attitude de cette vieille tortue, il me faudrait agir en marge des lois. J'avais toujours la clé du bureau que m'avait remise Jenny.

Je redescendis les six étages et me retrouvai dans la rue poudrée de poussière de ciment. Il était cinq heures de l'après-midi. Je m'installai dans un bar d'où je pouvais surveiller l'entrée de l'immeuble. Je commandai une bière, allumai une cigarette et m'armai de patience.

Le temps s'écoula. Des clients entraient, sortaient. Un pilier de bistrot tenta de lier conversation avec moi, mais je l'envoyai promener. Après une seconde chope de bière que je fis durer le plus longtemps possible, je vis Face-de-Bois et la même surgir sur le seuil de l'immeuble et descendre la rue ensemble. Face-de-Bois tenait la pauvre gosse par le bras comme si elle craignait qu'un satyre fonce sur elle pour la violer.

Je ne me précipitai pas. J'avalai une troisième chope de bière, fumai encore une cigarette, puis quittai le bar. Il était six heures et quart. En pénétrant dans l'immeuble, je croisai deux gamines gloussantes, en mini-jupes, qui en sortaient. Dans une heure il ferait nuit. Or je ne voulais pas allumer les lampes du bureau. Cela risquerait de me



trahir. Je gravis une fois de plus les six étages. Les occupants des autres bureaux rentraient chez eux. Ils m'effleurèrent au passage. Il y avait de tout, des grands, des petits, des gros, des maigres, certains accompagnés de leur secrétaire. Ils ne me remarquèrent même pas ; ils étaient bien trop pressés de retrouver leur triste foyer, de manger, de regarder la télévision et d'aller se coucher avec leurs épouses insipides.

Alors que j'arrivais au sixième étage, une femme au visage plus ridé qu'un pruneau sec sortit d'un des bureaux en claquant la porte, et m'évita comme si j'étais Jack l'Éventreur. J'ouvris avec ma clé la porte du bureau de Jenny, m'y glissai et refermai à clé.

Il me fallut dix bonnes minutes pour trouver le dossier de Rhea Morgan. Je m'installai à la table de travail et lus l'histoire de sa vie comme s'il s'agissait de la mienne.

Jenny avait fait là un bon travail. Elle avait rédigé et écrit ce rapport de sa main. Sans doute le trouvait-elle trop confidentiel pour le faire taper par une dactylo.

Rhea Morgan, avait actuellement vingt-huit ans. À huit ans, elle avait comparu devant un tribunal pour enfants pour indiscipline. On l'avait alors placée dans un Foyer. À dix ans, surprise en train de voler dans un self-service des bâtons de rouge et du parfum, elle avait été renvoyée dans ce même Foyer. À treize ans, elle avait eu des rapports sexuels avec un des membres du comité de ce Foyer. Pris sur le fait, cet administrateur s'était tranché la gorge, quelques heures avant l'arrivée de la police. On avait alors expédié Rhea dans une maison de redressement d'où elle s'était enfuie au bout d'un an. Une année plus tard, la police la ramassa alors qu'elle racolait des camionneurs sur l'autoroute menant à New York. Elle comparut une fois de plus devant les tribunaux qui décidèrent de la soumettre à un traitement psychiatrique.

Sans succès d'ailleurs, car de nouveau elle s'enfuit et l'on perd sa trace pendant deux ans. Elle fut alors arrêtée avec trois complices qui tentaient de cambrioler une banque. Son jeune âge lui valut des circonstances atténuantes, et elle ne se vit infliger qu'une peine d'un an. Elle devait avoir alors dans les dix-sept ans. Après avoir purgé sa peine, elle disparaît encore dans la nature et ne reparaît que trois ans plus tard. Elle fut cette fois impliquée, avec deux complices, dans le cambriolage d'une bijouterie. Elle était au volant de la voiture qui devait leur servir à s'enfuir. Les deux garçons, ses complices, firent irruption à Miami, dans une modeste bijouterie, des revolvers de plastique au poing. Ce devait être des amateurs car ils s'effondrèrent en voyant surgir un gardien qui les menaçait de son 45 automatique. Rhea aurait pu prendre la fuite, mais elle resta à son poste et fut arrêtée. Vu son casier judiciaire, elle en prit pour quatre ans. Une fois libérée, elle remit ça et participa à un hold-up dans une station-service. Cette fois, le juge lui assena le maximum et elle fut condamnée à quatre ans de prison. Là s'arrêtait l'histoire de sa vie.

Je reposai le dossier sur la table et allumai une cigarette. Je connaissais maintenant son passé, mais j'aurais aimé connaître celui de son frère. J'eus beau consulter les classeurs, je ne trouvai rien. Il semblait à première vue que Jenny ne l'ait pas mêlé à ses activités, mais à mon avis il devait être du même acabit.

Comme la nuit tombait, je restai là assis à penser à Rhea. J'évoquai son existence et je m'aperçus que je l'enviais. Je pensais à la vie morne que j'avais menée en famille ; à ma mère, bonne certes, mais que j'avais perdue à l'âge de quinze ans ; à mon père qui avait travaillé durement dans une mine de diamants ; il avait gagné beaucoup de fric, mais à la suite de mauvais placements,

il était mort ruiné et vaincu. Rhea avait vécu dangereusement, mais elle ne s'était jamais reconnue vaincue. À peine sortait-elle de prison qu'elle remettait ça. Elle, au moins, avait un but et l'énergie de le poursuivre. Un but déplorable, certes, mais se l'étant fixé, elle s'y tenait et allait de l'avant.

Déplorable ?

J'éteignis ma cigarette et en allumai une autre.

On m'avait enseigné que voler était immoral, mais l'était-ce vraiment dans le monde moderne où nous vivions ? N'était-ce pas plutôt une manière de survivre, pour les plus aventureux ? N'était-ce pas une sorte de guerre privée que menaient des individus contre la police ? Et ne valait-il pas mieux risquer le tout pour le tout que mener la vie grise et morne de ces déchets qui exploitaient Jenny ?

D'un côté je me disais que j'avais tort, mais de l'autre... Je compris brusquement que Rhea avait pris la première place dans ma vie. Bien sûr, elle m'inspirait du désir, mais il y avait plus que cela. Je lui enviais son courage. J'eus soudain le désir de connaître les mêmes expériences qu'elle. Elle avait été pourchassée par la police, ce qui ne m'était jamais arrivé. J'imaginai ce qu'elle devait ressentir dans les pires moments de tension. Et pourtant elle n'avait pas cédé à la panique et ne s'était pas enfuie lors de l'histoire de la bijouterie. En cela je l'enviais. J'éprouvai le pressant désir de découvrir si, traqué comme elle, j'aurais le cran dont elle avait fait preuve.

Il faisait nuit maintenant. Je remis le dossier dans le classeur, vidai mes cendres et les deux mégots dans une enveloppe que je fourrai dans ma poche. Je ne tenais pas à ce que Face-de-Bois sache que quelqu'un était venu dans son bureau en son absence.

En descendant l'escalier, je ne cessai de songer à Rhea et à son frère dans leur sordide cabane et je me surpris à les envier.

Et Judy ?...

Judy est morte, me dis-je, tout en continuant de dévaler les marches, mais Rhea, elle, est bien vivante.

\*

J'aurais dû régler ma note à l'hôtel Bendix, sauter dans ma voiture et retourner à Paradise City. Je serais allé voir le docteur Melish et j'aurais remis mon sort entre ses mains. Je lui aurais avoué que j'avais rencontré une femme au casier judiciaire lourdement chargé et que j'étais sexuellement obsédé par elle. Et je lui aurais également confessé que j'étais pris du besoin irrésistible de commettre, tout comme elle, des actes criminels, afin qu'au jour où je la posséderais, je n'aie rien à lui envier, vu que je serais aussi pourri qu'elle. Je lui aurais enfin avoué qu'une idée me hantait : puisque j'étais un homme, quoi qu'elle fasse, je le ferais mieux qu'elle. Peut-être m'aurait-il compris et aidé. Je ne le saurai jamais car je n'en ai rien fait. Je n'ai pas réglé ma note d'hôtel et ne suis pas retourné dare-dare à Paradise City.

J'échouai dans un bar lugubre, mâchonnai un sandwich fade et rassis que je fis descendre avec de la bière sans cesser de penser à Rhea. Finalement j'allai chercher ma Ford Capri et pris le chemin de son pavillon délabré.

Elle exerçait sur moi une attirance magnétique à laquelle j'étais incapable de résister.

Arrivé au bout du chemin de terre, je garai la voiture, éteignis les phares et fis à pied le reste du trajet. Alors que j'approchais du pavillon, j'entendis, par-delà le terrain jonché de détritrus, les sons stridents d'une musique

de jazz émise par un transistor. Puis, en débouchant à la courbe que décrivait le sentier, je vis qu'il y avait de la lumière aux fenêtres.

Je m'avançai jusqu'à la palissade brisée et me dissimulai à l'ombre d'un arbre pour surveiller les fenêtres, tel un homme perdu en plein désert, sous un soleil meurtrier, voit surgir une oasis et ignore que ce n'est là qu'un mirage.

La nuit était chaude, l'air, étouffant. Les fenêtres grandes ouvertes. Dix heures du soir. Je vis une silhouette passer comme une ombre... son frère. Il était donc là ! À pas prudents, je me frayai un chemin entre les boîtes de conserve et de vieux bidons d'essence, en évitant soigneusement de faire du bruit, précaution par ailleurs inutile. Comme le transistor marchait à plein volume, j'aurais pu faire un chahut du diable qu'ils ne m'auraient pas entendu.

Le cœur battant, je m'approchai assez près de la fenêtre pour épier sans être vu.

Cette fois, je distinguais nettement son frère. Il tournait autour de la pièce en battant la mesure avec ses pieds, une boîte de conserve dans une main, une cuillère dans l'autre. Et tout en marquant le rythme, il engouffrait des cuillerées d'une sorte de bouillie informe. Je cherchai des yeux Rhea. Elle était blottie dans un fauteuil démantibulé, au cuir craquelé qui laissait échapper le crin par touffes. Elle portait un ensemble pantalon d'un rouge éclatant, si collant qu'on l'aurait dit peint à même sa peau. Je sentis mon cœur battre à se rompre à la vue de ses longues jambes et ses cuisses fuselées. Une cigarette pendait au coin de sa bouche dure, aux lèvres minces. Elle laissait errer son regard au plafond, le visage aussi inexpressif qu'un masque de marbre, tandis que son frère continuait à danser le jerk et à scander la mesure tout en s'empiffrant.

Tout en l'observant, je me demandai à quoi elle pensait. Quelle paire ils formaient, ces deux-là ! D'une part je me faisais cette réflexion, mais de l'autre, je les enviais. Soudain Rhea se pencha en avant et envoya valser le transistor posé sur une chaise, à portée de sa main. Je reçus comme un choc le silence qui tomba brusquement sur le pavillon et autour de moi.

— C'est marre ! cria-t-elle. Faut toujours que tu fasses le con.

Son frère resta figé sur place, la tête dans les épaules, les poings brandis dans une attitude menaçante.

— Qu'est-ce que tu racontes, nom de Dieu ? hurla-t-il. Allez, remets-le en marche !

Elle ramassa le transistor, se leva, et avec une méchanceté calculée, le lança violemment contre le mur. La boîte se cassa et les entrailles en sortirent.

Déjà son frère bondissait au milieu de la pièce et la giflait à toute volée. Elle chancela. Avec une bordée d'injures, il la frappa encore.

Déjà je m'élançais, dévoré par la rage qui se rallumait en moi. Je fis irruption dans la pièce alors qu'il levait la main pour la cogner une fois de plus. Je lui saisis le poignet, le fis pivoter sur lui-même et lui flanquai mon poing dans la gueule. Il recula en vacillant. Je bondis sur lui et profitai de ce qu'il n'avait pas retrouvé son équilibre et était encore groggy pour le frapper au bas-ventre.

Il poussa un râle et tomba à genoux. Je me penchai sur lui, et de mes deux mains nouées, lui fis à la nuque le coup du lapin. Il serait mort sur le coup que je m'en serais foutu éperdument, tout comme je m'en serais foutu d'expédier Spooky *ad patres*. Il resta étendu, raide, à mes pieds.

Je me retournai et regardai Rhea qui s'était adossée au mur. Sa joue gauche était tuméfiée. Encore étourdie par

la dérouillée qu'elle venait de prendre, elle ne quittait pas des yeux le corps immobile de son frère.

— Ce ne sera rien, lui dis-je. Ne te tourmente pas pour lui. Et toi, tu n'as pas trop mal? Je passais par là, ajoutai-je, sentant la rage qui me consumait s'apaiser peu à peu.

Elle s'agenouilla auprès de son frère et le retourna. Il saignait du nez mais respirait normalement. Elle leva sur moi des yeux étincelants de colère.

— Foutez le camp! Vous n'avez rien à faire ici! me lança-t-elle d'une voix mauvaise. Foutez le camp et qu'on ne vous revoie plus!

Nous nous sommes regardés un long moment.

— Quand le cœur t'en dira, tu pourras me trouver à l'hôtel Bendix. Je t'y attendrai.

Je me retrouvai dans la nuit noire et étouffante, mes phalanges encore douloureuses des coups de poing que j'avais flanqués dans la gueule du gars.

Je retournai à Luceville. J'ai franchi une première étape, me dis-je. Je lui ai montré que j'étais plus fort que son frère. Mais ça ne suffit pas. Il faut encore que je me prouve à moi-même que j'ai plus de cran qu'elle.

Au moment où je pénétrais dans ma lugubre chambre d'hôtel, le téléphone sonna. J'hésitai un instant à répondre, puis décrochai.

— Larry... mon cher, cher garçon!

D'un seul coup, je replongeai dans le passé. Qui pouvait m'appeler ainsi, sinon Sydney Fremlin.

— Salut, Sydney, lui dis-je en me laissant tomber sur mon lit.

Il me dit avoir essayé en vain de m'atteindre. Il m'avait appelé *Dieu sait combien de fois* à l'hôtel, mais je n'étais jamais là. Ses reproches sous-entendus me laissèrent de glace.

— Comment vas-tu, Larry? Quand reviens-tu? J'ai absolument besoin de toi!

Insensible à son ton exalté, je songeai à la joue tuméfiée de Rhea.

— Larry, tu m'écoutes?

— Mais oui, je reviendrai bientôt, lui dis-je. Mais laisse-moi encore un peu de temps. Disons un mois... ça te va?

— Un mois! s'exclama-t-il. Mais, Larry, c'est tout de suite que j'ai besoin de toi! Nos clients te réclament. Dis-moi franchement comment tu te sens. Tu ne pourrais pas rentrer la semaine prochaine?

— Terry ne fait pas l'affaire?

— Terry? (Sa voix vira vers l'aigu.) Ne me parle pas de cet individu! C'est bien simple... il est imbuvable. Reviens, Larry, et je le fous à la porte!

Comme il m'assommait, j'abrégeai.

— Je vais revenir, rassure-toi, mais pas avant un mois.

— Un mois! fit Sydney d'une voix de plus en plus aiguë.

— C'est comme ça, fis-je avant de raccrocher.

J'allai à la salle de bains et fis couler l'eau froide sur mes phalanges douloureuses. Le téléphone se remit à sonner. Ce devait être Sydney. Je choisis de ne pas répondre. La sonnerie résonna longuement, puis se tut.

Je m'étendis sur le lit.

Je me sentais grandi à mes propres yeux.

Je suis vraiment un type à la hauteur, me dis-je. D'abord Spooky... sept de ses comparses... et maintenant le frère de Rhea.

Elle finirait bien par capituler. Ça, j'en étais sûr. Je voulais qu'elle se donne à moi de son propre gré. Je saurais me montrer patient.

Mais auparavant il me fallait l'égaliser.



L'argent est le mobile de la plupart des délits. Or l'argent j'en avais à revendre aussi longtemps que Sydney me verserait 40 000 dollars par an. Je me rendis compte que mon cas était spécial. Je désirais commettre un acte illégal afin de connaître la même tension, la même excitation et affronter les mêmes dangers que Rhea, mais je n'avais nul besoin du produit d'un vol éventuel. C'était l'acte même de voler qui me satisferait et non le butin de ce vol.

Il me fallait faire mes premières armes. Après réflexion, je me dis que j'allais commencer par voler une voiture. Ça ne devait pas présenter de difficultés. Cette auto, je la conduirais hors de la ville et je l'abandonnerais pas trop loin de l'endroit où je l'avais piquée. Une fois ce geste accompli, je serais devenu un voleur, l'égal de cette voleuse qu'était Rhea. Le risque d'être pris sur le fait était minime, mais le vol lui-même me causerait une certaine tension et c'était à cela que j'aspirais.

Mais assez ruminé ! Il me fallait maintenant passer aux actes.

Je consultai ma montre. Minuit huit.

Continuant à me sentir plus grand que nature, j'endossai ma veste, éteignis la lumière et sortis de ma chambre. Je ne pris pas l'ascenseur mais descendis silencieusement l'escalier, traversai le hall où somnolait le portier de nuit et me retrouvai dehors, dans la nuit étouffante.

\*

En fait, le vol d'une voiture fut une opération plus compliquée que je ne le pensais. Je me rendis au parking le plus proche, mais me heurtai à un gardien qui me regarda d'un œil soupçonneux et caressa sa matraque comme je m'attardais devant l'entrée.

— Qu'est-ce que vous voulez ? me demanda-t-il d'une vraie voix de flic.

— Pas vous, en tout cas, fis-je en m'éloignant.

Je parcourus nombre de petites rues latérales où des voitures étaient garées, pare-chocs contre pare-chocs. À chaque fois que je m'arrêtais pour essayer d'ouvrir une portière, un passant surgissait de l'ombre et m'examinait avant de poursuivre sa route. Je m'aperçus que je transpirais et que mon cœur battait comme un fou. C'était la tension que j'avais tant souhaitée mais tout bien considéré, ça ne me plaisait pas du tout.

Vers une heure du matin, alors que mes nerfs commençaient à lâcher, je trouvais enfin une voiture que j'ouvris en appuyant sur la poignée. La clé de contact était en place.

J'y vais, me dis-je, en essuyant mes mains moites sur le fond de mon pantalon. Je scrutai de haut en bas la rue déserte, puis le cœur battant, je me glissai au volant.

D'une main tremblante, je tournai la clé de contact et appuyai sur le champignon. Je perçus un faible ronflement qui se termina par un gémissement. Le visage dégoulinant de sueur, je me penchai pour scruter le tableau de bord. Je tournai la manette qui actionnait les phares et n'obtins qu'une faible lueur jaunâtre qui s'éteignit presque aussitôt.

J'avais essayé de voler une voiture dont les accus étaient à plat.

Mes nerfs lâchèrent. Question palpitation, ça suffisait pour aujourd'hui. Je descendis de voiture, refermai la portière et me mis à descendre la rue. Je mourais de soif et j'avais les jambes en flanelle comme si je venais de piquer un mille mètres.

La sensation, je l'avais éprouvée, mais qu'en était-il résulté ? J'avais tenté de voler une voiture — délit que

des milliers d'adolescents commettent chaque jour — et j'avais échoué. Comme voleur, on faisait mieux ! Quel regard de mépris m'aurait lancé Rhea si quelqu'un lui avait conté ce triste haut fait !

Je commençais à me rendre compte que lorsqu'on est resté pendant trente ans du bon côté de la barrière, il n'est pas facile de la franchir et que cela demande plus de cran et de volonté que je n'en avais.

Au bout de la rue, je trouvai un de ces bars qui restent ouverts toute la nuit. J'y entrai pour boire une bière. Il n'y avait que trois clients au comptoir, l'ivrogne habituel, une grosse putain sur le retour et un pédéraste, un garçon dans les dix-huit ans, au complet rouge cerise, aux cheveux flottant sur les épaules et qui arborait à son mince poignet une coûteuse montre en or. Il m'adressa un sourire engageant et la vue de sa montre me donna une idée. J'allai m'installer à une table en emportant ma chope et le regardai avec insistance. Un instant plus tard il vint s'asseoir à côté de moi.

— Si on faisait ami-ami ? me proposait-il. Je suis sûr que vous vous sentez aussi seul que moi.

— Ton prix ? dis-je en le toisant.

— Dix dollars... Et vous en aurez pour votre argent.

— T'as une piaule ?

— Y a un hôte dans le haut de la rue... Ils me connaissent.

Je finis ma chope, me levai et lui demandai :

— Alors, qu'est-ce qu'on attend ?

Nous sortîmes dans la nuit étouffante et remontâmes la rue. Il me jetait de temps en temps un regard inquiet et se collait à moi comme s'il avait peur de me perdre. Il s'écarta alors que nous passions devant un flic qui nous regarda d'un air dégoûté et cracha dans le caniveau.

— On est presque arrivés, me dit le garçon. L'hôtel est juste au bout de la rue.

Je regardai derrière moi. Le flic avait disparu et il n'y avait personne en vue. Nous passions à ce moment-là à hauteur d'une ruelle bordée de poubelles débordantes qui dégageaient une odeur nauséabonde. J'attrapai la petite frappe par le bras et l'entraînai dans la ruelle.

Il poussa un petit couinement de protestation, mais rien de plus. Je pris plaisir à le frapper parce que les tantes, je peux pas les blairer. Mon poing s'écrasa sur sa mâchoire, et il alla s'étaler dans les ordures, la tête sur une litière de pelures de pommes de terre pourries. Puis me penchant sur lui, je lui enlevai sa montre en or, cadeau, sans doute, d'un de ses clients content de ses services. Je scrutai rapidement la rue dans les deux sens, m'y engageai et pris la direction de mon hôtel.

En passant devant une autre poubelle, tout aussi débordante et puante, je m'arrêtai pour y jeter la montre en or que je recouvris de détritrus, puis je me remis en marche.

Cette fois, je me sentais vraiment plus grand que nature.

J'avais franchi le pas. J'étais devenu un voleur patenté !

\*

Le lendemain matin, je sortis d'un sommeil agité et perçus clairement une voix qui me disait : « Quitte cette ville ce matin-même et retourne à Paradise City. Va consulter le docteur Melish et raconte-lui ce qui t'arrive. Dis-lui ce que tu as fait cette nuit et demande-lui de te venir en aide. »

Complètement réveillé, je regardai autour de moi. La voix résonnait à mon oreille si forte et si nette qu'un instant je crus qu'il y avait quelqu'un dans la pièce.

Puis je me rendis compte que j'avais rêvé et je laissai retomber ma tête sur l'oreiller.

Pas question pour moi de retourner à Paradise City. Melish ne me serait d'aucun secours parce que je ne voulais pas de son aide. Je me mis à penser à Rhea et un tel désir s'empara de moi que je sautai du lit et allai prendre une douche froide pour calmer ma fièvre. Je me rasai, enfilai mon jean et mon chandail, descendis au restaurant de l'hôtel et avalai deux tasses d'un café infect.

Quelques voyageurs de commerce prenaient leur petit déjeuner tout en consultant leurs carnets de commandes. Aucun d'eux ne m'accorda la moindre attention. J'allumai une cigarette et songeai à la nuit passée.

Mon coup, c'était plutôt minable.

Quel regard de mépris m'aurait lancé Rhea!

Dire que je n'avais même pas été foutu de voler une voiture! Et que j'avais dévalisé ce malheureux petit pédé! C'était à la portée de n'importe qui! Quel risque avais-je couru? Je lui avais fauché sa montre qui était sans doute ce qu'il possédait de plus cher au monde. Y avait vraiment pas de quoi être fier. Je me souvins que Spooky la Terreur m'avait traité de minable. Or la veille au soir, c'est exactement ce que j'avais été, un M-i-n-a-b-l-e.

Mais cette nuit, me dis-je, ça va changer. J'étais bien décidé à faire partie de la corporation des malfrats, mais pour cela il me fallait dresser des plans, ce que je fis tout en fumant. Lorsque je sortis du restaurant, mon plan des opérations était au point.

Je quittai l'hôtel, montai dans ma Ford et pris la direction d'une petite ville, Jason's Halt, qui se trouvait, par l'autoroute, à quelque cent cinquante kilomètres. Une petite ville prospère et propre, qui vivait de la culture des oranges. Sa rue principale était encombrée de camions chargés de fruits et les transactions allaient bon train. Je trouvai à me garer, puis partis à pied sur un trottoir

inondé de soleil et m'arrêtai au premier magasin self-service. Je me frayai un chemin à travers la foule des clients qui faisaient leurs achats d'épicerie pour le week-end. Noyé dans cette marée humaine, je me sentais invisible.

Je me rendis au snack, avalai un sandwich au rosbif arrosé d'une bière, puis pris l'escalator jusqu'au rayon des jouets. Là je demandai à une vendeuse de me montrer des revolvers en invoquant un neveu mythique. Elle m'en proposa tout un assortiment depuis les automatiques jusqu'aux Colt. Je choisis un Beretta rendu célèbre par l'agent 007. Il jouait les vrais à s'y méprendre et dans mon poing, il avait vraiment l'air menaçant. Je redescendis au rez-de-chaussée et fis l'acquisition d'un sac de voyage en toile portant le sigle T.W.A. et retenu par une longue sangle. De là, je me rendis au rayon homme et après avoir bien cherché achetai une veste grenat avec poches noires rapportées. Une veste qui ne passerait pas inaperçue. Puis je passai au rayon des farces et attrapes, fis l'achat d'une perruque à la Beatle et d'une paire de lunettes de soleil à travers lesquelles on peut quand même voir mais qui cache la moitié du visage.

Je fourrai tous ces objets dans le sac de toile.

Je fus de retour à Luceville vers quatre heures et quart.

Alors que je me dirigeai vers l'hôtel, je passai devant l'hôpital et me rappelai que je n'avais pas rendu visite à Jenny; elle pourrait s'en étonner. Comme une voiture déboîtait à ce moment, j'en profitai pour me glisser à la place qu'elle abandonnait, agissant par impulsion. Je restai là quelques minutes à me demander si j'avais réellement envie de revoir Jenny. Franchement, je m'en serais bien passé, mais ma raison m'y poussa. Je descendis de voiture, entrai dans la librairie et choisis *Le Jour du Chacal* de Forsyth, et *La Puissance et la Gloire*, ce classique de Graham Greene.

— Je me demandais justement ce que vous deveniez, me dit Jenny après m'avoir remercié pour les bouquins. J'aimerais tant que vous rentriez chez vous !

— N'en faites pas toute une affaire. (Je lui souris tout en me faisant la réflexion qu'elle était exactement le contraire de Rhea.) Je ne suis pas encore tout à fait prêt à mener la vie ouatée et luxueuse de Paradise City.

— Mais comment passez-vous votre temps ?

— Je me balade. (Je haussai les épaules.) Cette ville me fascine.

— Vous vous êtes blessé à la main ? fit-elle en regardant mes phalanges encore tuméfiées par les coups que j'avais assenés au frère de Rhea.

— J'ai eu des ennuis avec ma voiture... Un retour de manivelle. Et vous, Jenny, comment ça va ?

— Je récupère doucement. La cheville, ça prendra plus de temps.

Je lui parlai de Face-de-Bois et de son horrible dactylo.

— Elle ne veut absolument pas de moi.

— Miss Mathis connaît son métier, me dit Jenny en hochant la tête. Ça vous ennuie ?

— Oh, pas tellement !... (Puis j'en arrivai au sujet qui m'intéressait :) Dites-moi, Jenny... le frère de Rhea Morgan... Ça m'a l'air d'un dur. Quels sont ses moyens d'existence ? Vous en avez une idée ?

— Fel ?

— Ah, c'est son nom ?... Fel Morgan ?

— Feldon... En souvenir de son grand-père, Feldon Morgan, qui a été abattu d'une balle au cours de l'attaque d'une banque à main armée.

— Tiens... Et Fel, comment gagne-t-il sa vie ?

— Oh, il trafique dans les voitures d'occasion... dans la ferraille... Enfin vous voyez le genre. Mais pourquoi vous intéressez-vous à lui ?

— Ce pavillon... quel taudis ! Je n'imaginai pas qu'on pût vivre dans un endroit pareil.

— Hé oui. Il y a des gens qui se soucient peu du lieu où ils vivent et de la façon dont ils vivent. (Sa mine s'assombrit.) C'est pour Rhea que je me tourmente. Elle peut si facilement récidiver. Son frère ne lui est d'aucune aide. Elle n'a qu'une idée en tête, devenir riche. Elle se refuse à admettre que pour avoir de l'argent, il faut le gagner. Elle voudrait brûler les étapes. Que de fois l'ai-je raisonnée, mais sans résultat. Je finis par croire qu'elle est un cas désespéré. Oui, je ne le dis volontiers de personne, mais je crois vraiment que Rhea est un cas désespéré. Pour moi elle ne tardera pas à se remettre dans de sales draps et elle retournera en prison... et pour des années.

— Vous prononcez là son oraison funèbre, dis-je. Je comprends mieux, maintenant, quelle tâche ingrate est la vôtre.

Elle leva la main, puis la laissa retomber sur ses couvertures.

— Je ne me plains pas. C'est mon travail et je l'ai choisi. Chacun doit vivre sa vie. Il m'arrive cependant d'exercer une influence sur certains et c'est là ma récompense. (Elle me sourit.) Si au moins je pouvais vous influencer, Larry. Si peu que ce soit. Vous ne voulez réellement pas rentrer chez vous et oublier cette ville... ne serait-ce que pour me faire plaisir ?

Une pensée me traversa l'esprit. Jenny débordait de bonne volonté mais elle me faisait penser à ces gens qui prennent l'escalator dans le mauvais sens. J'avais d'autres préoccupations en tête. C'était le moment ou jamais de lui raconter des salades. Elle était encore clouée dans son lit pour quinze jours au moins et ne pourrait me surveiller.

Je fis semblant d'hésiter, puis hochai la tête comme si je venais de prendre une décision.

— C'est bon, Jenny. Vous avez gagné. Je partirai. Je perds mon temps ici. Mais je regrette de vous quitter. Vous avez été pour moi une vraie amie. Je partirai dès demain matin.

J'avais peut-être un peu trop poussé. Jenny était-elle plus maligne que je ne le pensais ? Elle me regarda d'un air triste et me tendit la main.

— Je sais que chacun doit vivre sa vie et rares sont ceux qui suivent un conseil. Je leur en donne quand même, mais ils ne m'écoutent pas. Alors que puis-je faire ?

J'eus brusquement envie de lui raconter ce qui m'arrivait. Je savais que je n'irais pas consulter le docteur Melish, mais à voir Jenny dans ce lit d'hôpital, m'interrogeant du regard, je fus sur le point de me confier à elle.

Puis j'évoquai Rhea et du coup, j'y renonçai.

Avec un sourire forcé, j'effleurai les doigts de Jenny, lui murmurai quelques paroles banales et lui assurai que nous resterions en rapport. En quittant l'hôpital, je combinai déjà ce que j'allais faire cette nuit.

De retour dans ma chambre d'hôtel, je déballai les objets que j'avais achetés. J'endossai la veste, me coiffai de la perruque, chaussai les lunettes fumées. Le Beretta au poing je me rendis à la salle de bains où il y avait un miroir en pied.

Je m'examinai.

J'avais tout d'un épouvantail ; personne au monde ne me reconnaîtrait. Je retroussai les lèvres et montrai les dents pour avoir l'air plus redoutable. Puis je brandis le revolver et le pointai sur mon reflet en lançant : « Les mains en l'air ! »

Si le type menaçant que je voyais dans la glace était

entré dans mon bureau, à Paradise City, je lui aurais remis sans hésitation tous les diamants que contenait le coffre-fort.

Content de moi, j'enlevai la perruque, les lunettes, la veste et fourrai le tout, sans oublier le revolver, dans la sacoche de toile. Comme j'avais pris la précaution de faire mes achats à Jason's Halt, il n'y avait aucune raison que la police, après le hold-up, remonte jusqu'à moi.

Oui, j'étais vraiment content de moi.

Il me fallait maintenant attendre minuit et je serais vraiment de l'autre côté de la barrière.

Je m'étendis sur mon lit et passai en revue la suite des opérations. Je me répétais les paroles que je prononcerais. Tout étant au point, je me laissai aller au sommeil, ravi d'être capable de récupérer. Cela me prouvait à moi-même que je n'étais nullement nerveux.

Je me réveillai vers neuf heures et allai manger dans un snack, de l'autre côté de la rue, des croquettes de viande nageant dans la graisse et des spaghetti. Je pris tout mon temps. En sortant de l'établissement, je retournai à l'hôtel chercher mon sac de toile et montai dans ma voiture que j'avais garée au bout de la rue.

Je sortis de la ville et m'engageai sur l'autoroute. À une dizaine de kilomètres de Luceville, j'avais repéré une station-service Caltex. Si je ne m'y étais jamais arrêté, j'étais bien souvent passé devant. Ce poste d'essence bien achalandé restait ouvert toute la nuit.

En m'en approchant, je ralentis. Un gros type puissamment bâti, en salopette blanche, remplissait d'essence le réservoir d'une voiture. À part ça, pas un chat. Je compris que l'employé était de service de nuit, service qu'il assurait seul.

Un peu plus loin, je fis demi-tour et revins à Luceville. Je passai deux heures dans un cinéma où l'on donnait un vieux western assez bon pour retenir mon attention.



À la fin de la projection, je suivis la foule dans la rue poussiéreuse et remontai dans ma voiture.

Je restai quelques instants immobile avant de remettre le moteur en marche.

Et voilà, me dis-je, le moment est venu, et je constatai, non sans déplaisir, que j'avais le cœur battant et les mains moites.

À quelque trois cents mètres de la station-service, il y avait une plate-forme de dégagement. J'y garai ma voiture, coupai les gaz et éteignis les phares. Je regardai un moment, comme fasciné, l'enseigne clignotante qui formait le mot CALTEX. Une fois descendu de voiture j'endossai la veste grenat, en prenant soin de rester dans l'ombre, puis ajustai perruque et lunettes. Mes mains tremblaient à tel point qu'en saisissant le revolver dans la sacoche je le laissai tomber. Je dus chercher frénétiquement dans l'herbe du talus avant de le retrouver.

Mon cœur battait à se rompre. Je fus même tenté un instant de retourner à l'hôtel ou de continuer ma route.

Puis je me remémorai Rhea, sa chevelure flamboyante, ses yeux verts au regard cynique et sensuel, et je me resaisis.

À pas rapides, je longeai le talus herbeux bordant l'autoroute, vers les lumières de la station-service.

De temps à autre, une voiture passait à toute allure en sifflant à mes oreilles.

Alors que je m'approchais du poste d'essence, je ralentis le pas. Toujours dissimulé dans l'ombre, je progressai lentement. Je distinguais à présent le petit bureau bien éclairé. Le gros pompiste, une cigarette aux lèvres, regardait une émission tardive à la télévision.

Mon cœur battait si fort que je pouvais à peine respirer. Je restai immobile, quelques minutes, à l'observer. Pas la moindre voiture sur l'autoroute. Si je voulais faire mon coup, c'était maintenant ou jamais.

Je m'entendis marmonner : « Tu es complètement cinglé ! Tu vas te retrouver en taule ! » Je continuai néanmoins d'avancer, serrant la crosse du revolver de bazar à m'en faire mal aux doigts.

À l'instant où je poussais la porte de verre, le pompiste leva les yeux. À ma vue, il se raidit, mais en voyant le revolver que je braquais sur lui, il se pétrifia.

— Les mains en l'air ! lui dis-je, d'une voix éteinte et chevrotante, car j'avais au moins aussi peur que lui.

Nous nous regardâmes fixement, tous les deux. Un type dans les cinquante ans, un bon gros père, les cheveux striés de gris, les calmes yeux bruns et la bouche ferme d'un chef de famille.

Il avait déjà surmonté sa peur et, après avoir examiné plus attentivement mon revolver, il se détendit complètement.

— Y a pas de fric ici, mon gars, fit-il d'un ton paisible. Vrai, t'es pas verni.

— Le fric ou je tire ! dis-je d'une voix étranglée qui me fit honte. (Je ne devais pas être plus effrayant qu'une souris.)

— On a tout prévu, mon gars, me dit-il comme s'il s'adressait à un enfant. La nuit on a un coffre spécial. Chaque dollar que je touche, je le glisse dans ce coffret d'acier que tu vois là, et seul le patron peut l'ouvrir.

Je le regardai, le visage ruisselant de sueur.

— J'ai donné un de ces revolvers à mon fils pour Noël, reprit-il. Il est fou de James Bond. (Puis il reporta son regard à son poste de télévision.) Je te conseille de mettre les voiles, mon gars. Je suis peut-être un vieux con, mais moi j'aime bien Bob Hope.

Et il rit à gorge déployée en entendant Hope déclarer : « Tiens, mon gars... double de volume. »

Complètement démoralisé, je m'enfonçai dans la nuit, montai dans ma voiture et regagnai l'hôtel.

## CHAPITRE V

De retour dans ma chambre d'hôtel, je sombrai dans le désespoir, en m'effondrant sur mon lit sans allumer.

Mi-n-a-b-l-e !

L'épithète que m'avait lancée Spooky sonnait à mes oreilles.

Hé oui... j'étais minable.

La tête me brûlait et je tremblais de honte et de rage. Je n'étais qu'une chiffre. Quelque chose ne tournait pas rond en moi ! Je n'étais capable d'agir que poussé par la colère, mais de sang-froid je n'étais pas plus dangereux qu'une souris.

Je savais maintenant que mes efforts pour rivaliser Rhea étaient voués à l'échec. Je n'avais pas assez de cran pour tenter un nouveau coup, persuadé que cette fois je finirais en prison. Je n'étais qu'un lamentable, qu'un minable amateur ! J'avais eu de la chance de tomber sur ce bon gros pompiste. À peine avait-il vu le revolver qu'il avait compris qu'il s'agissait d'un jouet, et il m'avait renvoyé à mon néant avec tout le mépris que je méritais.

Je me remis à penser à Rhea. Je la désirais si fort que tout mon corps me faisait mal. Je ne me disais même plus que j'étais fou, que ce qu'il y avait en elle de cruel et de

démoniaque me conduirait à ma perte. Je n'entendais que l'appel irrésistible de cette sirène.

Je me rappelai qu'elle m'avait dit : « *Pour m'avoir, tu t'en tireras pas avec un repas.* » Je la voyais postée devant moi, avec ses yeux verts lourds de promesses, son corps légèrement arqué vers moi, son sourire sensuel.

Peu m'importait maintenant ce qu'il m'en coûterait ! J'avais fini de m'imaginer que je l'aurais pour rien. Il me la fallait ! Et pour l'avoir, je me plierais à toutes ses exigences ! Que pouvait désirer une telle fille ? J'avais lu, dans le rapport de Jenny, qu'elle s'était souvent prostituée. Si je lui offrais deux cents dollars ?... Pour une putain, c'était bien payé. Deux cents dollars, c'est une somme qui ne se refuse pas. La posséder me guérirait peut-être d'elle.

Je me détendis un peu, mais ma tête continuait de me faire mal. Exaspéré, je sautai de mon lit, avalai quatre comprimés d'Aspro. Puis je me recouchai en attendant qu'ils fassent leur effet. Avec du fric, me dis-je, on peut acheter tout ce qu'on veut, à condition d'en avoir suffisamment. Cette fille, je l'achèterais ! D'après Jenny, devenir riche était chez elle une idée fixe. Oui, me dis-je, Rhea sautera sur deux cents dollars. Peu m'importait maintenant de l'acheter. J'étais obsédé par l'envie de la posséder, de la voir nue, sur un lit. Mon désir une fois satisfait, je retournerais à Paradise City et ne lui accorderais plus une seule pensée. C'est en tournant ces idées dans ma tête que je m'endormis.

Le lendemain matin, tout ragaillard, je me rendis à la banque du patelin et me fis remettre cinq cents dollars en billets sur des traveller's checks. Je lui en offrirais deux cents, mais s'il le fallait j'irais jusqu'à cinq cents. Cependant j'étais persuadé qu'elle se contenterait de deux cents.

J'allai chercher ma Ford Capri où je l'avais garée, mis le moteur en marche et comme j'allais passer en première, je pensai brusquement à son frère. Serait-il là-bas, en train de glander dans leur sordide baraque? Mes doigts se crispèrent sur le volant. Devant lui, impossible de traiter avec elle. Je me heurtais à cet obstacle et cela m'exaspéra. Je coupai le contact, descendis de voiture et m'engageai à pied dans la rue principale. Il était encore très tôt. L'horloge de l'hôtel de ville frappa dix coups. Il me fallait contenir mon impatience, attendre au moins que sonne midi, et même alors rien ne m'assurait que son frère serait parti traiter ses affaires louches. Je me mis à déambuler, sans voir rien ni personne tant Rhea m'obsédait. Je rôdai ainsi jusqu'à ce que l'horloge de l'hôtel de ville sonne onze heures. J'étais nerveux à grimper aux murs. J'entrai dans un bar et commandai un double whisky on the rocks.

L'alcool me calma un peu. J'allumai une cigarette et au moment où j'allais commander un second verre, je vis, de l'autre côté de la rue, Fel Morgan descendre d'une vieille Buick poussiéreuse, modèle 1960.

Je me hâtai de régler ma consommation et courus à la porte du bar. Déjà Fel s'éloignait, les mains dans les poches de son jean; un tee-shirt blanc crasseux et trop étroit dessinait ses muscles puissants.

Je le suivis jusqu'à un dépôt de ferraille. Il entra dans la vaste cour et salua de la main un gros type en bleu de travail qui se bataillait avec un énorme morceau de métal rouillé.

Le cœur battant, le souffle court, je fis demi-tour et courus jusqu'à ma voiture. Je démarrai à toute allure et m'engageai sur l'autoroute numéro 3.

Vingt minutes plus tard, je cahotais sur le chemin de terre qui menait au pavillon des Morgan, sans cesser de

marmonner entre mes dents : « Fasse le Ciel qu'elle y soit ! »

Alors que je m'arrêtais à une certaine distance de la baraque, je vis que la porte était grande ouverte. J'arrêtai le moteur et restai là, les mains agrippées au volant, écoutant battre mon cœur sans quitter l'entrée des yeux. Je restai ainsi une ou deux minutes, puis descendis de voiture et, fou de désir, je me dirigeai lentement vers le pavillon, foulant la mauvaise herbe et me frayant un chemin entre les détritres.

Au moment où j'arrivais à la porte, Rhea surgit sur le seuil de celle qui s'ouvrait sur la pièce voisine.

Nous restâmes plantés là à nous dévisager.

Depuis notre dernière entrevue, elle avait fait un vague effort de coquetterie. Sa robe de cotonnade qui lui collait au corps s'arrêtait au-dessus des genoux. Jambes et pieds nus, elle portait un collier de perles bleues, comme on en vend dans les bazars. Son visage était toujours aussi froid et inexpressif, ses yeux verts aussi cyniques.

— Salut, lança-t-elle de cette voix rauque qui me bouleversait. Qu'est-ce que tu veux ?

— Tu le sais très bien, dis-je en m'efforçant de parler d'une voix ferme.

Elle m'examina des pieds à la tête, recula de quelques pas.

— Pour t'expliquer, tu ferais mieux d'entrer.

Je la suivis dans la pièce sordide. Sur la table, une cafetière ébréchée, deux tasses fendues, et un cendrier de métal débordant de mégots.

Je la regardai s'approcher du fauteuil branlant et s'y laisser tomber. Sa robe lui montait maintenant à mi-cuisses et quand elle croisa les jambes j'aperçus son slip bleu.

— Tu m'avais pas dit que tu attendrais que je me

décide à venir te voir ? fit-elle en allongeant la main pour prendre sur la table un paquet de cigarettes.

— Combien ? lui demandai-je brutalement. Et laisse cette cigarette. Dis-moi combien et finissons-en.

Elle gratta une allumette, alluma tranquillement sa cigarette et dit en ricanant :

— Ben vrai, on peut dire que ça te tient !

D'une main tremblante, je tirai de ma poche revolver deux billets de cent dollars que je jetai sur ses genoux.

— Allez viens !

Elle prit les billets, les regarda, le visage impassible, puis leva les yeux sur moi. J'espérais y lire une lueur de cupidité, de satisfaction, même, mais ce masque de marbre me fit froid dans le dos.

— Ça représente quoi, ces deux cents dollars ? Non, mais ça va pas dans ta tête !

C'était bien la seule parole vraie qu'elle devait jamais m'adresser, mais cela me laissa indifférent. Je la désirais avec une intensité qui touchait à la folie, et je l'aurais.

Je tirai de ma poche les trois autres billets de cent dollars et les lui jetai. Tout en la désirant, je la haïssais comme je n'avais jamais haï personne de ma vie.

— C'est plus que tu ne vaux, dis-je pris d'une rage froide, mais prends-les. Allez, finissons-en !

Lentement, elle plia avec soin les cinq billets qu'elle posa sur la table. Puis elle se renversa en arrière et, sans me quitter des yeux, laissa un mince filet de fumée sortir par ses narines.

— Y a eu un temps où je couchais pour un dollar. Après c'est passé à vingt dollars. Y a même eu une époque où je couchais pour cent dollars. Mais quand on moisit en prison pendant des années, on a le temps de réfléchir. Je sais maintenant ce que veulent les hommes. Je sais ce que tu veux, et ce que tu veux, je l'ai. Mais moi

c'est du fric que je veux, non pas cent dollars, ni cinq cents dollars, ni même cinq mille dollars. C'est le gros pognon! Il y a dans ce pays des gros lards à moitié gâteux qui valent des millions. Eh bien moi, je compte en millions. Je mettrai la main sur un de ces vieux connards et je me vendrai pour ce que j'appelle de l'argent. Ça me prendra peut-être du temps, mais j'y arriverai. (Elle désigna d'un air méprisant les billets posés sur la table.) Rempoche-les, minable. Je n'écarterais les jambes que pour un abruti qui me donnera enfin le fric qu'il me faut.

— Tu ne vas pas me dire que tu cracherais sur cinq cents dollars? lui demandai-je, stupéfait.

— Je ne veux pas des tiens.

Je la désirais si fort que je perdis le peu de fierté qui me restait.

— Pourquoi? Cinq cents dollars pour une demi-heure... Voyons, prends cet argent et finissons-en.

— Tu as entendu ce que j'ai dit Monsieur Larry Carr les Gros-Diamants?

Je me raidis et lui lançai en la regardant fixement :

— Qu'est-ce que tu dis?

— Hé oui, je sais qui tu es. Fel s'est renseigné. Il a relevé le numéro de ta voiture et il a téléphoné à Paradise City. Tu es quelqu'un, là-bas, pas vrai, Monsieur Larry Carr les Gros-Diamants?

Dans la brume de ma folie, un clignotant rouge s'alluma m'adjurant de fuir cette femme, de la fuir comme la peste, mais j'étais bien trop mordu. Le clignotant rouge s'éteignit au bout d'un instant

— Peu importe qui je suis, dis-je. Un homme comme les autres! Prends cet argent et déshabille-toi!

— Si tu veux pas le fric, ma toute belle, c'est moi qui le prends, dit Fel qui venait de surgir dans mon dos.

Je pivotai sur moi-même. Adossé au montant de la

porte, il me regardait, un rictus aux lèvres. Sa vue ralu-  
luma en moi la rage folle qui s'était emparée de moi la première fois, et il la lut dans mes yeux.

— Doucement, mec, fit-il. Je prends ton parti dans cette affaire. Cette garce se fait prier pour se faire valoir. Tu veux que je la corrige pour lui apprendre à vivre?

Rhea se leva d'un bond, saisit les billets posés sur la table et les froissa dans sa main :

— Si tu m'approches, salaud, je t'arrache les yeux!

— C'est qu'elle en serait capable, fit-il avec un gros rire. Si on se calmait et qu'on se mette à discuter bien gentiment hein? On a parlé de toi, Rhea et moi. On pourrait faire une affaire ensemble. Qu'est-ce que tu penserais de faucher quelques-uns de ces diamants que tu vends à tes vieilles rombières?

Je le regardai, trop stupéfait pour répondre.

— Qu'est-ce t'en penses, mec? reprit-il. Elle marchera. Elle y a tout de suite pensé quand je lui ai dit qui tu étais. Sans diamants, t'arriveras à rien. Alors discutons le coup.

— Rends-moi cet argent, dis-je à Rhea.

Elle me sourit d'un air méprisant et secoua la tête.

— J'ai changé d'avis. Après tout j'ai l'emploi de ces cinq cents dollars, même venant de toi. N'essaie pas de me les reprendre. Fel et moi, on a les moyens de te faire tenir peinarde. Et n'oublie pas ce qu'il t'a dit. Ce que tu désires tant, seuls des diamants te le donneront. Non pas un diamant, mais des tas de diamants. Penses-y. Et maintenant... fous le camp!

Je me tournai vers Fel et vis qu'il tenait à la main une courte barre de fer.

— Fais pas le con, mec, me dit-il. Avec ça je pourrais te défoncer le crâne. La première fois tu m'as pris par surprise, mais ce coup-ci, je suis fin prêt. Compris? Alors, du balai!

Il s'effaça pour me laisser passer.

Ce type, je le haïssais.

Elle aussi, je la haïssais, mais je continuais à la désirer comme un fou.

Je retrouvai dehors l'étouffante calotte de brume, fou-lai la mauvaise herbe en évitant les détritrus, puis montai dans ma Ford.

\*

Comment je suis rentré à mon hôtel au volant de ma voiture, je n'en ai gardé aucun souvenir. Je me rendis soudain compte que j'étais couché sur mon lit et qu'une lumière crue blanchissait la poussière de ciment qui flottait devant la fenêtre.

Jamais je ne m'étais senti aussi abattu. Rhea m'avait elle aussi, traité de minable ! Dieu que je pouvais la haïr, cette fille ! Soudain l'idée de me supprimer me traversa l'esprit. Toujours étendu sur mon lit, je me dis : « Après tout, pourquoi pas ? » Je ne voyais pas d'autre solution. Pourquoi continuer à souffrir ? Pour me laisser torturer plus longtemps par cette garce ?

Mais quel moyen employer pour me supprimer ?

Une lame de rasoir ? J'employais un rasoir électrique.

Des barbituriques ? Il ne m'en restait plus que six comprimés.

Sauter par la fenêtre ?

Dans cette foule grouillante, je risquais de tuer un passant.

Je regardai fiévreusement autour de moi. Pas la moindre poutre où me pendre.

Ma voiture ?

Voilà la situation. Me mettre au volant, filer à toute allure et aller m'écraser contre un arbre. Voilà ce que j'allais faire !

Je me levai péniblement de mon lit et fouillai dans mes poches à la recherche des clés de la voiture. Impossible de les retrouver. Où diable les avais-je posées ? Je regardai autour de moi d'un air égaré, et les vis sur la commode poussiéreuse. Au moment où j'allais m'en saisir, le téléphone sonna.

J'hésitai à répondre, puis finalement je décrochai.

— Larry... très cher !

Dans l'état de dépression et de folie où je me trouvais, la voix de Sydney Fremlin me remonta sérieusement le moral. Tremblant, en sueur, je me laissai tomber sur le bord du lit.

— Salut, Sidney, dis-je d'une voix étranglée.

— Larry, il faut absolument que tu reviennes !

À sa voix je compris qu'il se trouvait dans un drôle de pétrin. Il me fit penser à une abeille tombée dans une bouteille et qui se cogne contre ses flancs en essayant éperdument d'en sortir.

— Que se passe-t-il ? lui demandai-je en essayant du revers de la main mon visage ruisselant de sueur.

— Larry, mon cher petit, je ne peux pas t'expliquer ça au téléphone. Quelqu'un de mal intentionné pourrait m'entendre. Il faut absolument que tu reviennes. Madame P. désire vendre ce que tu sais ! Je suis dans l'impossibilité de traiter une telle affaire... toi seul en es capable ! Tu comprends de quoi je parle, n'est-ce pas, Larry ? Et l'affaire doit se traiter dans le plus grand secret. Dis-moi que tu as compris.

Madame P.

Je poussai un long soupir et me rappelai comment, cinq ans plus tôt, j'avais effectué la vente de diamants la plus importante qu'ait jamais connue la joaillerie Luce & Fremlin. Mme Henry Jason Plessington, épouse d'un des plus riches marchands de biens de Floride — et Dieu sait



s'ils le sont — désirait une rivière de diamants. Elle était depuis des années cliente de Luce & Fremlin, mais avant que je ne devienne leur expert en diamants, Sydney ne lui avait vendu que des bricoles. Dès que je fis sa connaissance, que j'appris que son mari était à la tête d'une immense fortune, j'entrevis la possibilité de conclure une grosse affaire. Quand je lui expliquai mon idée, Sydney, plus agité, plus papillonnant que jamais, me déclara que je voyais trop grand, mais, usant de mon charme, je persuadai cette femme mûrissante que rien n'était trop beau pour elle. Elle réagit à mon boniment comme une plante à une dose d'engrais. Lorsqu'elle fut chauffée à point, je lui parlai diamants, l'assurai que je désirais depuis longtemps monter une rivière auprès de laquelle toutes les autres paraîtraient des bijoux de pacotille. Je lui expliquai que je me procurerai des pierres de la même eau et lui dis la joie que j'aurais à penser que ce précieux collier ornerait sa gorge. Elle but mes compliments comme un chat de la crème.

— Mais comment puis-je être sûre que cette rivière me plaira ? m'avait-elle demandé. Nous n'avons peut-être pas les mêmes goûts.

Comme je m'attendais à cette objection, je m'étais préparé à y répondre. À part la maquette que je lui soumettrais, je demanderais à un diamantaire chinois de Hong-Kong de tailler dans du cristal une copie de la rivière que je lui destinais, ce qui lui permettrait de juger par elle-même. Le coût de cette copie serait d'environ cinq mille dollars. Bien entendu si après cela elle commandait la rivière en diamants véritables, cette somme serait déduite du prix.

Sur quoi elle me dit d'aller de l'avant.

Je chargeai Sydney de faire la maquette du collier. Il excellait dans ce domaine et produisit une véritable œuvre d'art.

— Mais Larry, montée avec de véritables diamants, cette rivière coûtera une fortune ! s'exclama-t-il. Notre cliente ne la commandera pas. Ce bijou reviendrait au bas prix à un million de dollars !

— Ça lui coûtera plus cher que ça, lui affirmai-je, mais laisse-moi faire. Je lui soufflerai les arguments à employer pour persuader son mari. Il est riche à crever.

Madame P. se déclara enchantée de la maquette, ce qui était déjà un premier pas d'accompli. J'espérais qu'elle me dirait d'aller de l'avant, de faire exécuter le collier en diamants véritables, mais elle me déclara qu'il lui fallait encore « travailler » son mari et que l'idée de la copie en cristal lui plaisait.

Mon type de Hong-Kong mit deux mois à exécuter ce collier de cristal, une véritable merveille ! Seul un expert qualifié aurait décelé que ces pierres n'étaient pas des diamants. Il était si beau que j'eus peur un instant que Madame P. ne se décide pour cette copie en faisant croire à ses amis que les pierres étaient véritables.

Je me rendis à l'immense demeure des Plessington qui donnait sur la mer et ne fus pas sans remarquer la Rolls et la Bentley garées sur le terre-plein. Je disposai le collier de cristal taillé sur un coussin de velours noir et observai les réactions de ma cliente. Elle paraissait sur le point de tomber en pâmoison. J'accrochai le collier à sa gorge flétrie et l'entraînai vers un miroir en pied.

Puis je commençai à lui faire du boniment.

— Ces pierres, comme vous le voyez vous-même, madame Plessington, sont de cristal taillé. Comme vous le remarquez également, elles manquent d'éclat. (Ce qui était faux.) Mais essayez d'imaginer ce que sera ce collier quand chacun des diamants lancera ses feux... les feux inimitables des véritables diamants.

Elle restait là, en transe, à se contempler : Une femme

corpulente d'un âge certain, à la poitrine tombante et dont le cou commençait à se rider.

— Elisabeth Taylor elle-même vous envierait une rivière pareille.

Puis je fis jouer le fermoir et lui enlevai le collier avant qu'il lui vienne l'idée malheureuse d'opter pour le cristal plutôt que pour les diamants.

— Mais que coûterait cette rivière ?

Nous y voilà, me dis-je. Je lui expliquai que, pour créer une telle rivière, il me faudrait parcourir le monde afin de trouver des pierres de la même eau. Une fois réunies, il s'agirait de les faire tailler par le meilleur des lapidaires, puis de les faire monter sur platine par un expert. Évidemment, tout cela coûterait de l'argent. Je levai les mains en signe d'impuissance, et lui adressai mon plus charmant sourire. Je savais tout comme elle que cet argent ne sortirait pas de sa poche ; il fallait amener son mari à voir là une excellente opération. Les diamants sont immortels, lui assurai-je, et ne perdent jamais de leur valeur. Son mari ferait donc un placement sûr à cent pour cent. Je la laissai digérer ces considérations, puis lui dis d'un ton aussi dégagé que possible que cette rivière irait chercher dans les un million et demi de dollars.

Elle ne cilla même pas. Pourquoi l'aurait-elle fait ? À son mari de sursauter. Elle restait plantée là, grosse et lourde, vêtue d'une des dernières créations de Norman Hartnell, le regard rêveur. Elle devait se dire que ses amies crèveraient de jalousie, que cette rivière rehausserait son standing et que Liz Taylor elle-même la lui envierait.

C'est ainsi que finalement Madame P. commanda sa rivière de diamants et que Luce & Fremlin firent grâce à moi la plus forte vente qu'ils aient jamais enregistrée.

Achevée, cette rivière revint à un million huit cent mille dollars.

On parla abondamment, dans la presse, de Madame P. et de sa rivière. On fit paraître sa photo dans les journaux, la rivière scintillant à son cou, son mari, l'air un peu amer, se tenant à l'arrière-plan. Elle exhiba son collier au Casino, à l'Opéra, au Country Club et offrit un bal. Puis, un mois plus tard, une de ses amies intimes, qui arborait un collier de diamants que je n'aurais pas osé offrir à mes clientes, reçut un terrible coup sur la tête et son collier disparut. Elle ne recouvra jamais complètement ses esprits et une infirmière fut attachée à sa personne.

Ce vol et ces voies de fait terrifièrent Madame P. qui comprit seulement alors que porter à son cou un collier de diamants valant un million huit cent mille dollars présentait un réel danger. Elle s'empressa de déposer son collier dans son coffre, à la banque, et se refusa désormais à le porter.

Tout cela s'était passé cinq ans auparavant, et maintenant, aux dires de Sydney, elle voulait vendre sa rivière de diamants.

Je savais, tout comme Sydney, qu'au cours des trois dernières années Madame P. était devenue une joueuse enragée. On pouvait la voir tous les soirs au Casino en train de miser gros. Son mari la laissait faire car, lorsqu'il n'était pas occupé à vendre de larges tranches de Floride ou à ériger de vertigineux gratte-ciel un peu partout, il courait les filles. Pendant que sa femme passait ses nuits à jouer, lui se trouvait au plumard avec la première nana qui lui tombait sous la main. Cependant Plessington ne jetait pas l'argent par les fenêtres. Il lui arrivait de reprocher amèrement à sa femme ses énormes pertes au jeu. En effet, Madame P. ne gagnait jamais. Il n'était donc

pas difficile de comprendre que, gravement et secrètement endettée, elle avait décidé de vendre son collier avant que son mari ne découvre la somme vertigineuse qu'elle avait empruntée.

— Larry (la voix de Sydney claqua comme un fouet) tu m'écoutes ?

Je me foutais éperdument de Madame P., du collier ou même de Sydney. J'étais bien trop obsédé par Rhea. Je n'en répondis pas moins :

— Je t'écoute.

— Pour l'amour du ciel, Larry, essaie de te concentrer, me dit Sydney d'un ton pressant. Je t'en supplie... ne serait-ce que pour moi. Il faut absolument que tu reviennes ! Je me demande bien ce que tu peux faire dans cette horrible ville ! Dis-moi que tu vas rentrer et me tirer de ce mauvais pas !

Une fois de plus le sort en décidait. Quelques minutes plus tôt, j'étais prêt à me suicider. Sydney m'aurait demandé n'importe quoi, sauf de revendre le collier de la mère Plessington, je lui aurais raccroché au nez. Mais ce collier était jusqu'à présent ma plus grande réussite. En le créant, je m'étais acquis la réputation d'un des plus grands experts en diamants du monde.

Je cessai brusquement de me sentir déprimé et mon cerveau se mit à travailler à plein rendement. Un nouveau changement de décor me guérirait peut-être de Rhea, mais je tenais cependant à me ménager une porte de sortie afin de pouvoir m'échapper si le besoin s'en faisait sentir.

— Je suis encore loin d'être remis, Sydney, lui dis-je. J'ai toujours des maux de tête et je parviens difficilement à me concentrer. Si je reviens, comme tu me le demandes, et si je parviens à vendre ce que tu sais, m'accorderas-tu un plus long congé si nécessaire ?

— Mais naturellement, cher. Je ferai mieux. Je te donnerai du un pour cent sur l'affaire et, si tu le désires, tu pourras prendre six mois de congé. Tu m'avoueras que je pourrais difficilement faire plus ?

— Qu'est-ce qu'elle en veut ?

Il se livra à ses petites comédies habituelles avant de me répondre enfin :

— Nous n'en avons pas encore discuté. Mais elle a un urgent besoin d'argent. Je lui ai dit que j'allais te consulter et que tu traiterais toi-même avec elle.

J'eus encore une hésitation, en pensant à Rhea, puis brusquement je me décidai.

— C'est bon. Je vais partir sur-le-champ. Je serai à Paradise City après-demain.

— Ne prends pas ta voiture. Loue un avion-taxi. Je prends les frais à ma charge. Tu ne peux pas savoir à quel point je suis soulagé ! Nous dînerons ensemble. Rendez-vous au La Palma vers neuf heures... D'accord ?

La Palma était un des restaurants les plus chics et les plus chers de Paradise City. Sydney faisait vraiment tout pour me séduire.

— Entendu, fis-je et je raccrochai.

Pendant les deux heures de vol qui m'amènèrent à Paradise City, installé dans l'étroite carlingue, je sentis une pensée insidieuse pénétrer en moi comme un serpent.

*Ce pays regorge de gros lards à moitié gâteaux qui valent des millions.*

C'est ce qu'avait dit Rhea.

Allais-je moi aussi attendre de devenir gros, vieux et gâteaux ?

Pourquoi ne deviendrais-je pas très vite très riche ? Immensément riche ?

Je pensais au collier de Madame P. Un million huit cent mille dollars ! En ma qualité d'expert en diamants,

en rapport avec les diamantaires du monde entier, je n'aurais aucune peine à vendre les pierres séparément à condition de me montrer prudent. Les acheteurs sauteraient sur une telle occasion. Je leur avais souvent vendu des diamants pour le compte de Sydney qui exigeait d'être payé comptant, et en liquide. Les acheteurs se pliaient toujours à son désir, vu que Sydney lorsqu'il leur achetait des pierres, faisait de même et — chose importante — ils acceptaient les reçus signés par moi.

Démonter les pierres et les vendre à divers marchands ne présenterait aucun problème. Vu ma situation chez Luce & Fremlin, je n'avais pas de souci à me faire puisque Sydney ne traitait plus directement avec les marchands et m'en laissait le soin. Ils me payeraient comptant, persuadés que je remettrais à Sydney cet argent que je comptais aller planquer dans une banque suisse. Disposer du collier, rien de plus simple, mais le voler sans que personne me soupçonne, ça c'était une autre affaire.

Devant la difficulté même de l'entreprise, je me piquai au jeu. Réussir un hold-up, voler une voiture, ça n'était pas mon rayon, mais voler cette rivière de diamants, si durable que ce soit, ça c'était dans mes cordes et je m'en sentais capable.

Je passai l'heure qui suivit, bercé par le ronronnement du petit avion qui me ramenait à Paradise City, à chercher les moyens d'exécuter ce coup.

Je trouvai Sydney installé dans un box à l'écart devant un double Martini. Le maître d'hôtel me conduisit auprès de lui comme si j'étais un membre de la famille royale d'Angleterre.

Comme toujours, le La Palma était bondé et je dus m'arrêter au passage à de nombreuses tables pour répondre à des clients qui me demandaient des nouvelles

de ma santé. Quand j'arrivai enfin auprès de Sydney il me saisit la main en s'exclamant :

— Larry, cher, tu ne peux savoir à quel point je te suis reconnaissant d'être revenu ! (Ma parole, il en avait les larmes aux yeux.) Tu n'as pas encore très bonne mine et je te trouve les traits tirés. Comment te sens-tu ? Le trajet en avion ne t'a pas trop fatigué ? Je m'en veux de t'avoir fait revenir d'urgence, mais tu me comprends, j'espère ?

— Je ne me sens pas mal du tout, Sydney. Ne fais pas tant d'histoires. Ce retour en avion s'est très bien passé.

Mais, parti sur sa lancée, il commanda pour moi un double Martini, et quand le maître d'hôtel se fut éloigné, il me questionna sur ma santé, sur la manière dont je passais mon temps et me demanda enfin si notre séparation ne m'avait pas pesé.

J'étais habitué à ces démonstrations et je finis par couper court en disant :

— Écoute, Sydney, venons-en à notre affaire. Je me sens quand même fatigué et je désire rentrer me coucher tout de suite après le dîner. Alors ne perdons pas de temps à parler de ma santé.

On apporta mon Martini puis Sydney commanda le dîner : caviar, soufflé de homard et champagne.

— Ça te convient, Larry ? me demanda-t-il. C'est à la fois léger et nourrissant, et tu verras, tu dormiras bien là-dessus.

Je l'assurai que c'était parfait.

— Ainsi elle veut vendre son collier ? dis-je dès que le maître d'hôtel se fut éloigné après avoir donné l'ordre à deux garçons de se montrer aux petits soins envers nous.

— Elle est venue me voir hier, me raconta Sydney. Elle tremblait comme une feuille. Je la connais depuis des années, cette pauvre vieille, et elle me considère comme un de ses plus proches amis. Elle m'a avoué qu'il

lui fallait disposer le plus vite possible d'une somme importante et que Henry ne devait rien en savoir. J'ai cru d'abord qu'elle voulait me taper et je cherchais fiévreusement un prétexte pour me dérober, mais elle a abordé immédiatement le sujet. Elle voulait vendre son collier à l'insu — et elle a insisté sur ce mot — à l'insu de son mari. Combien étais-je disposé à lui en donner ?

— Ce sont encore des dettes de jeu, non ?

— Elle ne me l'a pas dit, mais je n'en ai pas douté une minute. Elle doit être endettée jusqu'au cou. Bien entendu aussitôt que j'ai su d'où soufflait le vent, je me suis retranché derrière un écran de fumée. Je lui ai dit que toi seul pouvais traiter cette affaire. Que tu étais notre expert en diamants et qu'on pouvait compter sur ta discrétion. J'ai ajouté que tu étais momentanément absent, mais que dès ton retour, je te demanderais de te mettre en rapport avec elle. La pauvre vieille a failli en faire dans sa culotte. Elle m'a déclaré qu'elle ne pouvait en aucun cas attendre. Quand devais-tu revenir ? L'affaire était urgente, terriblement urgente. Je lui ai promis alors de tout mettre en œuvre pour que tu reviennes ce soir même et nous nous sommes quittés là-dessus. Tu veux bien la voir demain matin, Larry ? Tu ne peux pas t'imaginer dans quel état elle est. Elle est idiote, mais gentille au fond, et je suis désolé de la voir se torturer ainsi. Tu veux bien t'en occuper ?

— C'est bien pour ça que je suis revenu, non ? (on nous servit le caviar et tout en beurrant un toast, je repris :) Tu n'as pas une idée du prix qu'elle en demande ?

— C'est un sujet que je me suis bien gardé d'aborder. Je ne voulais pas courir sur tes brisées. Je ne lui ai pas posé la moindre question. À toi de jouer, Larry.

— C'est une affaire délicate, Sydney, lui fis-je obser-

ver tout en étendant du caviar sur mon toast. Tu te rends compte bien entendu que nous serons obligés de le démonter, ce collier. Nous ne pouvons pas espérer le vendre tel qu'il est. La presse s'en emparerait aussitôt et si Plessington voyait dans les journaux la photo d'une femme arborant ce collier, qu'est-ce que la pauvre Madame P. prendrait ! J'ai pensé à tout ça durant le trajet en avion. Nous pourrions réaliser nous-mêmes une affaire formidable. Nous pourrions même vendre ces pierres pour deux millions de dollars, mais il nous faudrait y aller sur la pointe des pieds.

— Deux millions de dollars ! fit Sydney, les yeux exorbités.

— Voilà comment je vois les choses. Je rencontre Madame P. Je lui explique que si elle accepte que nous vendions le collier tel qu'il est, nous le reprendrons pour ce qu'il lui a coûté... c'est-à-dire un million huit cent mille dollars. D'après ce que tu m'as dit — et je soulignerai le fait que la vente de son collier fera autant de bruit dans la presse que lorsqu'elle l'a acheté — elle prendra peur et refusera. Je lui ferai alors remarquer que ce collier, une fois démonté, perdra beaucoup de sa valeur. Nous serons obligés de vendre les pierres séparément et dans ces conditions nous ne pourrions pas lui offrir plus de neuf cent mille dollars... c'est-à-dire la moitié de ce qu'elle l'a payé. Si elle accepte — ce qui est probable — tu lui verses les neuf cent mille dollars et le collier est à nous. (Comme Sydney était sur le point de m'interrompre, je levai la main.) Non, laisse-moi finir. Tu dessineras alors un nouveau collier en utilisant toutes les pierres de celui de Madame P. Je confierai à Chan le soin de l'exécuter et je chercherai en Amérique du Sud, en Inde ou au Moyen-Orient un amateur capable de nous l'acheter deux millions de dollars. Tu feras un bénéfice

d'un million cent mille dollars, ce qui me semble une somme coquette.

Sydney, qui en oubliait son caviar, s'adossa dans son fauteuil, me regarda longuement, puis s'exclama enfin, l'air choqué :

— Mais nous ne pouvons pas faire une chose pareille ! Faire un tel bénéfice sur cette pauvre, pauvre chère vieille !

— Les affaires sont les affaires, Sydney, dis-je en couvrant un toast d'une épaisse couche de caviar. Demande donc à Tom ce qu'il en pense.

— Tom ! fit-il en levant les bras au ciel. Il a l'âme d'un ordinateur et le cœur d'une caisse enregistreuse.

— Et voilà pourquoi tu te nourris de caviar, lui fis-je observer.

Il mâchonna un moment son toast tout en ruminant ce que je venais de lui dire.

— Tu crois vraiment pouvoir vendre ce collier deux millions de dollars ?

— Pourquoi pas ? (J'étais sûr du contraire mais c'était l'appât que je faisais miroiter aux yeux de Sydney.) Des gens comme les Burton y mettraient ce prix à condition que tu dessines une rivière auprès de laquelle toutes les autres auraient l'air de petits colifichets.

Sydney s'illumina. C'était là le genre de défi qu'il se plaisait à relever.

— Je m'en sens capable ! s'exclama-t-il. Quelle magnifique idée tu as là, Larry ! Y a quelque chose dans ta petite tête !

Il était décidément séduit et je me détendis. Nous bûmes une coupe de champagne, puis je m'aventurai prudemment sur une couche de glace des plus minces.

— Tout ça prendra du temps, Sydney. Il faudra que je m'envole pour Hong-Kong. Chan demandera au moins

un mois pour exécuter le collier. Et moi au moins trois mois, sinon cinq, pour trouver un acheteur. Et pendant ce temps, que deviendra Madame P. ?

Sydney me regarda bouche bée. Il n'avait pas pensé à ça.

— Je savais bien que c'était trop beau pour être vrai ! Elle ne peut pas attendre ! Pas même une semaine, à mon avis !

Le garçon vint enlever nos assiettes et nous nous tûmes en attendant qu'il nous ait servi le soufflé de homard et qu'il se soit retiré.

C'est alors que je lançai ma petite bombe, sans savoir si elle atteindrait ou non son objectif.

— Comme je vois les choses, Sydney, si nous voulons traiter cette affaire, il te faut lui prêter cet argent jusqu'à ce que nous ayons vendu le collier.

— Neuf cent mille dollars ! fit-il d'une voix étranglée en ouvrant de grands yeux.

— Tu les lui prêtes à six pour cent et tu encaisses deux millions de dollars à la vente du collier. Demande donc à Tom si ce n'est pas là une affaire miraculeuse.

— Mais je ne peux pas me permettre de lui avancer une somme pareille !

— Il n'en est pas question. C'est la maison Luce & Fremlin qui s'en chargera.

— Tom ne prêterait jamais un sou à qui que ce soit... pas même à Nixon.

— Dans ce cas, à toi de le faire. Ta banque t'avancera l'argent. Qu'est-ce que tu as à perdre ? Tu entres immédiatement en possession du collier. Admettons que je n'en obtienne pas deux millions — ce qui m'étonnerait — je me charge de le vendre au prix qu'elle l'a payé. Même ainsi tu doubles ta mise. Voyons, Sydney... une occasion pareille, ça ne se présente pas deux fois dans une vie.

Il avala une bouchée de soufflé tout en réfléchissant et je vis soudain briller dans ses yeux une lueur de cupidité.

— Après tout, me dit-il, on n'a pas besoin de mettre Tom au courant. Si c'est moi qui avance l'argent... mon propre argent — quand tu auras vendu le collier, c'est à moi que l'argent reviendra... Tu es bien d'accord?

— D'accord... moins le un pour cent de commission que tu me verseras.

Il me regarda en fermant à demi les yeux et je compris à son expression que pas une minute il n'avait pensé à me verser une commission.

— Oui... moins tes un pour cent. (Je me rendis compte, à son air absorbé, qu'il calculait de tête la somme que j'empocheais.)

— Tu me verseras dix-huit mille dollars et en déduisant les neuf cent mille dollars que tu remettras à Madame P. moins les six pour cent d'intérêt, tu feras encore un bénéfice net d'environ huit cent quatre-vingt mille dollars, ce qui me semble une somme appréciable.

Il réfléchit un moment, puis me dit :

— J'ai une idée qui me semble meilleure encore, Larry. Admettons que tu parviennes à persuader Madame P. de te céder le collier pour sept cent cinquante mille dollars. Après tout, c'est pas elle qui l'avait payé. Je pourrais, en vendant des actions réunir cette somme. Le collier m'appartiendrait en propre et je n'aurais pas besoin de mêler Tom à cette affaire. Si je m'y prends ainsi et que tu arrives à vendre les pierres pour la somme de deux millions de dollars, je réaliserai un bénéfice d'un million deux cent cinquante mille dollars... C'est pas mal, hein?

— Je croyais que tu ne voulais pas faire de bénéfice sur cette pauvre vieille, dis-je en m'efforçant de prendre l'air choqué.

Il s'agita, mal à l'aise sur son fauteuil, puis me lança :

— Après tout, comme tu viens de le dire, les affaires sont les affaires. (Et me lançant un regard en coin :) Tu crois vraiment que tu arriveras à la persuader de vendre à ce prix?

— Qu'est-ce qu'on risque d'essayer, dis-je en avalant une dernière bouchée de soufflé.

— Vois dès demain ce que tu peux faire, Larry. Je suis sûr que tu y arriveras. (Il claqua des doigts pour attirer l'attention du garçon et commanda des cafés.) Voilà ce que je te propose... si tu arrives à lui racheter le collier pour sept cent cinquante mille dollars, je te donnerai du deux pour cent. On peut pas être plus régulier, hein?

— Plus mon billet d'avion pour Hong Kong et mes frais de séjour, dis-je, sachant pertinemment que je ne mettrais pas les pieds à Hong Kong.

— Évidemment, très cher.

— Terry est au courant de l'affaire de Madame P.?

— Ne me parle pas de cet abominable garçon. Il faut absolument que je m'en débarrasse! dit Sydney en rougissant de colère. Il est devenu impossible!

— Ça, je m'en fous... mais est-il au courant oui ou non?

— Non, bien entendu!

— En es-tu sûr? Madame P. est venue te voir. Il n'a pas cherché à savoir ce qu'elle désirait?

— Nous ne nous adressons plus la parole!

— Il a peut-être entendu ce que vous disiez?

Ce Terry me rendait nerveux. Il s'y connaissait bien trop en diamants pour mon goût.

— Impossible! Quand Madame P. est venue me voir, il s'occupait d'un client.

— Parfait. Il ne doit sous aucun prétexte être au courant de cette affaire, Sydney. Personne, d'ailleurs, ne doit



l'être, sinon ça reviendrait aux oreilles de Tom. Entre nous soit dit, cette affaire devrait être traitée par la Société. Tom aurait toute raison de nous en vouloir s'il savait ce que nous complotons.

De nouveau Sydney s'agita sur son fauteuil d'un air gêné. Il savait tout ça aussi bien que moi.

— Si j'achète ce collier avec mon propre argent, dit-il en me regardant d'un air de défi, Tom n'a rien à y voir.

— Tu oublies que Madame P. est une cliente de la maison, lui fis-je remarquer, car je tenais à lui flanquer un complexe de culpabilité. Et maintenant, écoute-moi bien, Sydney. Étant donné que nous traitons cette affaire en dehors de la Société, tu ferais bien d'exécuter la maquette du collier chez toi et non au bureau. Et si nous entrons en possession du collier, il vaudrait mieux également que tu le gardes chez toi.

Il ne le saurait jamais, mais ce détail était pour mon plan d'une importance vitale.

— Oui, me dit-il sans l'ombre d'une hésitation... Nous traiterons cette affaire strictement à nous deux... Fais de ton mieux, Larry. (Par son regard, il me fit comprendre qu'il me faisait toute confiance.)

Il ne manque pas de culot, celui-là, me dis-je. Il sait que sans moi il ne pourrait pas créer un nouveau collier, ni persuader Madame P. de se défaire du sien à un prix scandaleusement bas. Il projette de réaliser un bénéfice énorme, sans mettre son associé, Tom Luce, dans le coup, et il se permet de m'offrir un misérable deux pour cent de commission.

— Tu sais que tu peux compter sur moi, lui dis-je.

Dans l'avion-taxi, tout en pensant à la façon dont je m'y prendrais pour m'appropriier le collier, j'avais éprouvé quelques remords envers Sydney, car si tout marchait comme je l'entendais, ce serait lui le grand per-

chant, mais en le voyant si intéressé, tous mes scrupules s'envolèrent.

S'il m'avait dit : « Écoute, Larry, on va traiter cette affaire fifty-fifty. Toi, tu fais le travail, moi je fournis les capitaux », j'aurais marché, mais devant une telle cupidité, un tel égoïsme, et à l'idée qu'il ne m'offrait que du deux pour cent, je décidai de mettre mon plan à exécution. Il se foutait éperdument d'escroquer Madame P. alors pourquoi hésiterais-je à le flouer à mon tour ?

Je préfère ne pas m'appesantir sur mon entretien avec Madame P. Elle ne traita pas franchement Sydney d'escroc, mais c'était tout comme. Elle pleura, tordit de désespoir ses petites mains grasses. Elle arpenta fiévreusement l'immense salon et ne parvint qu'à se rendre grotesque. Quant à moi, elle me traita de menteur, me rappela que, selon mes affirmations, les diamants, étant éternels, ne perdent jamais de leur valeur. Sur quoi je lui rappelai que la rivière devait être démontée, si elle pouvait attendre un an nous réaliserions, en vendant diamants et platine, pour le moins un million et demi de dollars, mais comme elle avait besoin d'argent sur-le-champ, Sydney ne pouvait pas faire mieux.

Finalement, elle se calma. Après tout, sept cent cinquante mille dollars, c'est toujours bon à prendre, surtout quand on n'a pas fait soi-même la mise de fonds. Elle ne s'était pas rendu compte que la revente d'un pareil collier ne pourrait passer inaperçue, que la presse en ferait état, et cet argument l'amena à composition.

Elle accepta donc le chèque que m'avait remis Sydney mais ajouta qu'elle retirait sa clientèle à la maison Luce & Fremlin.

Je m'efforçai de l'amadouer alors qu'en réalité je m'en foutais éperdument.

Là-dessus, elle formula une requête à ce point inattendue que, pendant un instant, j'en fus désorienté.

— Le moins que vous puissiez faire, me déclara-t-elle, est de me remettre la copie de mon collier. Oui, c'est vraiment le moins que vous puissiez faire. Si jamais mon mari demande à voir ce collier, je pourrai lui montrer la copie. Tel que je le connais, il n'y verra que du feu.

Comment aurait-elle pu savoir que sur cette copie, faite de pierres taillées dans du cristal, reposait tout mon plan ? Sans ce collier imitation, les deux millions de dollars que je me voyais déjà toucher me filaient sous le nez.

Cinq ans plus tôt, après avoir livré à Madame P. la rivière de vrais diamants, Sydney me demanda ce qu'il en était de la copie.

Sydney est capable de petites mesquineries ; pour lui un sou est un sou. Je lui dis que cette copie était dans le coffre et que je ne voyais pas ce qu'on pouvait en faire. Il me suggéra alors de la renvoyer à Chan en lui demandant de nous consentir une remise... de nous créditer, par exemple de trois mille dollars. Après tout qu'avions-nous à faire d'une rivière imitation ?

Or cette rivière, c'était ma création et j'en étais très fier. À l'époque j'avais fait en bourse quelques opérations heureuses et je disposais d'argent liquide. Je lui promis de renvoyer la copie à Chan et de lui demander combien il nous en offrirait. Mais je n'en fis rien. Je conservai ce collier en souvenir. Lorsque Sydney me demanda où en étaient les choses, je lui répondis que Chan m'avait versé deux mille cinq cents dollars et je lui remis cette somme que j'avais en réalité prélevée sur mon compte.

Et voilà que Madame P. réclamait cette copie.

Après avoir réfléchi un instant, je lui déclarai que nous

avons fait démonter ce collier et employé les pierres à créer une autre maquette.

En entendant cela, elle frisa l'attaque et insista pour que nous fassions exécuter immédiatement une réplique de cette rivière. Je le lui promis, mais lui fis remarquer que le montage demanderait au moins trois mois. Et elle dut se contenter de cette assurance.

Nous allâmes dans sa Rolls à la banque et elle retira la rivière de son coffre. Le bijou reposait dans un luxueux écrin de cuir doublé de velours noir. Il y avait quelque quatre ans que je ne l'avais vu, et sa beauté me coupa le souffle. Je tendis le chèque à Madame P. qui me remit le collier, dans son écrin.

En remontant de la salle des coffres pour aller encaisser son chèque, elle faillit tomber dans l'escalier. Je la laissai en train de s'entretenir avec le directeur de la banque et pris un taxi pour rentrer chez moi.

J'ouvris mon petit coffre mural et en sortis la copie du collier. Puis je posai l'un à côté de l'autre l'original et la copie et les examinai attentivement.

Sydney était avant tout un remarquable dessinateur de bijoux. En revanche, il s'y connaissait beaucoup moins bien que moi en diamants et je le jugeai incapable de discerner le vrai du toc. Chan s'était surpassé, Terry lui-même s'y serait peut-être laissé prendre, au premier regard tout au moins, mais j'étais bien décidé à ne pas prendre ce risque. Cela aussi, je l'avais prévu.

Je couchai le collier de cristal dans l'écrin de cuir véritable, puis mis la rivière de diamants dans l'étui de plastique que j'enfermai ensuite dans mon coffre.

J'appelai alors Sydney au magasin, et l'assurai que tout s'était bien passé. Il poussa de petits cris de joie et me demanda de le retrouver chez lui dans une demi-heure.

Sydney habitait un merveilleux appartement en terrasse qui donnait sur la mer. Il se composait d'un immense living-room décoré avec goût, de quatre chambres à coucher, d'une piscine aménagée sur la terrasse, d'un hall avec bassin et de tous les raffinements que peut s'offrir un riche pédéraste.

— Comment l'a-t-elle pris? me demanda-t-il en m'accueillant, avant de m'entraîner vers le vaste salon sans quitter des yeux le paquet enveloppé de papier d'emballage que je tenais à la main.

— Comme il fallait s'y attendre, lui répondis-je. Elle ne t'a pas exactement traité d'escroc, mais c'est tout comme. Et elle a juré de ne plus jamais remettre les pieds dans notre boutique.

— J'étais sûr que la pauvre vieille réagirait ainsi, fit Sydney en soupirant. C'était inévitable. D'ailleurs, au cours des dernières années, elle ne nous a rien acheté d'important. (Tout en parlant, il ne quittait pas des yeux le paquet.) Alors, tu l'as?

Le moment crucial était venu. Je m'approchai d'une table sur laquelle tombait un rayon de soleil, débarrassai l'écrin et l'ouvris. Le soleil fit étinceler les pierres taillées dans du cristal et Sydney en eut le souffle coupé.

— C'est une merveille, Larry! Une véritable merveille! On peut dire que tu as bien manœuvré! Et maintenant, il faut que je retourne au travail.

Il me prit l'écrin des mains, admira encore une fois la rivière, puis referma l'écrin. J'avais passé avec succès la première, la plus importante épreuve.

— Je vais exécuter quelques maquettes et nous en discuterons ensemble, ajouta-t-il. J'ai tout le week-end devant moi.

— Au fait, Sydney, ça me rappelle que j'ai laissé ma voiture à Luceville. Je projette de m'y rendre demain en

avion et de revenir en auto. D'accord si je prends mon lundi?

— Mais naturellement! J'aurai à ce moment-là créé des dessins sur lesquels nous pourrions travailler.

Je le regardai s'approcher d'un Picasso, le décrocher, et ouvrir le coffre mural que dissimulait cette toile. Ce coffre, je le connaissais. Il était des plus compliqués et des plus hermétiques, quasi impossible à fracturer. Sydney déposa l'écrin dans le coffre qu'il referma, puis remit en place le Picasso.

— Garde-moi ta soirée de mardi, me dit-il avec un large sourire. Nous nous retrouverons ici, nous ferons un bon petit dîner, puis nous examinerons mes dessins. Disons huit heures. Ça te va?

— Ça me va parfaitement, Sydney. Et maintenant je te dis au revoir. Je file au magasin.

En taxi, pendant le trajet, je me dis que dans moins de vingt-quatre heures, je reverrais Rhea.

## CHAPITRE VI

Peu après onze heures, j'arrêtai ma voiture à une certaine distance du pavillon des Morgan. Comme toujours, la porte était ouverte, mais à part ça, pas le moindre signe de vie.

Descendant de voiture, je foulai la mauvaise herbe et m'arrêtai sur le seuil pour inspecter la pièce.

Rhea était assise à la table, un journal déployé devant elle. Elle leva la tête, et posa sur moi le regard narquois de ses yeux verts.

À sa vue, je sentis monter en moi un désir dévorant. Bon Dieu ! Ça c'était une femme ! Il n'en existait pas au monde de plus excitante, de plus diabolique et de plus désirable ! Elle portait la même petite robe de cotonnade, le même collier de perles bleues et pourtant elle était la volupté même.

— Encore toi ? fit-elle en se carrant dans son fauteuil. Qu'est-ce que tu veux, Mignonne ?

Une rage folle s'empara de moi. En trois pas, je fus sur elle et lui balançai un aller et retour.

— Je te défends de m'appeler comme ça ! hurlai-je.

Déjà je me ramassais sur moi-même, persuadé qu'elle allait se lever d'un bond et se jeter sur moi, mais elle

n'en fit rien. Elle resta assise, la main sur la joue, les yeux agrandis de surprise.

— Beau travail, mec, dit Fel entrant dans la pièce. C'est comme ça qu'il faut la traiter, cette garce! Je pensais bien qu'on tarderait pas à te revoir. Assieds-toi donc.

Les yeux fixés sur Rhea, je ne lui répondis même pas.

— Si jamais tu te permets de me toucher encore une fois, tu le regretteras, menaçait-elle, mais sans grande conviction.

Comme ma rage s'apaisait, je me fis la réflexion que jusque-là je m'y étais mal pris, en l'implorant et en m'aplatissant devant elle. Son frère aussi l'avait frappée. Elle n'estimait peut-être que les hommes qui se montraient durs avec elle.

— Si tu m'appelles encore Minable, je te giflerai, lui dis-je, et repoussant Fel je m'installai dans le fauteuil branlant. J'ai à vous parler, à tous les deux. Si vous avez assez de tripes, il se pourrait qu'on puisse mettre la main sur des diamants.

Rhea me regarda comme si j'étais devenu fou, mais Fel éclata d'un gros rire et lança à l'adresse de Rhea :

— Tu vois? Je t'avais bien dit que c'était un type à la hauteur, pauvre conne. T'as pas voulu me croire. Je t'ai assez dit qu'il était réglo... Moi, c'est des choses que je sens.

— Ta gueule! aboya Rhea qui ne me quittait pas des yeux. Et toi, explique-toi.

— Je ne manque pas d'argent, dis-je, mais je n'en ai pas suffisamment pour mon goût... et je ne suis pas le seul. Vous deux, c'est de l'argent que vous voulez. Alors pourquoi on ne ferait pas équipe pour s'en procurer?

— En faisant quoi? s'enquit Rhea en se penchant vers moi, les yeux brillants.

— Vous vous êtes renseignés sur moi, et de mon côté,

j'en ai fait autant pour avoir des tuyaux sur ton compte. Je sais que tu as participé à deux minables petits hold-up et que tu as tiré par deux fois quatre ans. Et pour un bien maigre résultat. Si ton frère et toi avez assez d'envergure et de cran, il y a un demi-million de dollars pour vous.

Fel poussa un long sifflement et Rhea se raidit et serra les poings.

— Tu parles sérieusement? Un demi-million? demanda Fel d'une voix étranglée.

— Je n'ai pas de temps à perdre et je parle sérieusement. Un demi-million pour vous, un demi-million pour moi.

— Moi, on m'entube pas comme ça, me lança Rhea d'une voix dure. Qu'est-ce ça cache, cette histoire? Tu t'imagines que je vais croire à tes boniments! Je suis pas née d'hier! Un demi-million! Allez... À d'autres!

— Tu la boucles, oui? hurla Fel. T'as fini de dire des conneries? Ce type est réglo, je te dis! Et puis lui au moins, il voit les choses en grand! (Et se tournant vers moi :) Donne-moi quelques détails, vieux, et t'occupe pas d'elle. Elle y comprend rien. Un demi-million de dollars! Bon Dieu! Je saurais quoi en faire!

— Rien de plus simple. Tout ce que vous aurez à faire tous les deux, c'est vous amener, le piquer et repartir.

— Tu veux dire s'amener dans ta boutique et tout ramasser? fit Fel interloqué.

— Ne fais pas l'idiot. Si vous tentiez une chose pareille, vous vous retrouveriez tous les deux en taule avant d'avoir eu le temps de dire ouf. Non... le coup que j'ai en vue est facile, sûr et simple.

— Et toi, quel est ton rôle dans l'affaire? intervint Rhea, l'air méfiant. Tu te tiendras peinard, pendant qu'on fait le boulot et si ça foire, tu te tireras des pattes?

— Ça ne peut pas foirer. C'est tout simple. J'organise

tout et je me charge d'écouler les diamants. Sans moi, pas de fric. Mais si vous n'avez pas assez de cran, dites-le. J'aurai pas de peine à trouver quelqu'un d'autre.

— Putain! Ben vrai, on peut dire que t'as changé depuis la dernière fois qu'on t'a vu! s'exclama Fel avec admiration. Qu'est-ce qui t'est arrivé, mec?

— C'est vous qui m'avez influencé. Vous m'avez donné à réfléchir. (Et m'adressant à Rhea :) J'ai décidé de ne pas attendre d'être un gros lard gâteaux pour avoir du fric. C'est maintenant que je le veux.

Rhea continuait de m'observer d'un air méfiant.

— Alors ce boulot, en quoi ça consiste? me demanda-t-elle en fronçant le sourcil. (Je compris que j'avais enfin éveillé son intérêt.) Tourne pas autour du pot. Dis-le carrément.

Je m'étais préparé à cette question. Je sortis de mon portefeuille une photo de la rivière de diamants de Madame P. et la posai devant elle, sur la table.

— Voilà en quoi ça consiste. Un million huit cent mille dollars de diamants.

Fel se pencha par-dessus l'épaule de sa sœur. Je les observais et, en voyant s'allumer dans leurs yeux une leur cupide, je compris que je les avais accrochés comme j'avais ferré Sydney.

— On en aurait au moins pour vingt ans si ça foirait, commenta Rhea en levant les yeux sur moi.

— Bon Dieu! gueula Fel. T'as pas fini de faire des histoires? Faut toujours que tu mettes les bâtons dans les roues. Tu pourrais pas la boucler une bonne fois, dis?

— J'ai été en taule moi... pas toi, lui lança-t-elle. Pour dire des conneries, toi, tu es fort.

— Vous n'irez pas en taule, assurai-je. Laissez-moi vous expliquer la chose.

Je leur parlai alors du collier de diamants de

Madame P., leur montrai les coupures de presse accompagnées de photos où on la voyait parée de sa rivière. Je leur dis encore que, à cause de son goût immo-déré pour le jeu, elle s'était endettée jusqu'au cou et qu'elle s'était vue obligée de vendre son collier dans le plus grand secret. Mon patron en avait profité pour le lui racheter au rabais et se proposait de le démonter, de le remonter sous une autre forme, puis de le vendre en réalisant un énorme bénéfice.

— Seulement voilà, ce salaud m'a royalement offert du deux pour cent de commission, alors ce collier, j'ai décidé de m'en emparer. Vu ma situation d'expert, je peux en toute sincérité écouler ces pierres et en tirer un million. Ce million je le partage avec vous deux, moitié moitié. (Et reprenant la phrase préférée de Sydney :) On ne peut pas être plus régulier, hein?

— Dis-donc, je te trouve drôlement généreux, s'étonna Rhea qui ne cessait de m'observer d'un air méfiant. Ça cache quoi, ça? Tu sais parfaitement qu'on aurait marché pour dix fois moins. Alors encore une fois, qu'est-ce ça cache?

Je me rendis compte que j'en avais trop fait. Elle avait parfaitement raison. Je leur aurais offert cinquante mille dollars, ils auraient sauté sur l'occasion, mais impossible de revenir sur ma parole. J'avais commis une erreur et il me fallait maintenant endormir les soupçons de Rhea. Le visage impassible, je soutins fermement son regard et dis :

— Voilà comment je vois la chose. Étant donné que c'est vous qui exécuterez le boulot dangereux, je partage avec vous. De cette façon, vous serez satisfaits et vous la bouclerez. Je ne voudrais pour rien au monde qu'une fois le coup exécuté, vous essayiez de me faire chanter pour me soutirer plus de fric. Voilà pourquoi j'ai décidé de partager le gâteau en deux.

— Il voit loin, ce gars, fit Fel tout excité, et il fait marcher ses méninges. T'as raison vieux. Un demi-million en poche, t'entendras plus jamais parler de nous.

— Le boulot dangereux ? fit Rhea prompte à relever une autre de mes erreurs. Tu disais que ce coup était simple et facile. Alors d'où pourrait venir le danger ?

— J'aurais dû parler de la partie effective, et non dangereuse du boulot, mais il vous faudra être sur vos gardes.

Je me promis d'être plus prudent à l'avenir. Abruti comme il était, son frère avalait tout, alors qu'elle était aussi redoutable qu'une nichée de serpents à sonnettes.

Elle me scruta longuement, puis me demanda enfin :

— Qu'est-ce qu'on fait, nous, dans tout ça ?

— D'abord, vous prendrez l'allure de gens comme il faut : un frère et une sœur en vacances. Avec l'argent que vous m'avez extorqué, vous vous achetez des vêtements convenables. Vous vous amenez ensuite à Paradise City et vous vous installez au motel des Pyramides, où vous vous inscrivez sous les noms de John et Mary Hall. (Je pris mon crayon en or massif pour inscrire mon numéro de téléphone dans la marge d'un des journaux qui traînaient dans la pièce.) Appelez-moi mardi soir après minuit. Vous me donnerez le numéro de votre bungalow. Je ne veux pas être obligé de le demander à la réception. Je viendrai au motel le mercredi soir à dix heures et je vous fournirai tous les détails dont vous aurez besoin. Vous pourriez exécuter le coup le vendredi, mais, pour plus de sûreté, je vous le confirmerai le mercredi soir.

— Tu ne nous as toujours pas dit en quoi consistait ce coup, fit Rhea qui continuait de m'observer. Et je tiens à le savoir.

— Mon patron et moi serons en train de faire un tri parmi les dessins qu'il aura exécutés pour un nouveau

collier, l'ancien se trouvant sur sa table de travail dans son luxueux appartement en terrasse. Votre rôle consistera à faire irruption chez lui, et à nous ligoter pour nous empêcher de donner l'alarme. Vous vous emparez du collier et repartez comme vous êtes venus. C'est simple comme bonjour.

— Ça alors ! s'exclama Fel. T'es sûr que ça sera pas plus compliqué que ça ? Qu'y a pas de quoi se faire du mouron ? Alors, on entre dans la piaule comme de rien et on fauche ce bon Dieu de truc ?

— Exactement. (Je me levai.) Pas d'autres questions à me poser ?

— Et des revolvers, y nous en faut ? demanda Fel.

— Oui, mais pas chargés. Vous ne rencontrerez aucune résistance. Vous vous contenterez de les braquer sur nous. Vous m'avez bien compris ? Des revolvers, oui, mais pas chargés.

— Compris. Je sais où me procurer deux flingues.

— Nous parlerons de ça plus en détail mercredi prochain. Laissez-moi le soin de tout organiser. Tout ce que je vous demande pour le moment, c'est d'essayer de prendre l'air respectable en vous habillant correctement et de vous efforcer de ne pas attirer l'attention. (Puis m'adressant directement à Rhea :) Tu n'as pas d'autres questions à me poser ?

— Il y a sûrement une couille quelque part. Où ça ? me demanda-t-elle en me scrutant, le sourcil froncé. La voilà ma question. Pour moi cette affaire pue. Un demi-million de dollars pour un coup simple et facile à exécuter et qui ne présente aucun danger, c'est louche. Quel jeu joues-tu ?

— Tu crois que tu pourrais trouver quelqu'un pour la remplacer ? dis-je en me tournant vers Fel. Elle commence à me courir, ta sœur. Après tout, deux bons

hommes, ça vaudrait mieux qu'un seul flanqué d'une garce aussi méfiante.

— Fais pas attention à elle, dit Fel en ricanant. Faut toujours qu'elle discute. On sera au motel mardi soir, mec.

— Si mardi à minuit je n'ai pas de nouvelles de vous, je saurais que vous n'avez pas assez de cran pour exécuter ce coup.

Et sur ces mots, je partis.

Depuis cinq ans que je travaillais pour Sydney, il m'était arrivé nombre de fois de me rendre à son appartement en terrasse. Le portier de nuit, Bert Lawson, me connaissait bien et m'accueillait cordialement lorsqu'il m'ouvrait la porte. Cette porte de verre qui donnait accès au hall était verrouillée à dix heures du soir. Dès ce moment Lawson rentrait dans sa petite loge et passait le reste de la nuit à regarder la télévision. Il n'en sortait que pour laisser entrer de rares visiteurs ou pour répondre à des coups de téléphone plus rares encore.

Les quatre occupants privilégiés de cet immeuble de luxe possédaient la clé de la porte d'entrée dont ils se servaient après dix heures du soir. Mais à part Sydney, les trois autres locataires, des gens âgés, ne sortaient pour ainsi dire jamais le soir, ce qui m'arrangeait. La porte de verre était équipée d'une serrure Yale. Comme Lawson la verrouillait après dix heures, on ne pouvait plus l'ouvrir qu'à l'aide d'une clé. Venir voir Sydney après dix heures ne présenterait donc aucune difficulté pour moi. Lawson m'ouvrirait la porte. Je prendrais l'ascenseur jusqu'au dernier étage, puis je redescendrais par l'escalier dans le hall d'entrée. Entre-temps, Lawson serait rentré dans sa loge et se serait réinstallé devant sa

télévision. Je n'aurais donc qu'à traverser en douce le hall, déverrouiller la porte et remonter à pied jusqu'à l'appartement en terrasse de Sydney.

La porte d'entrée de l'appartement de Sydney comportait également une serrure Yale. Comme il oubliait régulièrement ses clés, il verrouillait rarement sa porte, sachant que l'entrée de l'immeuble était surveillée pendant le jour et fermée à clé la nuit. Si le soir du coup que je projetais il mettait le verrou alors que j'étais déjà chez lui, je trouverais bien une excuse pour la rouvrir. Je pourrais par exemple laisser mon porte-documents dans l'entrée, aller le chercher tandis que Sydney était à sa table de travail et déverrouiller la porte en douce. Il était essentiel que Rhea et Fel fassent irruption dans l'appartement et prennent Sydney par surprise. Tel que je le connaissais, il s'évanouirait de peur. La simple vue d'un revolver le réduirait à zéro. Rien à craindre de ce côté-là, mais pour détourner de moi tout soupçon il me faudrait me montrer courageux. Je recommanderais à Fel de m'assener un coup de crosse sur le crâne. Cette idée ne me plaisait guère mais me laverait de tout soupçon. Toutefois, comme j'avais souffert d'une commotion cérébrale au cours de mon accident de voiture, je demanderais à Fel de me frapper au visage et non sur le crâne.

Voici les pensées qui tournaient dans ma tête tandis que je revenais, au volant de ma voiture, à Paradise City. Malgré la méfiance qu'elle me témoignait, j'avais l'impression que Rhea et Fel étaient maintenant bien appâtés. Seulement s'ils s'imaginaient qu'ils repartiraient avec un million huit cent mille dollars de diamants, ils se mettaient drôlement le doigt dans l'œil.

Mon plan consistait à leur faire dérober le collier de cristal. Lors de mon trajet en avion-taxi jusqu'à Paradise City, je m'étais rendu compte que je commençais à me



méfier de Rhea. Et maintenant, au cours de ce retour en voiture, je me surpris à me demander si je tenais réellement à m'associer avec elle. J'avais envie de coucher avec elle, certes, mais j'avais plus envie encore d'empocher un million de dollars. Si j'avais pu la sauter, cette vulgaire putain, je l'aurais fait, mais lors de notre dernière entrevue j'avais compris à quel point elle était dure, cupide, impitoyable, totalement dépourvue de sensibilité. Tout en roulant, je caressai l'idée de les entuber tous les deux. Mais contrairement à son connard de frère, Rhea se méfiait de moi. Il me faudrait donc, mercredi soir, la manier avec la plus grande prudence.

J'allais au-devant d'un fiasco complet si, telle une chatte sauvage, elle flairait le piège et refusait d'effectuer le coup. Sans Fel et Rhea je ne pouvais rien. Je n'avais aucune accointance dans le monde de la pègre et ne pouvais quand même pas faire passer dans les journaux une annonce demandant deux types prêts à exécuter un vol de bijoux.

Tout dépendrait de la manière dont je manœuvrerais mercredi soir. Rhea serait au motel, ça j'en étais sûr, mais entre-temps elle aurait réfléchi, cherché où pouvait bien se trouver l'entourloupe et pour quelle raison je leur avais si idiotement offert un demi-million de dollars. D'après l'expression que j'avais lue dans le regard glacial de ses yeux verts, mon explication ne l'avait nullement convaincue.

Mais au moins j'étais certain d'une chose. Il ne lui viendrait jamais à l'idée que le collier était faux. Le fait même de les laisser s'emparer de ce joyau endormirait ses soupçons. Il constituait un appât auquel elle ne résisterait pas. Une fois ce collier en sa possession, elle se croirait tout permis, et cela d'autant plus qu'elle aurait la certitude que je ne pouvais rien contre elle.

Lorsque j'arrivai au magasin, le mardi matin, Jane Barlow, ma secrétaire, m'apprit que Sydney qui se sentait patraque, ne viendrait pas. J'en déduisis que la maquette du nouveau collier lui donnait du fil à retordre. J'hésitais à lui téléphoner mais Terry rôdait dans le coin et je décidai de l'appeler à l'heure du déjeuner.

Ce matin-là, les affaires marchèrent à fond. Je vendis un clip de diamants, un bracelet et une bague de fiançailles avant que midi n'ait sonné.

J'entrai dans une cabine publique pour téléphoner à Sydney qui me parut déprimé.

— Larry, cher, ça ne va pas du tout. J'ai travaillé dur pendant tout le week-end et je commence à désespérer.

Ce n'était pas le genre de Sydney mais je savais qu'il avait entrepris une tâche difficile.

— Voyons, Sydney, on ne gagne pas deux millions de dollars, les doigts dans le nez, lui dis-je. Tu auras quand même quelque chose à me soumettre, ce soir?

— À te soumettre? fit-il d'une voix de fausset. Mais j'ai des centaines et des centaines de projets à te montrer. C'est bien simple, je ne peux plus les voir!

— Ne t'énerve pas. Je viendrai vers neuf heures et nous les examinerons ensemble tranquillement... D'accord?

— En t'écoutant, je reprends confiance... Je vais commander à Claude un dîner succulent... Viens un peu plus tôt... disons vers huit heures.

— Désolé, mais je ne peux pas. Je viendrai comme convenu, vers neuf heures, dis-je avant de raccrocher.

Je tenais à ce que nous prenions, tant que nous nous occupions de ce collier, des rendez-vous tardifs. Cela aussi faisait partie de mon plan.

Claude, le factotum de Sydney, était un pédé rebondi et souriant qui avait travaillé un certain temps comme

aide-cuisinier chez Maxim's à Paris. Il arrivait à huit heures du matin pile, et repartait tout aussi exactement à dix heures du soir. Véritable cordon-bleu, il entretenait à la perfection le luxueux appartement de Sydney avec l'aide de deux femmes de couleur qui effectuaient les gros travaux.

Ce soir-là, quelques minutes après neuf heures, il m'ouvrit la porte et s'illumina en me voyant. J'étais un des rares amis de Sydney pour qui il éprouvait de la sympathie.

— Bonsoir, monsieur Larry. Permettez-moi de vous dire que je me réjouis de vous savoir guéri. (Son accueil chaleureux me parut sincère.) Donnez-vous la peine d'entrer, M. Sydney vous attend. (Et baissant la voix :) Le dîner est bientôt prêt, alors puis-je vous demander de ne pas trop vous attarder à boire vos cocktails.

Je le lui promis et entrai dans le vaste living-room où je trouvai Sydney installé à sa table de travail, un triple Martini à portée de la main.

— Larry ! Dieu que ça me fait plaisir de te voir !... Je vis un véritable enfer ! Viens me donner ton avis.

Je m'emparai du shaker, me versai un Martini bien tassé, puis me laissai tomber dans un vaste et profond fauteuil.

— Pas tout de suite, Sydney. Dînons d'abord. Nous avons toute la nuit devant nous.

— J'en ai la tête enflée (Sydney s'empara de son verre et vint s'asseoir à côté de moi.) Je me demande si j'arriverai à quelque chose. Je n'en ai pas fermé l'œil de la nuit ! Je ne fais que penser aux sept cent cinquante mille dollars que j'ai remis à cette horrible bonne femme. Je devais être cinglé. Je me demande si je rentrerai jamais dans mon argent.

— Du calme, voyons, du calme toi... Non seulement

tu rentreras dans ton argent mais tu réaliseras un énorme bénéfice. Allons, ne t'énerve pas, Sydney. On verra ça après le dîner.

Tout en me rendant compte que cela ne l'intéressait pas, je lui racontai en long et en large ce qui s'était passé au magasin, les ventes que j'avais faites, à quels clients, et j'ajoutai que nombre d'entre eux avaient demandé de ses nouvelles.

Tout en bavardant, je finissais mon Martini quand Claude vint annoncer que le dîner était servi. Et quel dîner ! Des œufs de goélands farcis, un carré d'agneau Édouard VII, une des spécialités de Maxim's.

Après le repas, nous retournâmes au living-room. J'entendis Claude partir en fermant la porte derrière lui et je me demandai s'il avait poussé le verrou.

— Je vais d'abord aux toilettes, ensuite je suis tout à toi, dis-je à Sydney.

Il s'installa à sa table. Je filai dans l'entrée, constatai que le verrou n'était pas mis. J'allai aux toilettes, actionnai la chasse d'eau et revins au living-room.

Nous passâmes la demi-heure qui suivit à examiner un à un les dessins de Sydney. C'était pour moi une perte de temps puisque je savais pertinemment qu'il n'y aurait pas de collier, mais il me fallait jouer la comédie. Parmi toutes les maquettes, j'en choisis trois que je lui dis être proches de ce que je souhaitais.

— Tu le penses vraiment, Larry ? me demanda Sydney avec anxiété. Tu ne me dis pas ça par gentillesse, au moins ?

— Quand tu crées ces maquettes, as-tu le collier sous les yeux ?

— Mais... non, répondit-il, l'air surpris. Je le garde dans le coffre.

— Tout est là ! fis-je en claquant des doigts. C'est

pour ça que tu éprouves tant de difficulté. Si tu avais ce collier sous les yeux, il t'inspirerait.

Il me regarda, interloqué, puis un brusque sourire illumina son visage.

— Et dire que je n'y avais pas pensé ! T'es pas bête, toi ! Je crois que tu as raison.

Il procéda au rite habituel. Il décrocha le Picasso, ouvrit le coffre. Il avait toute confiance en moi, je le savais. Néanmoins il s'interposa entre le coffre et moi afin que je ne puisse pas déchiffrer la combinaison. Ce coffre lui avait coûté une petite fortune et son système de sûreté était un secret qu'il tenait à garder pour lui tout seul.

Il posa le collier sur sa table et je dirigeai le faisceau de la lampe de bureau directement sur les pierres imitations. C'était à s'y méprendre.

Il s'installa à sa table, étudia le collier pendant quelques minutes puis, choisissant les meilleures de ses maquettes, il les étudia attentivement.

— Tu as parfaitement raison, Larry cher. C'est mon dégradé qui n'est pas bon. Quel idiot je suis ! Oui, je peux faire mieux que ça.

Il se mit fiévreusement à ébaucher des esquisses et je le regardai faire, tout en fumant. En moins d'une demi-heure, après trois essais infructueux, il torcha une esquisse à ce point réussie que j'aurais crié au chef-d'œuvre si je n'avais eu besoin d'une seconde séance, c'est pourquoi je modérai mon enthousiasme.

— Ça y est ! Je sens que ça vient ! s'exclama-t-il. Regarde !

Il avait parfaitement raison, mais ce fut d'un ton réservé que je dis :

— Oui, ça pourrait aller.

— Comment ! Mais c'est parfait ! Tu as vu où j'ai

placé la plus grosse des pierres ? Pourquoi diable n'y avais-je pas pensé avant ?

— C'est très bon, dis-je en fronçant le sourcil et en secouant la tête.

— Tu ne trouves pas ça parfait ? me demanda-t-il d'un air inquiet.

— Presque. Un collier pareil, je pourrais le vendre un million et demi, mais n'oublie pas que nous en voulons deux millions.

— Je me refuse absolument à y ajouter de nouvelles pierres, si c'est ça que tu veux dire, me lança Sydney avec irritation.

— Non..., non, bien entendu. La disposition des pierres est parfaite : c'est leur monture que j'aime moins. Elle est peut-être un peu trop classique. Ne nous précipitons pas, Sydney. Laisse-moi y réfléchir. Je reviendrai vendredi soir. D'ici là nous aurons sûrement trouvé la solution.

— Vendredi soir ? fit-il en consultant son agenda. Non, vendredi, impossible. J'ai un dîner assommant mais que je ne peux pas remettre. Jeudi m'irait mieux.

— Entendu pour jeudi. (Je me levai, en me disant que j'avais tout le mercredi et le jeudi jusqu'à dix heures du soir pour mettre le coup au point, ce qui suffirait.) Je viendrai peu après dix heures, et après ça je file vers Hong-Kong.

— Viens plutôt dîner, Larry. Claude te préparera un de tes mets favoris.

— Impossible. Je dîne avec les Johnson. (Ce qui était faux, bien entendu.) Dieu me pardonne, la mère Johnson a envie d'un clip en diamants. Quand je verrai à peu près ce qu'elle veut, je te demanderai de faire quelques des-sins.

— Cette infâme morue ! fit Sydney en soupirant. Et

dire que ce sont toujours les grosses et vieilles dondons qui s'offrent les plus beaux bijoux !

— Ce sont elles qui ont l'argent, dis-je en mettant dans mon portefeuille la meilleure de ses ébauches.

— Comment te sens-tu, Larry ? Tu n'as toujours pas repris ta bonne mine, me dit Sydney en m'accompagnant jusqu'à la porte.

— Je me sens encore fatigué. Je me demande si je ne partirai pas en croisière quand nous aurons vendu le collier... enfin, si tu n'y vois pas d'inconvénients.

— Une fois le collier vendu, Larry cher, tu peux aller sur la lune si le cœur t'en dit. Je prends tous les frais à ma charge.

Lorsqu'il eut refermé la porte, j'attendis un instant et prêtai l'oreille. Il ne poussa pas le verrou.

Décidément, la chance semblait me sourire.

Je fus de retour chez moi à onze heures vingt. Après m'être préparé un whisky-soda, je m'installai confortablement et passai la situation en revue.

Prenant pour acquis que Rhea et Fel avaient mordu à l'hameçon et qu'ils marcheraient, j'étais sûr maintenant qu'ils n'auraient aucune peine à pénétrer dans l'immeuble d'abord, puis dans l'appartement de Sydney.

Je me souvins alors que Rhea avait un casier judiciaire. Il lui faudrait donc porter des gants. Une seule empreinte digitale et mon plan serait par terre, car je ne me faisais aucune illusion. Si on les arrêtaient, ils me balanceraient aussi sec.

Mais la police serait-elle mêlée à cette affaire ?

La position de Sydney était délicate. S'il faisait appel à la police, Plessington apprendrait que sa femme avait vendu son collier. Sydney s'en moquerait peut-être, mais il ne tiendrait certainement pas à ce que Tom Luce, son associé, apprenne les dessous de l'affaire. Cela risquait

de provoquer entre eux une rupture définitive, et Sydney savait parfaitement — tout comme je le savais moi-même — qu'il se préparait à fouler aux pieds les principes mêmes de leur association. Luce qui avait des principes ne pardonnerait pas facilement à Sydney une telle entorse, ce que Sydney voudrait éviter à tout prix. En tant qu'associé, Tom avait plus d'importance à ses yeux que moi, leur expert.

Mais Sydney accepterait-il sans agir de voir filer sous son nez sept cent cinquante mille dollars? Il avait beau être immensément riche, la perte d'une telle somme le rendrait fou. Après y avoir bien réfléchi, j'en arrivai à penser qu'il préférerait encore cette solution plutôt que d'affronter la colère et le mépris de Tom Luce et le tort que pourrait lui causer Madame P. en racontant à ses amies, nos riches clientes, qu'on ne pouvait pas lui faire confiance. Et s'il n'y pensait pas, c'est moi qui le lui rappellerais.

S'il ne mêlait pas la police à cette affaire, j'étais sauvé. J'écoulerais le collier pierre par pierre, planquerais l'argent en Suisse, tout en continuant à travailler pour Sydney pendant encore trois ou quatre mois. Puis je prétexterais ma mauvaise santé pour donner ma démission : Je partirais alors pour l'Europe où je m'installerais définitivement, en Suisse par exemple, un million de dollars en poche.

Oui, mais il y avait Rhea et Fel. Comment réagiraient-ils en découvrant que le collier qu'ils avaient volé était faux. Ces deux-là pouvaient être aussi dangereux, aussi redoutables que Spooky. Ayant eux-mêmes participé au vol, ils n'oseraient pas me dénoncer mais se lanceraient peut-être à ma poursuite.

J'étudiai l'affaire sous cet angle. Puis je me souvins que le coup de crosse que me porterait Fel au visage éloi-

gnerait de moi tout soupçon. J'en prendrais avantage. J'invoquerais l'état de mes nerfs pour partir immédiatement. D'après moi, Rhea et Fel mettraient bien une dizaine de jours à s'apercevoir qu'ils avaient fauché une copie du collier de diamants. À ce moment-là, je serais déjà en Europe hors de portée de toute vengeance. J'écri-rais alors à Sydney que je prenais définitivement ma retraite.

J'étais là à siroter mon whisky, tout en tournant ces pensées dans ma tête, lorsque à minuit trois exactement, le téléphone sonna. Je décrochai d'une main qui tremblait légèrement.

— Ici Carr.

— Bungalow 35, me dit Fel.

— Elle est là? demandai-je après avoir pris ma respi-ration.

— Tu parles si elle est là! fit Fel en gloussant.

— Demain soir, dix heures, confirmai-je, et je raccor-chai.

\*

La journée du lendemain me parut interminable. Heu- reusement, au magasin, les affaires furent calmes et j'eus le temps de réfléchir.

Terry m'observait. Finalement la curiosité l'emporta. Il s'approcha de moi et me demanda en me fixant de ses petits yeux rusés :

— Tu as des ennuis, Larry? Tu me parais bien son-geur.

— J'ai mal à la tête, dis-je, sautant sur cette occasion de faire remarquer que j'étais encore loin d'être complè-tement remis.

— C'est désolant, fit-il, l'air aussi peu navré qu'un

type qui vient de trouver dans la rue un billet de dix dol- lars. Tu t'es remis trop vite au travail. Je ne comprends pas pourquoi Sydney a insisté pour que tu reviennes. Il est vraiment trop égoïste. J'étais parfaitement capable de faire ton travail en plus du mien. Tu devrais rentrer chez toi et soigner ton mal de tête. Miss Barlow et moi on s'en tirera très bien.

J'étais sur le point de lui dire d'aller se faire foutre, puis je réfléchis que me prétendre souffrant m'arrange-rait.

— Je crois que c'est ce que je vais faire, lui dis-je en me levant, si tu crois vraiment pouvoir t'en tirer sans moi.

Je lus de la surprise dans ses yeux. Visiblement il ne s'attendait pas à ça. Sydney et moi absents, il ne devrait pas mettre les deux pieds dans le même soulier.

Mais c'était là une responsabilité qu'il accepta allégre-ment. Je me dirigeai vers le parking en me demandant comment Sydney s'en sortait avec ses maquettes et s'il avait conçu pour les pierres une nouvelle monture. J'esti- mai plus correct de l'informer que, souffrant, je rentrais chez moi et l'appelai d'une cabine téléphonique.

— Sydney, lui dis-je, j'ai un mal de tête épouvantable. Terry m'a affirmé qu'il s'en tirerait sans moi, alors je rentre chez moi.

— Pauvre cher! Tu as mille fois raison. (Puis se met- tant à bourdonner :) Je file au magasin de ce pas... Je ne peux pas en laisser la charge à Terry. J'ai quatre esquisses que je crois ravissantes. Elles te plairont. Tu ne veux pas venir chez moi, ce soir?

— Je préfère pas. Je vais me reposer aujourd'hui, si ça ne te fait rien.

— Mais oui, bien sûr.

Je ne rentrai pas immédiatement chez moi. Je passai

d'abord à ma banque et me fis remettre pour trois mille dollars de traveller's checks. Je me rendis ensuite à mon agence de voyages habituelle et demandai l'horaire des avions pour San Francisco. Il y en avait un qui partait le vendredi matin à cinq heures. J'en pris note et demandai s'il était nécessaire de réserver sa place. L'employé m'assura que cet avion partait toujours à moitié vide et que c'était inutile. Donc de ce côté pas de problème.

Une fois chez moi, je m'installai à ma table et établis le plan exact du coup que j'allais effectuer. Je me fis monter, pour le déjeuner, quelques sandwiches, et à trois heures de l'après-midi mon plan était au point.

Sydney m'appela vers quatre heures pour me demander de mes nouvelles. Je lui dis que mon mal de tête allait mieux mais que je me sentais encore dolent.

Il me demanda non sans anxiété si je pensais être rétabli, jeudi soir. Je le rassurai et ajoutai que je comptais retourner au magasin dès le lendemain matin à l'heure habituelle.

À huit heures, je descendis prendre un léger repas au restaurant du coin, puis je remontai chez moi et me forçai à regarder la télévision jusqu'à dix heures moins un quart. Je me munis du sac de voyage où j'avais mis la perruque à la Beatle, les lunettes de soleil fumées, la veste grenat à poches plaquées noires, mais non le revolver joujou, puis je descendis au garage et pris la route du motel des Pyramides. Si j'avais dit aux Morgan de s'installer dans ce motel, c'est parce que les bungalows étaient bien séparés les uns des autres et qu'il était spécialement fréquenté par des jeunes en route pour Miami. Si Rhea et Fel avaient choisi les vêtements adéquats, ils se noieraient dans la masse.

Je garai ma voiture à l'entrée du motel, y pénétraï et trouvai sans peine le bungalow 35, chaque pavillon portant un numéro lumineux.

Dans la nuit s'élevait le bruit assourdissant de transistors à plein volume et les voix discordantes des nombreuses chaînes de télévision. Personne ne me vit frapper au pavillon 35 dont la porte s'ouvrit immédiatement comme si Fel m'attendait avec impatience. J'entrai dans la pièce et il referma le battant derrière moi.

L'espace d'un instant, je ne reconnus pas Rhea qui postée près de la table m'observait de ses froids yeux verts. Elle portait un ensemble-pantalon rouge sang à col et poignets blancs, et rassemblés sur le sommet de la tête ses cheveux roux fraîchement lavés. À sa vue, une vague de désir me submergea et je compris à son petit sourire ironique qu'elle s'en était rendu compte. Je me tournai alors vers Fel. Lui aussi était parvenu à prendre l'air convenable. Il s'était fait couper les cheveux, portait une veste sport marron sur un pantalon vert bouteille. Un polo blanc complétait sa tenue.

— Ce que vous êtes beaux, tous les deux ! dis-je en posant sur la table ma sacoche de voyage. Vous avez une tenue de rechange ?

— Ouais. On s'est dit qu'attifés comme ça on serait vite repérés par les flics, dit Fel en ricanant. À peine le coup exécuté, on se frusque en hippies.

Ils ont quand même fait marcher leurs cellules grises, me dis-je en prenant place à la table.

— Puisque vous êtes ici tous les deux, j'en conclus que... vous marchez ?

— On veut d'abord en savoir plus long, dit Rhea qui gardait un visage de bois. Donne-nous le détail de l'opération, et après on décidera.

Je m'attendais à cette demande et je répondis en haussant les épaules :

— L'opération, comme tu l'appelles, est pour demain soir.

— Pour demain soir ? lança Fel. Ça me paraît bouculé.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre que ce soit demain soir ou la semaine prochaine ? J'ai tout organisé. Plus vite on agira, plus vite on aura l'argent.

— Laisse-le parler, dit Rhea alors que son frère la consultait du regard, puis elle s'assit un peu à l'écart et alluma une cigarette.

— Demain soir, à dix heures trente exactement, vous vous amènerez à Wellington Court, Roosevelt Boulevard. (Je sortis de mon portefeuille une feuille de papier que je posai sur la table.) J'ai marqué ici l'adresse et le moyen de s'y rendre. Allez jeter un coup d'œil sur le coin, demain matin. Contentez-vous de passer devant pour être sûrs d'y aller directement le soir. Vous calculerez le temps que vous aurez mis d'ici à Wellington et vous saurez exactement à quelle heure vous devrez partir d'ici demain soir. À cette heure-là, vous trouverez facilement à vous garer. Vous vous dirigerez ensuite tout à fait naturellement vers la porte d'entrée de l'immeuble. Elle ne sera pas verrouillée. Engagez-vous vivement dans l'escalier, et surtout ne prenez pas l'ascenseur. Le portier de nuit sera dans sa loge en train de regarder la télévision. Le fonctionnement de l'ascenseur risquerait de brouiller l'image sur l'écran, donc vous monterez à pied. Arrivés tout en haut, vous prendrez sur votre droite et vous tomberez sur l'appartement de Fremlin. Porte N° 4. Celle-là non plus ne sera pas verrouillée. Ouvrez-la le plus silencieusement possible et entrez. Vous vous trouverez dans un petit hall en face d'une porte donnant sur le living-room. Collez votre oreille contre le panneau. Vous devriez nous entendre parler, Fremlin et moi. À ce moment-là, vous faites irruption dans la pièce, revolver au poing et vous nous criez : « Les mains en l'air ! » Pas

de souci à vous faire côté Fremlin. Il restera cloué sur sa chaise, à vous regarder, l'air terrifié. Et maintenant nous en arrivons à la partie délicate de l'opération. (Je me tournai vers Fel qui, assis, les coudes sur les genoux, le visage entre les mains, m'écoutait attentivement.) Moi, il faudra que je joue les braves afin que pas un instant on ne me soupçonne d'être votre complice. C'est de toute importance si je veux pouvoir par la suite vendre les diamants. Je me lèverai d'un bond et je foncerai sur toi. À ce moment tu me frapperas au visage avec la crosse de ton flingue.

— Un coup de crosse en pleine gueule, ça peut faire des dégâts, dit Fel, abasourdi.

— Je sais, mais faut ce qui faut. Et même si je dois y laisser une dent, je n'en pleurerai pas. Un million de dollars, ça fait beaucoup d'argent.

— Alors tu veux vraiment que je te colle un coup de crosse sur la gueule ?

— Oui, sur la gueule, et pas sur le crâne. Que ce soit bien entendu. Pas sur le crâne, mais en pleine figure. Vu ?

— T'aimerais pas mieux épargner ta binette et avoir une bosse sur le crâne ?

— Lors de mon accident, j'ai eu une commotion cérébrale. Un coup sur le crâne pourrait m'être fatal.

— Ouais, dit Fel en consultant de nouveau du regard Rhea qui restait immobile, impassible mais l'œil aux aguets.

— Je m'écroule, repris-je. Vous deux, vous vous occupez de Sydney. Vous aurez eu soin de vous munir d'un rouleau de sparadrap de cinq centimètres de large. Vous le ligotez, puis vous le bâillonnez. Vous en faites autant avec moi. Le collier sera sur la table de travail. Vous le fauchez, et vous filez. C'est tout ce que vous aurez à faire. Vous voyez que c'est simple. Vous ne ren-



contrez aucune résistance, aucun flic, et si vous nous avez solidement ligotés, il nous faudra attendre que le domestique de Fremlin, qui arrive à huit heures du matin, nous délivre. (J'allumai une cigarette, puis demandai :) Jusque-là, pas de questions à me poser ?

— T'as rien à lui demander ? dit Fel à Rhea. Pour moi, ça va comme ça.

— Pour le moment, non, fit Rhea en faisant tomber sa cendre sur la moquette. (Puis se tournant vers moi :) Continue.

— Il vous faut un alibi. Vous raconterez que vous êtes partis de Luceville le lundi après-midi pour vous rendre à Frisco. Rhea espérait y trouver du travail et tu l'as menée là-bas en voiture. C'est la raison pour laquelle votre bungalow est resté fermé pendant deux jours, ainsi que la nuit du vol. Le vendredi, Rhea prendra l'avion qui s'envole pour Frisco à cinq heures du matin. Quant à toi, Fel, tu retournes à Luceville au volant de ta voiture, à peine le coup exécuté. Tu devrais y arriver le vendredi dans la soirée. Raconte à tous ceux que ça intéresse que Rhea est partie pour Frisco chercher du travail. Il y a des chances pour que vous n'ayez pas besoin d'un alibi, mais mieux vaut toujours en avoir un.

— Ouais, fit Fel. Ça se tient.

Je sortis de mon porte-billets les traveller's checks et les jetai sur les genoux de Rhea.

— Ça couvrira tes dépenses. Rien de plus facile que de prendre un billet d'avion pour San Francisco, mais bien entendu donne au guichet un faux nom et une fausse adresse. À cette heure-là, il y a toujours des places libres. Descends dans un hôtel modeste et cherche effectivement du travail. C'est important, au cas où la police effectuerait un contrôle. Au bout de dix jours, tu rentres à Luceville... mais pas avant... Tu as bien compris ?... Dix jours.

C'est alors qu'elle posa sa première question.

— Et le collier, qu'est-ce qu'on en fait ? On le fourre dans ta poche avant de les « mettre », pour que tu puisses t'occuper de le vendre ?

— Comme idée géniale, ça se pose un peu là, alors que ça se passerait sous les yeux de Sydney. Non, mais tu as besoin de te faire soigner. (Et j'ajoutai vivement :) Ce collier, c'est vous qui le prenez. Tu l'emportes avec toi, ou bien c'est Fel qui le cache dans votre bungalow. À vous de choisir.

Elle me scruta en plissant les paupières et dit :

— Je te trouve drôlement confiant ! Si on s'évanouissait dans la nature avec le collier, t'aurais bonne mine !

— Admettons, fis-je en souriant. Tu t'imagines que vous pourriez le vendre, ce collier ? Il faut d'abord le démonter. Bon, vous le démontez. Mais n'oubliez pas qu'il y en a pour un million de dollars. Jamais vous ne trouverez un receleur pour écouler ces pierres et si vous en dégotez un, il vous arnaquera comme dans un bois. Voilà pourquoi je peux me permettre de vous faire confiance. Moi je connais les marchands qui m'achèteront ces pierres sans me poser la moindre question, ce qui n'est pas votre cas. C'est pas plus malin que ça !

Elle rumina ce que je venais de lui dire et pour la première fois je la vis se détendre.

— C'est bon, fit-elle, mais quand tu auras vendu les pierres, qu'est-ce qui se passera ? Tu prends le collier, tu prends la fuite... C'est nous qui aurons bonne mine.

Elle suivait exactement le même raisonnement que moi mais j'avais prévu cette question et étais prêt à y répondre.

— Fel retourne à votre pavillon pour sauver les apparences, mais toi tu m'accompagnes en qualité de secrétaire. Tu assisteras à toutes les transactions. Tu sauras

exactement le prix que je toucherai pour chaque pierre, qui me sera payé comptant, et dont je vous verserai la moitié. Tu es rassurée, maintenant ?

Elle me regarda attentivement. Je lui avais coupé l'herbe sous les pieds et elle n'avait plus aucune objection à soulever.

— Oui, dit-elle néanmoins, mais à condition que tu ne mettes pas les voiles dès que j'aurai le dos tourné.

— Ça me serait impossible, même si j'en avais envie, fis-je en lui souriant. On ne se quitte plus... (Puis la regardant droit dans les yeux :) On couche même ensemble... ça fait partie du marché conclu entre nous.

— Tu me plais, vieux ! fit Fel en pouffant. Bon Dieu, ce que tu obtiendras, on peut dire que tu l'auras mérité.

Brusquement Rhea sourit. Un froid et dur sourire, mais un sourire tout de même.

— Bon, tu as gagné, dit-elle. On marche.

— Parfait. (Je poussai un soupir de soulagement.) Encore quelques détails à mettre au point et je rentre chez moi. D'abord, et c'est très important, il vous faut tous les deux porter des gants. Si vous laissez la moindre empreinte dans l'appartement de Fremlin, le million nous passe sous le nez. (Je désignai ma sacoche de voyage.) Je t'ai apporté tout un équipement, Fel jettes-y un coup d'œil.

Fel ouvrit la sacoche, en sortit la perruque, les lunettes et la veste. Gloussant, il se coiffa de la perruque, chaussa les lunettes puis se regarda dans le miroir :

— Ça alors, c'est formidable ! Je me reconnais pas moi-même.

— Quant à toi, dis-je à Rhea, tu noueras un foulard sur tes cheveux. Et procure-toi une paire de lunettes de soleil pour dissimuler tes yeux verts. À peine le coup exécuté, changez-vous et mettez les vêtements que vous

portez actuellement dans une valise de fibre que vous irez jeter dans un lieu où on ne la retrouvera pas. C'est Fel qui se chargera de ça... Compris ?

Elle acquiesça. À présent, elle se montrait moins hostile, et je sentis qu'elle était vraiment accrochée.

— Tout est noté là-dessus, dis-je en tapotant la feuille posée sur la table. Oui, tout ce que je viens de vous dire. Apprenez le texte par cœur et quand vous le saurez déchirez cette feuille. Je crois bien que c'est tout. (Je me levai.) À demain soir, dix heures et demie. (Et m'adressant à Fel :) N'oublie pas, hein ? Au visage et pas sur le crâne. Et frappe assez fort pour qu'on y croie.

— Je préfère que ce soit toi que moi, dit-il en faisant la grimace.

Je m'arrêtai sur le seuil et leur lançai, avant de partir :

— Qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour un million de dollars ?

## CHAPITRE VII

Le jeudi se passa aussi bien que possible. Malgré tous mes efforts afin de me dominer, j'étais nerveux et Sydney qui bourdonnait et papillonnait autour de moi me rendait à moitié fou. Il ne cessait de surgir de son bureau, de tourbillonner dans le magasin en me lançant des regards complices, avant de disparaître de nouveau. Bien entendu, Terry se rendit compte que nous mijotions quelque chose et je sentais peser sur moi son regard inquisiteur.

Bien décidé à mettre fin à cette comédie, j'allai dans le bureau de Sydney, fermai la porte derrière moi et lui déclarai :

— Pour l'amour du ciel, mon vieux, domine-toi. Tu serais menacé par la Mafia que tu n'agirais pas autrement.

— Moi? fit-il en ouvrant de grands yeux, je suis calme comme un évêque. Que veux-tu dire?

— Comme un évêque qui trouverait une fille dans son lit.

— Je suis peut-être un peu excité, fit-il en gloussant. Je grille d'impatience de te montrer mes maquettes! Je suis sûr qu'elles t'enchanteront.

— Attendons ce soir et cesse de papillonner par là. Terry se ronge les ongles de curiosité.

Il suivit mon conseil et resta enfermé dans son bureau tout l'après-midi, mais en partant, à six heures, il ne put s'empêcher de m'adresser un clin d'œil appuyé. Je fronçai le sourcil, et il sortit, le cœur gros.

À peine avait-il refermé la porte que Terry, se levant d'un bond, s'approcha de moi.

— Qu'est-ce qui se passe? me demanda-t-il. Il ne pouvait pas tenir en place. Qu'est-ce que vous mijotez, tous les deux?

— Demande-le-lui, fis-je en commençant à mettre de l'ordre sur ma table de travail. S'il tient à ce que tu le saches, il te le dira.

Terry, les deux mains appuyées sur mon bureau, se pencha vers moi et s'exclama, son petit œil faux brillant de colère.

— Tu me détestes, hein?

— Tu me le rends bien, Terry, fis-je en me levant et en me dirigeant vers le vestiaire.

Dix minutes plus tard, je prenais le chemin de mon appartement, au volant de ma voiture. Dans une semaine, peut-être même avant, me dis-je, je serai à Anvers en train de m'entretenir avec un des plus gros diamantaires du monde. Je lui proposerai dix des plus belles pierres, mais pas la plus grosse. Celle-là, je la réservais à la maison Hatton Garden de Londres. Wallace Bernstein m'avait récemment demandé de lui fournir un diamant de premier ordre, fleuron d'une couronne. Il me laissa entendre qu'il était destiné à un membre de la famille royale. Je ne doutais pas un instant qu'il sauterait sur ce gros caillou et qu'il ne discuterait pas mon prix. Je me rendrais ensuite de Londres à Amsterdam, puis à Hambourg et finalement en Suisse. J'aurais à ce moment-là

empoché un million de dollars. Cette somme placée à 8 % d'intérêt m'assurerait un revenu annuel de quatre-vingt mille dollars. Je ferais en Suisse la demande d'un permis de séjour, payerais mes impôts et serais tranquille jusqu'à la fin de mes jours.

J'étais assez content de la manière dont j'avais manœuvré Rhea. Elle avait cessé de se méfier de moi et ça, c'était important. Tandis qu'elle userait ses semelles à Frisco et que Fel serait garé à Luceville, j'aurais toute latitude de me débrouiller.

Le coup exécuté, Sydney alerterait-il la police ? Tout était là. Il me faudrait le manier avec précaution. Il serait hors de lui, fou de colère, et quand il est dans cet état il ne se domine plus. Il me faudrait lui dire et lui redire que si la police s'en mêlait, Tome Luce ne manquerait pas d'être mis au courant. Qui l'emporterait chez Sydney ? Sa rage ou la peur que lui inspirait Luce ? Je penchais pour cette dernière supposition.

J'arrivai chez moi à six heures trente-cinq. J'avais encore quatre heures à tirer. Me rappelant que je devais en principe dîner avec les Johnson, je pris une douche, me rasai et passai un costume foncé. J'avais eu beau prendre tout mon temps, il me restait encore trois heures et quart à attendre avant de passer à l'action.

Je me versai un whisky tassé, ouvris la télévision qui m'ennuya à périr et que j'arrêtai aussitôt. Puis tendu et nerveux, je me mis à arpenter mon living-room, consultant ma montre toutes les cinq minutes. J'aurais été incapable d'avaler une miette tant j'avais l'estomac serré, mais le whisky me fit du bien. Je ne sais pourquoi, je pensai soudain à Jenny et j'eus envie de lui parler. Consultant mon agenda de poche, j'y trouvai le numéro de l'hôpital municipal de Luceville et le formai.

— Allô ? dit Jenny presque aussitôt.

— Oui, bonjour. (Je m'asseyai, brusquement détendu.) C'est votre vieil adjoint de l'Assistance sociale. Comment allez-vous, Jenny ?

— Larry ! (La joie qu'exprimait sa voix me fit du bien.) Que c'est gentil à vous de m'appeler ! Ça va beaucoup mieux. J'arrive même, avec deux cannes, à faire quelques pas.

— Vrai ?... C'est merveilleux ! Quand recevrez-vous votre billet de sortie ?

— À la fin de la semaine prochaine. J'ai hâte de partir d'ici et de me remettre au travail. Et vous, Larry, comment ça va ?

Je me demandai comment elle réagirait si je lui racontais que je me préparais à commettre une escroquerie.

— Moi, ça va. J'ai repris le harnais... J'ai beaucoup à faire. Ce soir, j'ai un dîner. Je finissais de m'habiller quand tout d'un coup j'ai eu envie de vous entendre.

— Je pense souvent à vous, Larry. Je suis contente que vous soyez retourné à Paradise City. Luceville n'est pas faite pour vous.

— C'est possible. Et pourtant cette ville me manque... et vous aussi. (J'éprouvai brusquement l'envie de la revoir, tout en sachant que c'était impossible. Dans quatre ou cinq jours, je serais en route pour l'Europe dont je ne reviendrais probablement jamais. J'évoquai ses cheveux qui glissaient toujours, son beau regard, son efficacité, sa générosité.) Je pars pour l'Europe dans quelques jours... Pour affaires. Sinon j'aurais pris ma voiture et je serais venu vous voir.

— Ah !... Et vous serez longtemps absent ?

— Je ne peux encore rien dire... Ça dépend de beaucoup de choses. Je serai peut-être obligé de me rendre à Hong Kong... De toute façon, je ne reviendrai pas avant un certain temps.



— Oui, bien sûr... Alors je vous souhaite un bon voyage.

Au ton de sa voix, je la sentis déçue. Et tout en regardant fixement le mur d'en face, je pensai à la solitude qui m'attendait. L'exil dans un pays étranger, moi qui ne parlais d'autre langue que la mienne. Comme tout aurait été différent si Jenny avait été à mes côtés. Avec la fortune que j'allais réaliser, nous aurions pu mener ensemble une vie merveilleuse. Ces pensées me traversèrent l'esprit tandis qu'elle reprenait :

— Je pense que chez vous le soleil brille. Ici, il fait un temps affreux. Il y a des moments où je donnerais tout au monde pour me dorer au soleil.

Je pensai au plaisir que j'aurais eu à lui montrer Hong Kong, puis le cœur lourd, je compris que j'avais laissé échapper l'occasion. Je ne pouvais lui dire brusquement : « Accompagnez-moi. » Impossible de la prendre ainsi au dépourvu. De plus elle marchait encore difficilement. Non... il était trop tard. Il me faudrait fuir quelques jours après le vol du collier. Lundi prochain, probablement. M'attarder serait trop dangereux.

— Oui, il fait un beau soleil, ici, dis-je, regrettant de lui avoir téléphoné. Je vous écrirai, Jenny. Il se fait tard. Soignez-vous bien.

— Vous aussi.

Nous échangeâmes encore quelques paroles, puis je raccrochai, et me remis à regarder fixement le mur d'en face. Étais-je amoureux d'elle ? Je me le demandais et commençais même à le croire. Mais elle, l'était-elle de moi ? Peut-être qu'une fois en sécurité en Suisse, je lui écrirais pour lui avouer mes sentiments. Je lui demanderais de venir me rejoindre pour que nous en discutions. Je lui enverrais son billet d'avion et j'étais presque sûr qu'elle viendrait.

Je consultai de nouveau ma montre. Encore deux heures trois quarts à attendre. Je n'aurais pu rester une minute de plus dans mon appartement. Je descendis et me rendis en voiture jusqu'à un Interflora qui restait ouvert très tard. Je choisis de magnifiques roses à envoyer à Jenny et sur la carte que j'y joignis j'écrivis que je ne tarderais pas à lui donner signe de vie. Puis, trouvant plus raisonnable de manger quelque chose, j'allai jusqu'au Spanish Bay Hotel et me fis servir au snack-bar un sandwich au saumon et un verre de vodka.

Un de mes clients, un riche agent de change au visage congestionné de poivrot m'aperçut et vint s'asseoir près de moi. Nous parlâmes de choses et d'autres, puis clignant de l'œil il me dit :

— Je serais acheteur d'un bracelet d'émeraudes et de rubis. Mais pas pour ma femme, entendez-moi bien. Je me suis trouvé un petit morceau de choix qui m'enchant, mais il faut que j'y mette le prix. Vous pourriez me fournir ça, Larry ?

Je l'assurai que rien n'était plus facile et lui conseillai de venir me voir le lendemain au magasin.

Je passai l'heure qui suivit à lui prêter une oreille complaisante. C'était un homme utile à connaître qui m'avait déjà refilé de précieux tuyaux pour jouer à la Bourse. Mais en même temps je me disais que bientôt tout cela serait derrière moi... que j'effectuerais un nouveau changement de décor. Je me demandai si je me ferais des amis en Suisse. D'après ce que j'avais entendu dire, les Suisses ne se montraient pas très accueillants envers les étrangers, mais il y aurait toujours une colonie américaine où je pourrais me faire des relations.

Enfin les aiguilles de ma montre qui se traînaient marquèrent dix heures moins un quart. Je pris congé de Cals-hot qui m'annonça sa visite au magasin vers dix heures le

lendemain. En montant dans ma Ford, je pensai à Fel et eus un recul. *Un coup de crosse en pleine gueule, ça peut faire du dégât.* Mais un million de dollars, ça ne se gagne pas si facilement que ça.

Alors que j'appuyais sur le bouton de sonnette de l'immeuble où habitait Fremlin, Lawson le gardien de nuit apparut au fond du hall. Je vis également Claude, le cuisinier de Sydney, sortir de l'ascenseur.

Tous deux me saluèrent et Lawson m'ouvrit la porte.

Lorsque le portier de nuit retourna en hâte dans sa loge, ce qui signifiait qu'il devait y avoir à la télévision une émission qui le passionnait, Claude me dit :

— Monsieur Sydney est très énervé, ce soir, monsieur Larry. J'ai eu toutes les peines du monde à le persuader de dîner. J'espère que votre présence aura sur lui un effet calmant.

Pensant à ce qui allait se passer, je me dis qu'il y avait peu de chances que j'y parvienne.

— Je ferai de mon mieux, Claude. Bonne nuit.

Sur quoi je pris l'ascenseur jusqu'au dernier étage. Puis j'en sortis et dévalai l'escalier. Arrivé dans le hall, je regardai autour de moi, me dirigeai vivement vers la porte. J'appuyai sur la poignée, tournai le verrou, puis faisant demi-tour, remontai à pied. Comme je l'avais prévu, tout s'était passé le mieux du monde. Arrivé devant l'appartement de Sydney, j'appuyai doucement sur la poignée et constatai que la porte n'était pas verrouillée. Je la refermai et sonnai.

Sydney arriva en bondissant et l'ouvrit toute grande.

— Entre, cher ! s'exclama-t-il, les yeux brillants de plaisir. Pas trop assommant, ton dîner ?

— Si. (Je refermai la porte, lui pris le bras et entrai avec lui dans le living-room, rassuré à l'idée que la porte n'était pas verrouillée.) La mère Johnson était toute agi-

tée. J'ai l'impression que son mari n'est pas décidé à dépenser une pareille somme. En revanche, je suis tombé sur Calshot qui cherche un bracelet d'émeraudes et de rubis. Il vient demain au magasin... Il a une nouvelle minette.

— Peu importe tout ça... viens voir mes dessins.

Je le suivis jusqu'à sa table de travail tout en consultant ma montre. Elle marquait dix heures dix. Dans vingt minutes, tout allait se déchaîner. Je m'aperçus que je transpirais légèrement et, sortant mon mouchoir de ma poche, je m'essuyai les mains.

— Regarde ! me dit Sydney en étalant quatre dessins sur la table. Qu'en penses-tu ? (Je me penchai, ayant peine à me concentrer.) Tu ne trouves pas celui-ci merveilleux ? (Il posa son doigt effilé d'artiste sur le second dessin.)

Je me ressaisis et m'obligeai à examiner les dessins pendant plusieurs secondes. Sydney s'était surpassé. Jamais je n'avais vu plus beau bijou que celui qu'il me désignait.

— Tu es un véritable génie, Sydney ! fis-je en me redressant. Pas moyen de s'y tromper. C'est celui-ci ! Il est somptueux et si je ne suis pas fichu d'en tirer deux millions, je ne m'appelle plus Carr !

Il gloussa et se dandina de plaisir.

— Je pensais bien ne pas m'être trompé, mais maintenant que tu le dis...

— Comparons-le avec le collier de Madame P.

— Pourquoi ? fit Sydney, l'air surpris.

— Je veux comparer la taille des pierres avec celle de ton dessin, fis-je d'une voix rauque.

— Ah bon... je comprends.

Il traversa la pièce, décrocha le Picasso et se livra à la mystérieuse opération de l'ouverture du coffre.

Je consultai ma montre. Encore quinze minutes.

Il apporta le collier qu'il posa sur la table.

— Assieds-toi, Sydney, nous allons regarder ça de près.

Il fit le tour de la table, je me postai derrière lui, puis nous nous mîmes tous deux à comparer les pierres du collier et celles du dessin.

— C'est extraordinaire, assurai-je. Tu as magnifiquement saisi l'essence même de ces pierres. Tu imagines ce que ça donnera quand Chan l'aura exécuté. J'ai hâte de lui apporter le collier et la maquette.

— Quand penses-tu partir ? me demanda-t-il en pivotant sur son fauteuil.

— Lundi. Je passerai dès demain à mon agence de voyages. Je devrais arriver à Hong Kong mercredi. Je passerai une semaine avec Chan pour m'assurer qu'il a bien compris ce que nous voulons, puis je reprendrai l'avion pour rentrer.

— Parfait. Combien de temps penses-tu mettre pour le vendre ?

— Ça, c'est plus délicat. Je ne peux pas te le dire. J'ai déjà dressé une liste de noms. Chan mettra deux mois à exécuter le collier. Dès qu'il sera terminé, ce sera à mon tour de jouer.

— Tu ne peux pas m'indiquer une date approximative ?

Je le regardai, sans comprendre où il voulait en venir.

— Je ne crois pas que ce soit possible, Sydney. Ça peut aussi bien prendre un mois que huit mois. Deux millions, c'est une somme.

— Vois-tu, Larry, fit-il en s'agitant sur son fauteuil, c'est que j'ai assuré ce collier pour neuf mois. J'ai obtenu un tarif spécial, mais la prime est lourde. Si ce collier n'est pas vendu dans neuf mois, je serai obligé de faire

un nouveau versement à mes assureurs et ça je n'y tiens pas.

Je restai cloué sur place.

— Tu l'as assuré? m'exclamai-je.

— Évidemment, mon chou. Tu ne t'imaginais quand même pas que je te laisserais partir pour Hong Kong avec ce collier sans l'assurer. Il pourrait t'arriver quelque chose. On pourrait te le voler. Tu pourrais avoir un accident... mais ne parlons pas de malheur! On ne risque pas impunément sept cent cinquante mille dollars.

— Oui, évidemment, dis-je, mon cœur battant la breloque. Chez qui l'as-tu assuré?

— À notre compagnie habituelle... la *National Fidelity*. Je me suis même bagarré avec cet affreux Maddox. Je ne peux pas le blairer, ce type-là. Il est d'un coriace! Finalement j'ai dû m'adresser à un des directeurs pour obtenir de meilleures conditions. Maddox exigeait près du double de ce que j'ai versé.

Maddox!

Moi aussi j'avais eu l'occasion de traiter avec lui, et je le tenais pour le plus dur, le plus coriace et le plus rusé des agents d'assurances. Un type qui flairait le délit avant même qu'il fût conçu. Avec l'aide de son enquêteur, Steve Harmas, il avait déjoué plus d'escroqueries à l'assurance et fait mettre en taule plus de gens qui tentaient de frauder que tous les autres assureurs réunis.

Me sentant blémir, je me détournai et m'approchai lentement de la vaste baie.

J'étais pris de panique. Plus question de voler le collier! Il me fallait absolument empêcher cela, mais comment? Mon cerveau fonctionnait à vide et pourtant je savais qu'avec Maddox dans le décor j'allais au-devant d'une catastrophe.

Si à Paradise City la police n'était pas sans mérite, elle

n'arrivait pas à la cheville d'un Maddox. Je me rappelai la fameuse affaire<sup>1</sup> où Terrell, le chef de la police, avait fait appel à la collaboration de l'enquêteur Steve Harmas, qui avait résolu l'énigme du collier Esmaldi ainsi que d'un meurtre.

— Ça ne va pas, Larry ?

— J'ai brusquement un terrible mal de tête.

Je me pris la tête à deux mains et cherchai désespérément une issue à ma situation. Je me rendis soudain compte que rien n'était plus facile que d'empêcher ce vol. Il me suffisait de traverser la pièce, pour me rendre dans le hall d'entrée et verrouiller la porte afin que Rhea et Fel ne puissent faire irruption dans l'appartement.

Que pourraient-ils faire ? Rien d'autre que se retirer et m'insulter quand nous nous reverrions.

— Je vais aller te chercher un comprimé d'Aspro, dit Sydney en se levant. C'est encore ce qu'on a trouvé de mieux, cher.

— Ne te dérange pas, dis-je en me dirigeant vers la porte. J'y vais. Elles sont bien dans la petite pharmacie de la salle de bains ?

— Laisse-moi...

À ce moment la porte s'ouvrit sous une brutale poussée et je compris qu'il était trop tard.

\*

Bien des jours plus tard, quand je revécus cette scène, je compris pourquoi le coup avait si tragiquement fini.

C'était entièrement ma faute. En dépit des heures que j'avais passées à réfléchir et à dresser un plan, je m'étais mépris sur la façon dont Sydney réagirait en pareille cir-

1. Voir *L'Homme à l'affût*, Carré Noir n° 29.

constance. J'étais persuadé que ce charmant homosexuel, tout bourdonnant et papillonnant, n'aurait devant le danger pas plus de courage qu'une souris et que sous la menace il s'effondrerait. Si je l'avais su courageux, je ne serais pas dans la situation où je me trouve actuellement, mais persuadé qu'il n'offrirait aucune résistance, je n'avais même pas envisagé cette éventualité.

Je me dirigeais vers la porte et Sydney contournait son bureau quand Fel, suivi de Rhea, fit irruption dans la pièce.

Fel, portant la perruque à la Beatle et des lunettes fumées, brandissait un Colt automatique à l'air redoutable. Derrière lui, ses cheveux roux dissimulés sous un foulard noir, le visage à moitié caché par d'énormes lunettes de soleil, Rhea elle aussi paraissait redoutable, avec le .38 qu'elle tenait dans sa main gantée.

— Pas un geste ! hurla Fel d'une voix à vous glacer le sang dans les veines. Les mains en l'air !

J'avancai dans sa direction. J'essayai de m'arrêter mais j'étais sur ma lancée. J'arrivais presque sur lui lorsqu'il me frappa. Je l'avais vu prendre son élan et je voulus me baisser, mais déjà le canon du revolver me frappait en plein visage et une lueur blanche explosa dans mon crâne. Je sentis du sang chaud et gluant couler dans ma bouche et je tombai à la renverse, étourdi par la violence du coup. Je restai étendu sur le dos. Déjà mon œil droit se fermait, mais de l'autre j'enregistrai tout ce qui suivit.

Je vis Sydney saisir le poignard qui lui servait de coupe-papier, une pièce rare ayant appartenu aux Borgia, qu'il avait payée quelques milliers de dollars et dont il était très fier. Il fonça sur Fel comme un taureau, brandissant le poignard, le visage blême, les yeux hors de la tête, des yeux fous à l'expression meurtrière.

Je vis Rhea reculer, lever son revolver, montrer les dents en un rictus comme un chien enragé. Il y eut un

éclair, une détonation à la seconde même où Sydney frappait Fel qui restait immobile, comme stupéfait. La lame du poignard pénétra dans le bras de Fel et le sang jaillit. Le crâne de Fremlin s'ouvrit comme une grenade trop mûre, et il s'écroura dans un bruit assourdi qui sembla cependant résonner dans la pièce.

La fumée du revolver monta en spirale vers le plafond. Fel, qui vacillait, recula en se tenant le bras. Je parvins, malgré l'atroce douleur qui me taraudait le visage, à me mettre à quatre pattes.

Je contemplai alors le corps de Sydney. Une substance affreuse, blanchâtre et mêlée de sang, s'échappait de son crâne. On ne survit pas à une pareille blessure. Cela je le savais. Sydney ! Mort ! Je sentis quelque chose dans ma bouche et je crachai une de mes dents sur le merveilleux tapis persan, vieux de deux cents ans, qu'aimait tant Sydney. Je me mis à ramper vers lui. J'éprouvais le besoin de le toucher, de tenter de le ramener à la vie et alors que j'étais sur le point de l'atteindre, l'ombre de Rhea s'étendit devant moi.

Je m'arrêtai pile, toujours à quatre pattes, le sang coulant de ma bouche, et levai la tête. Il y avait sur le mur d'en face un grand miroir et je la vis s'y refléter. Avec ses énormes lunettes de soleil, ses lèvres retroussées en un cruel rictus sur ses dents étincelantes, son ensemble-pantalon rouge sang, elle avait quelque chose de démoniaque et semblait sortir tout droit des Enfers.

Elle tenait son revolver par le canon. Comme je regardais son reflet dans le miroir, elle prit son élan et m'assena un formidable coup de crosse sur le crâne.

\*

Lorsque je revins à moi, j'ignorais encore que j'étais dans le coma depuis cinq jours, que j'avais subi une

intervention chirurgicale du cerveau et que par deux fois on m'avait donné pour mort.

Le premier signe de vie que je perçus, alors que je tentais d'émerger d'eaux boueuses, fut le son d'une voix. Je continuai de m'élever en nageant, non parce que j'étouffais mais poussé par un vague et inconscient désir de remonter à la surface. La voix se fit alors plus proche et les mots prononcés par un homme me parvinrent distinctement.

— Dites donc, toubib, j'en ai encore pour longtemps à moisir ici à attendre que ce type reprenne connaissance ? Je deviens fou à rester là sans rien faire. Je suis inspecteur-chef de la police et voilà cinq jours que je suis là à me ronger les sangs ! bon Dieu !

L'inspecteur-chef?... La police?... Cinq jours?...

Je ne bronchai pas, conscient seulement d'une terrible douleur à la tête.

— Il peut sortir du coma d'une minute à l'autre, fit une autre voix, également masculine. Mais il peut aussi y rester pendant des mois.

— Des mois ? s'exclama l'inspecteur. Et vous ne pouvez rien faire pour l'en sortir?... Je ne sais pas, moi. Une piqûre, par exemple. Si je reste ici à me ronger pendant des mois, c'est moi qui tomberai dans le coma, et vous aurez sur les bras deux patients au lieu d'un.

— Je regrette... mais nous ne pouvons qu'attendre.

— Ça, c'est la meilleure !... Et moi, qu'est-ce que je vais faire pendant tout ce temps ? Du yoga ?

— Pourquoi pas, monsieur Lepski ? Ça ne vous ferait certainement pas de mal.

Il y eut un silence, puis le dénommé Lepski reprit :

— Alors comme ça vous pouvez pas le sortir du coma ?

— Non.



— Et ça peut durer des mois ?

— Oui.

— Seigneur ! Et il faut que ça soit sur moi que ça tombe. Bon, ben j'ai plus qu'à attendre, pas vrai, toubib ?

— J'en ai peur.

Un bruit de pas traversa la chambre, une porte s'ouvrit, se referma, puis le dénommé Lepski grommela entre ses dents, se leva et se mit à arpenter la pièce ; ses allées et venues formaient un bruit de fond. Je me mis à réfléchir à ce que je venais d'entendre. Si ma tête ne me faisait pas si mal, je pourrais réfléchir plus clairement. Par un effort de volonté, je m'obligeai à évoquer ce qui s'était passé. Je revoyais le moment atroce où Rhea avait assassiné Sydney. Elle levait son revolver... la lueur blanche... la détonation et la tête du courageux Sydney explosait dans un jaillissement de sang et de cervelle. Le pauvre vieux !

Comment avais-je pu être aussi bête ? Pourquoi avais-je sous-estimé son courage ? Je le revoyais fonçant sur Fel, le poignard des Borgia à la main... un geste que, personnellement, je n'aurais jamais tenté sous la menace d'un revolver. Un geste téméraire, insensé, mais magnifique, et que seul un homme hardi et courageux pouvait accomplir. Sydney avait certainement compris, en voyant ces deux inconnus faire irruption dans la pièce, qu'ils en avaient à la rivière de diamants. En revanche, ce qu'il ignorait, c'est que le collier qu'il défendait était un faux. Il avait risqué et perdu la vie pour rien.

Pour lui, tout était fini. Mais moi je me trouvais dans la pire des situations, avec cet officier de police installé à mon chevet pour recueillir mes premières paroles. Me soupçonnait-on d'être mêlé d'une façon quelconque au meurtre et au vol ? Pas impossible. Comment allait réagir Maddox en apprenant que sa Compagnie allait être obli-

gée de verser sept cent cinquante mille dollars? Tel que je le connaissais, plutôt que de raquer une aussi forte somme, il fouinerait et ne lâcherait pas le morceau jusqu'à ce qu'il arrive à me coller ce meurtre sur le dos.

J'avais encore le temps d'y penser. Si je restais immobile, si je ne donnais pas signe d'avoir repris connaissance, je trouverais peut-être le moyen de m'en sortir... de sauver ma peau.

J'entendis une porte s'ouvrir, et une voix de femme lança :

— Votre déjeuner est servi, monsieur Lepski. Je vais vous remplacer.

— Parfait, mon petit. Mais si jamais il entrouvre une paupière, venez me chercher. Qu'est-ce qu'il y a à déjeuner?

— Du ragoût de bœuf.

— Vous êtes sûre que c'est pas du chien?

— Le chat de l'infirmière-chef a disparu, fit la fille en gloussant.

— Et voilà! C'est bien ma chance!

La porte se referma. J'entendis l'infirmière s'asseoir à mon chevet et tourner les pages d'un livre. Je me replongeai dans mes ruminations.

Rhea et Fel avaient emporté le faux collier. Fel avait été blessé. Le bruit de la détonation avait-il alerté quelqu'un dans l'immeuble? Les avait-on vus fuir? La police les aurait-elle déjà arrêtés et Rhea aurait-elle parlé? C'était peut-être pour cela que cet officier de police montait la garde auprès de moi. Rhea, à peine arrêtée, me balancerait, c'était sûr, mais comment le savoir? D'après le regard que j'avais surpris dans le miroir, elle se préparait à me liquider, tout comme elle avait tué Sydney. Mais si je survivais — ce qui maintenant me paraissait possible — et si on arrêtait le frère et la sœur, elle parlerait.

J'aurais aimé porter les mains à ma tête douloureuse mais je résistai à ce désir. Il me fallait disposer d'encore un peu de temps et pour cela paraître encore dans le coma.

Si Fel et Rhea s'en sortaient, que feraient-ils ? Ils avaient volé un collier qu'ils croyaient valoir au moins un million de dollars. Ils savaient que le moindre faux pas aurait pour eux des conséquences désastreuses. Chercheraient-ils à vendre ce bijou ? Je les avais pourtant prévenus qu'aucun receleur ne voudrait s'y brûler les doigts. Maintenant qu'ils risquaient d'être accusés de meurtre, seraient-ils assez fous pour entrer en contact avec un fourgue ? Mais Rhea, si avide d'argent, serait-elle capable de résister à la tentation de se faire du fric avec ce collier ?

Mais pourquoi penser à eux ? Si je devais survivre, c'est à moi qu'il fallait que je pense.

Et si la police ou Maddox — spécialement Maddox — me soupçonnait d'être à l'origine de ce vol ? Et si, munis d'un mandat de perquisition, ils ouvraient mon coffre ? Comment réagiraient-ils en y découvrant l'authentique rivière de diamants.

Puis j'entrevis une lueur d'espoir... une solution, et Dieu sait si j'en avais besoin !

Toujours sans bouger, je faisais travailler ma pauvre tête et je crus discerner la possibilité de m'en sortir... à condition, bien entendu, que Rhea et Fel échappent à la police. Dans ce cas, j'étais sauvé. Je pourrais même abuser Maddox. Je retournerais au magasin. Sydney mort, Tom Luce m'offrirait certainement de me prendre pour associé. Sans mes connaissances en diamants, l'affaire risquait de péricliter. Je me sentis soudain plus léger, à la fois détendu et plein d'espoir.

Oui, ça pourrait marcher, à condition que Rhea et Fel ne se fassent jamais épinglez.

D'ailleurs pourquoi les arrêterait-on ? Personne, même si quelqu'un les avait vus sortir de l'immeuble, ne serait en mesure de les identifier. Aussi longtemps qu'ils ne commettraient pas l'idiotie de chercher à écouler les cailoux, ils seraient tout comme moi en sécurité.

Mais voilà, il y avait Rhea.

Je me souvins de ce que m'avait dit Jenny. *Elle est obsédée par le désir de devenir riche. Elle se refuse à accepter le fait que pour avoir de l'argent, il faut le gagner... Elle dit elle-même que jamais elle n'aura la patience d'attendre aussi longtemps.*

Cependant Rhea n'était pas une idiote. Malgré la tentation de se procurer rapidement de l'argent, elle devait comprendre que, si elle essayait de vendre le collier, elle courait à sa perte.

J'entendis frapper à la porte, puis l'infirmière se lever et traverser la pièce.

— Bonjour, Miss Baxter, dit-elle.

— Comment est-il aujourd'hui ? demanda Jenny.

— Pas de changement.

Jenny était venue !

Je dus faire un effort surhumain pour ne pas ouvrir les yeux. C'était encore trop tôt. Quand j'aurais décidé le moment opportun de ne plus leur jouer la comédie, je le ferais graduellement afin que, si l'officier se montrait brutal, je puisse simuler de nouveau le coma. Mais savoir que Jenny était venue à Paradise City et qu'elle s'inquiétait de moi me fit l'effet d'une piqûre euphorisante.

— Puis-je le voir ?

— Certainement.

Je restai étendu là, le cœur battant, en l'entendant s'approcher du lit.

— Il paraît encore bien mal en point, dit-elle et l'inquiétude que traduisait sa voix me fit du bien.

— Ça n'a rien d'étonnant. N'oubliez pas qu'il a dû subir une intervention chirurgicale du cerveau et qu'il a été entre la vie et la mort, mais le docteur Summers affirme qu'il est hors de danger. Il ne nous reste plus qu'à attendre qu'il sorte du coma.

Des doigts frais effleurèrent mon poignet... les doigts de Jenny. J'eus une folle envie d'ouvrir les yeux, de la regarder, de revoir ses cheveux coiffés en chignon précaire, de lire l'inquiétude dans son beau regard, mais il était encore trop tôt. Pour ma propre sécurité il me fallait attendre.

Puis j'entendis une porte s'ouvrir et je reconnus une voix, celle de Lepski.

— Si c'était un ragoût fait avec le chat de l'infirmière-chef, vive le chat! (Puis enchaînant :) Bonjour, Miss Baxter. Comme vous le voyez, il est toujours dans le même état.

— Hé oui. (Jenny poussa un soupir. Puis s'adressant à l'infirmière :) Prévenez-moi dès qu'il reprendra conscience, vous voulez bien?

— Vous pouvez compter sur moi.

Il y eut des allées et venues, mais je m'interdis même de laisser mon regard filtrer entre mes paupières en me rendant compte que Lepski s'installait à mon chevet.

Puis la porte se referma... Jenny était partie.

— Elle me plaît, cette fille, déclara Lepski. C'est quelqu'un de bien. Et elle m'a l'air d'aimer ce gars à la folie, c'est pas votre impression?

— Ça vous pouvez le dire, acquiesça l'infirmière.

— Ouais. (Un long silence, puis Lepski reprit :) Il y a deux mois j'ai été nommé inspecteur de premier échelon. Vous ne pouvez pas imaginer tout le boulot qui m'est tombé dessus. Et je suis là dans cette foutue chambre d'hôpital à attendre que Monsieur se réveille. Et on veut me faire croire que c'est très important.

— Je ne comprends rien à toute cette histoire, dit l'infirmière, et j'aimerais bien que vous me l'expliquiez. J'ai lu tous les journaux mais ils ne parlaient de rien d'autre que du meurtre de M. Fremlin. Qu'est-ce que ça cache, tout ça ?

— Tout à fait entre nous, j'en sais pas plus que vous. L'affaire s'éclaircira quand Carr reviendra à lui et nous racontera ce qui s'est passé. Nous croyons qu'un objet de valeur a été volé, mais nous ne savons pas quoi. Vous ne comprenez rien à toute cette histoire?... Eh bien! moi non plus.

J'écoutais de toutes mes oreilles.

— Vous devez tout de même avoir certains indices ?

— Vous lisez trop de romans policiers, mon petit, fit Lepski d'un ton amer. Tout ce que nous savons, c'est qu'un type et une fille ont fait irruption dans l'appartement de Fremlin; ils lui ont tiré une balle dans la tête, ont mis Carr hors de combat et se sont enfuis. Nous avons leur signalement. Le portier de nuit a entendu la détonation et les a vus sortir de l'immeuble. Mais ce signalement ne nous mène à rien. Tout dépend donc de ce qu'a vu Carr et de ce qu'il sait. Et voilà pourquoi je suis là à attendre. Vous pigez ?

— Je n'aimerais pas être à votre place.

— J'y tiens pas non plus. (Après un silence, Lepski demanda :) Qu'est-ce qu'il y a à dîner, ce soir ?

— Voyons, monsieur Lepski, vous sortez de table !

— Ça ne fait rien. J'aime savoir ce qui m'attend. Alors qu'est-ce qu'on nous donne à bouffer ce soir ?

— Je n'en sais trop rien. Ça dépend de l'humeur de la cuisinière.

— Ah oui? Ben si ça peut la lui améliorer, son humeur, dites-lui que si elle nous mijote quelque chose de bon, j'irai lui pincer les fesses.

— Monsieur Lepski, vous n'avez pas honte de dire des horreurs ! fit l'infirmière en gloussant.

— Si. Mais rester là à me tourner les pouces, ça me donne des idées. Vous vous en allez ?

— Et comment ! Avant qu'il vous prenne l'envie de me pincer les fesses.

— Quelle bonne idée ! Si je n'étais pas un respectable homme marié...

J'entendis la porte se refermer.

Ainsi on ignorait que le collier avait été volé. Lawson avait vu Rhea et Fel sortir de l'immeuble, mais comme venait de le dire Lepski, son témoignage ne valait rien. Vêtus comme ils l'étaient et passant en trombe, ils étaient méconnaissables. Je réfléchis encore, puis décidai de ne pas faire surface avant au moins deux heures de temps. Il ne fallait surtout pas que Lepski me soupçonne d'avoir entendu ce qu'il venait de raconter à l'infirmière.

C'est pourquoi je restai immobile et les yeux clos, attendant que le temps s'écoule. Ma tête continuait à me faire souffrir et l'agitation de Lepski m'agaçait. De temps à autre, l'infirmière venait jeter un coup d'œil. Le docteur arriva enfin et je me résolus à manifester quelques signes de vie. Alors qu'il s'entretenait avec Lepski, je remuai dans mon lit, gémis, ouvris les yeux, contemplai un instant le lourd visage penché sur moi, puis les refermai.

— Il sort du coma.

— Enfin ! s'exclama Lepski.

J'ouvris de nouveau les yeux, portai la main à ma tête douloureuse enveloppée de pansements.

— Comment vous sentez-vous, monsieur Carr ? me demanda le médecin.

— Où suis-je ? dis-je, prononçant la phrase classique du type qui revient à lui.

— Ne vous agitez pas. Vous êtes à l'hôpital municipal. Encore une fois, comment vous sentez-vous ?

— La tête me fait mal.

— Nous allons arranger ça. Ne vous tourmentez pas. Détendez-vous, monsieur Carr.

— Sydney... ils l'ont tué...

— Ne pensez à rien. Je vais vous faire une piqûre, ça vous calmera. Vous aurez tout le temps de...

— Hé là, docteur ! fit Lepski surexcité. Attendez ! J'ai à lui parler ! C'est très important !

— Il n'est pas question que vous vous entreteniez avec mon malade... Mademoiselle, ajouta-t-il à l'adresse de l'infirmière.

Un instant plus tard, elle me frictionna la peau avec de l'alcool, puis y enfonça une aiguille. Avant de sombrer dans l'inconscience, je me dis que le temps travaillait pour moi. Je n'avais nullement hâte de répondre aux questions de Lepski, mais je savais que dans la partie de poker que nous allions jouer, je tenais les meilleures cartes.

\*

Je fus réveillé par un rayon de soleil. Je me redressai et regardai autour de moi. Je ne ressentais plus aucune douleur à la tête et j'avais les idées claires. À l'autre bout de la pièce, posté devant la fenêtre, se tenait un grand type mince et bronzé que je devinai être Lepski. À mon chevet, une charmante infirmière qui, me voyant remuer, se leva et se pencha sur moi.

— Alors, monsieur Carr... vous vous sentez mieux ?

— Je me sens plutôt bien. (Je portai la main à ma tête.) Mais que s'est-il passé ?

— Ne vous énervez pas. J'appelle le docteur Summers.

Elle se dirigea vers le téléphone tandis que Lepski s'approchait de moi. Je plongeai mon regard dans ses yeux d'un bleu d'acier, des yeux de flic.

— Alors, monsieur Carr, fit-il en s'appliquant à ne pas parler trop fort. Je suis rudement content de vous voir enfin réveillé. Est-ce que nous pourrions échanger quelques paroles sans vous fatiguer ?

— Qui êtes-vous ?... Le médecin ?

— Non, dit l'infirmière repoussant Lepski. Vous ne parlerez pas à mon malade sans l'autorisation du docteur Summers.

— Quel poison ! fit Lepski en retournant se poster devant la fenêtre.

Un instant plus tard, un homme grassouillet, de petite taille, en blouse blanche, entra vivement dans la pièce. Il me prit le pouls, me sourit, me déclara que j'étais en bonne voie de guérison, mais que je ne devais surtout pas m'énerver.

— Il y a ici, monsieur Carr, un officier de police qui aimerait vous poser quelques questions. Vous sentez-vous assez bien ? N'hésitez pas à dire non si vous êtes encore trop fatigué, mais il semble y accorder de l'importance.

— Est-ce au sujet de Sydney Fremlin ? fis-je dans un rauque chuchotement.

— Oui.

Je fermai les yeux et me tus pendant quelques secondes pour bien lui faire comprendre que je me sentais encore très mal.

— Bon, ça ira.

Le médecin se retourna, fit signe à Lepski de s'approcher, et dit :

— Quelques minutes seulement.

— Monsieur Carr, dit Lepski qui vint se poster au

chevet de mon lit, j'imagine ce que vous ressentez, mais je me vois obligé de vous questionner. Pouvez-vous me raconter en quelques mots ce qui s'est passé... et qui vous a mis dans un tel état ?

Il n'y avait aucune hostilité dans sa voix et j'en déduisis qu'il ne me soupçonnait pas.

— Fremlin et moi étions en train de travailler, fis-je d'une voix faible qui s'élevait à peine au-dessus d'un chuchotement. La porte s'est ouverte brusquement. Un homme et une femme ont fait irruption dans la pièce. Fremlin a tenté de s'interposer. La femme a tiré sur lui puis m'a frappé à la tête.

— À quoi travaillez-vous ?

— À la maquette d'un collier de diamants.

— À votre idée, à quoi en avaient-ils, ces deux-là ?

— Au collier de diamants.

— Quel collier ?

— Celui dont nous avons décidé de changer la monture. Le collier était sur la table... Ils l'ont pris ?

— Quand nous sommes arrivés, nous n'avons rien trouvé. (Lepski se pencha vers moi pour m'observer de plus près.) De quel collier parlez-vous?... Était-ce un bijou de valeur ?

Estimant que cela suffisait pour le moment, je fermai les yeux d'un air las.

— Bon, c'est assez, déclara le docteur Summers. Laissons-le se reposer.

— Il s'agit d'un meurtre, docteur, fit Lepski claquant de la langue avec impatience. Il faut absolument que je lui parle. Encore un petit effort, monsieur Carr !

J'ouvris les yeux pour le regarder et les refermai. On me fit une nouvelle piqûre et je retombai dans la vape tandis que me parvenaient vaguement les protestations de Lepski.



Quand je refis surface, un autre homme était assis à mon chevet. Un grand type maigre, d'une laideur agréable, aux gestes aisés et calmes.

— Comment vous sentez-vous, monsieur Carr ?

J'aperçus, derrière lui, l'infirmière.

— Un peu groggy. (Je fermai les paupières, secouai la tête et rouvris les yeux.) Qui êtes-vous ?

— Steve Harmas. Je suis délégué par la *National Fidelity Assurance*.

Je sentis un frisson me parcourir l'échine.

Ainsi c'était l'homme dont j'avais tant entendu parler. L'enquêteur de Maddox qui confondait fraudeurs et assassins.

Un homme infiniment plus dangereux que Lepski. Cela je le savais, mais je ne pouvais me dérober plus longtemps. C'était le moment critique. Ou je parvenais à le convaincre ou je sombrais.

— Vous sentez-vous en état de parler ?

Harmas avait la voix et les gestes que l'on prend au chevet d'un malade, mais je ne m'y laissai pas prendre.

— Oui, dis-je, feignant de me soulever au prix d'un effort. Allez-y.

— Je vais faire tout mon possible pour être bref, monsieur Carr, reprit-il d'un ton dénué d'hostilité mais sans cesser de me surveiller du regard, et une fois de plus je restai sur mes gardes. Saviez-vous que M. Fremlin avait assuré un collier de diamants pour la somme de sept cent cinquante mille dollars ?

— Oui... il me l'avait dit.

— Nous croyons que ce collier a été volé. D'après ce que vous avez dit à Lepski, c'est à ce bijou qu'ils en avaient. Le coffre-fort de M. Fremlin était grand ouvert et il ne contenait pas le moindre collier. Est-ce qu'ils s'en sont emparés ?

— Non.

— Comment, non ? Vous en êtes sûr ? fit-il en me regardant, stupéfait.

— Absolument sûr.

— Et vous savez où il est ? fit-il, nettement incrédule.

Nous y voilà, me dis-je. À moi d'abattre ma carte maîtresse.

— Oui, je le sais... dans le coffre de mon appartement.

Pendant un long moment, Harmas m'observa en clignant des yeux.

— Dans votre coffre, monsieur Carr ? Je n'y suis plus du tout.

Je fermai les yeux, comme pris d'une subite faiblesse, puis les rouvris :

— Je puis vous assurer que ce collier n'a pas été volé. Il existait en réalité deux colliers. Le véritable, en diamants, et l'imitation en cristal taillé. Or nous étions en train de travailler sur la copie.

— Ça alors, pour une nouvelle, c'est une bonne nouvelle ! s'exclama Harmas en faisant entendre un long sifflement. Mon patron croyait déjà que nous allions être obligés d'allonger trois quarts de million ! Vous parlez sérieusement ?

— Absolument. Fremlin redoutait de conserver chez lui le collier de diamants. Il m'a demandé de le mettre à l'abri dans mon coffre. À moins que ces gangsters n'aient cambriolé mon appartement, il doit toujours y être.

— Puis-je aller vérifier la chose, monsieur Carr ? Mon patron fait crise cardiaque sur crise cardiaque et j'ai hâte de mettre fin à son martyre.

— Allez-y. Vous trouverez les clés de mon appartement dans la poche de ma veste. (Je lui donnai mon adresse.) Voici la combinaison de mon coffre, X-11-0-4. Allez-y. (Puis je fermai les yeux.)

— Maintenant, reposez-vous, monsieur Carr, et surtout ne vous faites aucun souci.

Sur ce il disparut. Je poussai un long et profond soupir de soulagement. J'avais détourné de moi tout soupçon. Mais il existait toujours ce risque : si la police arrêtait Rhea et Fel, ils parleraient, et tout mon échafaudage s'effondrerait.

## CHAPITRE VIII

Le sergent Fred Hess, de la Brigade criminelle, était un petit homme corpulent, aux sourcils broussailleux, au regard froid et qu'on sentait toujours sur le qui-vive.

Une heure après le départ d'Harmas, Hess, suivi de Lepski, entra dans ma chambre et s'approcha de mon lit.

— Monsieur Carr... Hess de la Brigade criminelle, annonçait-il d'une voix rocailleuse. Le docteur Summers nous a prévenus que vous n'étiez pas encore en état de faire une déposition, mais j'espère que vous êtes suffisamment bien pour répondre à quelques questions.

— Je suis tout à fait bien, dis-je. Le docteur Summers est plein de bonnes intentions, mais à mon avis il exagère.

Cela parut plaire à Hess qui m'adressa un petit sourire. Il prit ensuite une chaise pour s'installer à mon chevet. Lepski s'approcha de la fenêtre, s'assit et sortit un bloc-notes de sa poche.

J'avais eu tout le temps de mettre mon histoire au point et me sentais assez assuré.

— Parfait, monsieur Carr. Si vous me parliez un peu de ce collier. D'après ce que m'a rapporté Harmas, les malfrats n'auraient volé qu'une copie. Est-ce exact ?

— Si le collier a disparu, c'est qu'ils ont volé la copie.

— Ils ne se sont donc pas rendu compte qu'il s'agissait d'un faux ?

— Non. Il faut être expert en diamants pour ne pas s'y laisser prendre. Mais pour que vous y compreniez quelque chose, sergent, laissez-moi vous raconter la chose depuis le début.

Il me lança un coup d'œil, puis acquiesça :

— D'accord.

Je lui racontai alors que Mme Plessington avait exprimé le désir de se faire offrir par son mari une rivière de diamants. J'en avais fait exécuter une en cristal taillé afin qu'elle pût le commander en toute connaissance de cause. Je lui expliquai qu'après avoir livré le collier, Sydney avait voulu vendre la copie, mais comme cela représentait beaucoup pour moi vu que c'était la vente la plus importante que j'eusse jamais réalisée, je désirais conserver la réplique en souvenir. Sydney s'était montré d'accord (mon premier mensonge) et je lui avais payé cette copie trois mille dollars. Or Mme P. était une flambeuse effrénée et, pour payer ses dettes de jeu, elle avait prié Sydney de vendre la rivière. J'exposai à Hess la raison pour laquelle nous avons décidé d'effectuer cette vente dans le plus grand secret, ce qui nous avait incités à enchâsser les diamants sur une tout autre monture. J'ajoutai pour finir que pour éviter toutes fuites, Sydney avait exécuté les maquettes de la nouvelle monture à son domicile privé.

— Mais Sydney craignait de garder chez lui le vrai collier et je lui ai suggéré de travailler sur la copie. Il m'a demandé alors de diminuer les risques en enfermant le collier de diamants dans le coffre de mon appartement.

— Un instant, monsieur Carr, m'interrompit Hess que jusque-là était resté impassible et muet. J'aimerais que nous tirions la chose au clair. Nous avons examiné votre

coffre et celui de M. Fremlin qui présente infiniment plus de sécurité que le vôtre, vu qu'il est branché sur le commissariat central de la police, ce qui n'est pas le cas du vôtre. Comment se fait-il que M. Fremlin vous ait demandé de mettre ce collier dans votre coffre ?

Je m'attendais à cette question et je m'étais préparé à y répondre.

— Sydney était un grand nerveux, répondis-je. À son avis, aucun cambrioleur ne me soupçonnerait de conserver dans mon coffre un bijou de grande valeur, alors que lui-même risquait d'être visé par des professionnels du vol.

— Ouais, fit Hess en se grattant le nez. Un grand nerveux, hein ? Et hanté par l'idée d'un possible cambriolage ?

— Il avait racheté ce collier avec son propre argent. Et malgré l'assurance qu'il avait souscrite, il préférait diminuer les risques.

— Ce n'est pas là que je veux en venir, monsieur Carr. Vous dites que Fremlin était un inquiet, un nerveux ?

— Oui.

— Pourquoi, alors, ne verrouillait-il jamais la porte de son appartement ?

— Il passait son temps à oublier ses clés, comme vous le confirmera son domestique. D'ailleurs il se souciait peu de verrouiller sa porte, sachant que la porte d'entrée de l'immeuble l'était toujours.

— Comment se fait-il qu'elle ne l'ait pas été la nuit du vol ?

— Ça, je l'ignore. Quand je suis arrivé, peu après dix heures, elle l'était. J'ai dû sonner pour que Lawson, le portier, vienne m'ouvrir. À cet instant précis, Claude, le domestique de M. Fremlin, s'en allait, et j'ai échangé

quelques paroles avec lui tandis que Lawson retournait dans sa loge. Il a peut-être oublié de verrouiller la porte après le départ de Claude.

— Lawson affirme qu'il n'a pas relevé le verrou qui aurait dû se refermer automatiquement après le départ de Claude, dit Hess.

— Ça n'a pas dû fonctionner, fis-je observer, sinon les deux gangsters n'auraient pas pu s'introduire dans l'immeuble, non ?

— En effet, dit Hess, les yeux fixés sur ses mains fortes et bronzées, le sourcil froncé. En entendant la détonation, Lawson a bondi hors de sa loge à l'instant même où les deux assassins sortaient de l'ascenseur, revolver au poing. Lawson n'a rien d'un héros. Il s'est mis à l'abri mais ne nous a pas moins donné leur signalement. (Il se tut un instant, puis reprit :) Mais on ne peut pas tabler sur le témoignage d'un homme qui crève de peur. J'aimerais que vous me décriviez ces deux bandits tels que vous les avez vus, monsieur Carr.

— Moi aussi, je crevais de peur, figurez-vous. Et puis tout s'est passé si brusquement ! La porte s'est ouverte d'un coup et ils ont fait irruption dans la pièce en nous ordonnant de ne pas bouger. Or je me dirigeais vers la salle de bains pour y prendre un comprimé d'Aspro, et je me suis heurté à eux. L'homme m'a assené un coup terrible en plein visage et je me suis écroulé.

Je lui racontai alors comment Sydney avait foncé sur le type ; la fille avait tiré sur lui et, alors que je rampais pour m'approcher de Sydney, elle m'avait assené un coup de crosse sur le crâne.

— Ainsi c'est la fille qui a agi ? Elle a tiré sur Fremlin et elle vous a assommé ?

— Oui.

— L'homme était blessé ?

— Oui, Sydney lui avait entaillé le bras avec le poignard qui lui servait de coupe-papier.

— Ouais. Nous avons fait analyser le sang resté sur la lame et nous savons à quel groupe sanguin il appartient.

Hess avait prononcé ces mots sans paraître y attacher d'importance mais ils me firent passer un frisson dans le dos. Le groupe sanguin ! Un pas de plus qui permettrait d'accuser Fel de crime si jamais on mettait la main sur lui.

— Commençons par l'homme, monsieur Carr, reprit Hess. Essayez de m'en donner le signalement.

— Un type solidement bâti, à peu près de votre taille. (Mon second mensonge.) Il arborait une perruque à la Beatle, d'énormes lunettes fumées et une veste grenat avec des poches noires plaquées. (Je portai d'un geste las ma main à ma tête.) C'est tout ce que je peux vous dire.

— Un type solidement bâti vous dites... dans les un mètre soixante-dix ?

— Oui.

— Lawson l'a vu grand, dans les un mètre quatre-vingt, et mince, dit Hess en se tripotant le nez.

Tout mon espoir résidait dans cette confusion même.

— Moi, ce n'est pas comme ça que je l'ai vu.

— Hé oui, soupira Hess. Dans un coup pareil, les témoignages ne concordent jamais. Mais pour la perruque, les lunettes fumées et la veste grenat, Lawson dit comme vous. Bon, venons-en à la femme.

— Je n'ai guère eu le temps de l'examiner et je n'ai remarqué qu'une chose : elle avait d'énormes lunettes de soleil qui lui couvraient la moitié du visage. Elle m'a paru grande et plutôt forte, et devait avoir dans les quarante-cinq ans. Elle portait un pantalon rouge et ses cheveux étaient dissimulés sous un foulard noir.

La porte s'ouvrit devant le docteur Summers.

— Je crois, sergent, que cela suffit pour aujourd'hui, dit-il avec fermeté. Je vous avais accordé vingt minutes.

— C'est exact, fit Hess en se levant. Il me reste à vous remercier, monsieur Carr, pour l'aide que vous nous apportez. Reposez-vous. D'ailleurs, nous nous reverrons.

Sur ce, Lepski et lui sortirent de la chambre.

Le docteur Summers me prit le pouls, me recommanda de me reposer et me dit qu'on me servirait mon déjeuner dans une heure. Après son départ, je me mis aussitôt à passer en revue ce que j'avais dit à Hess. À part l'histoire du groupe sanguin, tout semblait se présenter le mieux possible, et pour ce détail, je n'y pouvais rien. Rhea et Fel seraient-ils arrêtés, tout était là, mais à moins que Rhea n'essaie de liquider le collier, je ne voyais pas comment on pourrait les épingle.

J'avais déjeuné et fait la sieste lorsque l'infirmière vint m'annoncer que Miss Baxter demandait à me voir.

— Vous sentez-vous de force à recevoir encore une visite ? me demanda-t-elle avec un petit sourire entendu.

Je lui dis que oui.

Jenny entra, chargée de roses rouges et de raisin de serre. Elle resta postée au pied de mon lit et me regarda ; ce que je lus dans ses yeux m'émut.

Elle était, pour une fois, fort bien coiffée. Elle portait un tailleur bleu marine, un chemisier blanc à jabot et je la trouvai sensationnelle.

— Comment vous sentez-vous, Larry ?

— Nous avons échangé nos rôles, dis-je en lui souriant. C'est vous maintenant qui m'apportez des roses et du raisin. Comment va votre cheville ?

— De mieux en mieux. (Elle vint s'asseoir en boitillant à mon chevet.) Dites-moi franchement, Larry, comment vous sentez-vous ?

— Bien... maintenant que vous êtes là. (Je lui tendis



ma main qu'elle prit dans la sienne.) Jenny... c'est merveilleux de vous voir. Merci d'être venue. Où êtes-vous descendue ?

— Oh... dans un petit hôtel. À peine avais-je lu les journaux que je me suis précipitée à Paradise City.

— C'est affreux, ce qui est arrivé. Sydney était mon meilleur ami. Je n'arrive pas à croire qu'il est mort.

— Efforcez-vous de n'y pas penser. Ça ne peut vous faire que du mal. L'important, pour vous, c'est de vous remettre.

— Vous avez raison. Vous rappelez-vous... Je vous ai appelée le soir même où c'est arrivé ? Je croyais vous dire au revoir pour un certain temps. On fait des projets et la vie en décide autrement.

— Oui, c'est bien vrai, dit Jenny en se levant. Le docteur m'a bien recommandé de ne pas vous fatiguer. Je vais vous quitter.

— Attendez une minute ! Vous venez d'arriver.

— Je tenais à vous voir au plus vite. Que puis-je vous apporter demain qui vous ferait plaisir ?

— Pour l'amour du ciel, asseyez-vous ! J'ai à vous parler. Combien de temps comptez-vous rester à Paradise City ?

— Deux ou trois jours.

— Vous n'allez quand même pas vous remettre à travailler avec une cheville encore branlante, Jenny !

— Non... J'en serais incapable... Mais... (Elle me sourit :) Je ne peux pas me permettre de prolonger mon séjour ici. Paradise City me paraît être la ville la plus chère du monde.

— Il y a du vrai. (Je m'interrompis pour la regarder.) J'ignore combien de temps je devrai encore rester ici. Plusieurs semaines sans doute. Voulez-vous me rendre un service ?

— Avec joie, Larry.

— Réglez votre note d'hôtel et allez vous installer chez moi.

— Je ne peux pas faire ça ! protesta Jenny en ouvrant de grands yeux.

— C'est une proposition intéressée. Il me faut quelqu'un pour répondre au téléphone, dépouiller mon courrier et tenir mon appartement en ordre. J'ai bien une femme de couleur qui vient deux fois par semaine, mais quand personne ne la surveille elle ne fiche littéralement rien. J'ai une chambre d'amis où vous pourrez vous installer et je serai trop heureux de verser à une gouvernante de maison bénévole cent dollars par semaine, tous frais payés. C'est vraiment un service que je vous demande, Jenny. Je vous en prie, ne refusez pas. (Elle hésita et, comme déjà elle secouait la tête, j'ajoutai :) Ce poste comprend également une visite quotidienne à l'hôpital afin que je me sente moins seul et moins abandonné.

— D'accord, Larry, fit Jenny en me souriant. Mais pas question que vous me versiez de l'argent. J'ai un petit compte en banque... Je ne marche qu'à cette seule condition.

À ce moment, ma blonde infirmière entra et dit en souriant à Jenny :

— Il est temps que M. Carr se repose, Miss Baxter.

— Voulez-vous, je vous prie, remettre à Miss Baxter la clé de mon appartement. Je l'avais confiée à M. Harmas qui a dû la rapporter.

— En effet, dit l'infirmière en nous adressant à tous deux un petit sourire entendu. Si vous voulez bien me suivre, Miss Baxter...

— À demain après-midi, me dit Jenny en me caressant la main, puis l'infirmière et elle sortirent de la pièce.

Le lendemain matin, peu après que le docteur Summers fut venu me voir, je reçus une visite inattendue. Je me sentais plutôt déprimé car le médecin venait de m'annoncer que je devrais rester encore à l'hôpital pendant quinze jours au moins. De plus, de retour chez moi, il me faudrait encore me ménager.

Ce visiteur inattendu n'était autre que Tom Luce. Il entra dans ma chambre, vêtu d'un costume foncé impeccable, son crâne chauve luisant de sueur et je constatai qu'il ressemblait de plus en plus à un bouledogue.

Nos rapports n'étaient pas très étroits, vu que je travaillais surtout en collaboration avec Sydney mais je le savais énergique, loyal et commerçant très averti.

— Larry, fit-il en s'installant à mon chevet, je suis désolé de vous voir dans un si piètre état. Quel affreux malheur ! Pauvre Sydney ! Nous l'avons enterré hier. Quel hommage on lui a rendu ! Toutes les personnalités de la ville y assistaient. J'ai fait déposer en votre nom une couronne en bonne place. Jamais je n'avais vu autant de fleurs.

Je me recroquevillai intérieurement et remerciai le ciel de n'avoir pu y assister.

— Merci, Tom. Oui, c'est un affreux malheur. Je ne peux pas croire que nous ne le reverrons plus.

— Moi non plus, fit Luce en hochant tristement la tête. Je viens de m'entretenir avec le docteur Summers. D'après ce qu'il m'a dit, vous ne pourrez reprendre vos activités avant trois ou quatre mois. Connâtriez-vous quelqu'un capable de vous remplacer pendant votre absence ?

J'avais déjà réfléchi à cette question et je répondis sans hésiter :

— Vous aurez besoin d'un dessinateur-maquettiste et

d'un assistant qui travaillera avec Terry. Je sais que Hans Kloch ne demande qu'à changer de situation. C'est un excellent dessinateur. Pas de la classe de Sydney, mais néanmoins très bon. Vous pourriez lui écrire. Il travaille en ce moment chez Werner, à Anvers. Il y a aussi Pierre Martin, qui est dans la succursale Cartier de Los Angeles. À mon avis il sauterait sur l'occasion.

— Je vais me mettre immédiatement en rapport avec eux, me dit Luce en inscrivant leurs noms et adresses au dos d'une enveloppe. Terry et Miss Barlow sont submergés de travail. (Il se tut un moment et reprit :) Autant vous dire tout de suite, Larry, que vous êtes maintenant mon associé.

— Votre associé? dis-je en ouvrant de grands yeux. Vous voulez dire que vous me proposez de m'associer avec vous, Tom?

— Je vous l'aurais offert de toute façon, mais Sydney vous a légué toutes ses parts de l'affaire, ce qui fait de vous, automatiquement, mon associé. Et j'en suis fort heureux, Larry. Je ne pouvais rêver meilleur associé que vous.

Je sentis un frisson glacé me parcourir le dos.

— Tom! Enfin... comment... Je ne comprends pas.

— J'ai pris connaissance de son testament. À part quelques legs, c'est à vous qu'il a laissé toute sa fortune qui d'ailleurs est considérable.

— À moi? m'exclamai-je.

— Oui. Je vous ai apporté une copie du testament et la liste de ses biens. Comme vous le savez probablement, je gérais ses affaires. Sydney vous aimait beaucoup, Larry. Comme il le dit dans son testament, vous serez son digne successeur et je suis tout à fait d'accord avec lui.

Ce fut plus fort que moi. Encore faible, je me dominais mal. J'éclatai en larmes et, enfouissant mon visage dans

mes mains, fus secoué de violents sanglots. Je me trouvais ignoble. J'étais directement responsable de la mort du pauvre Sydney! Si je n'avais pas organisé le vol du collier pour me l'attribuer, il vivrait encore. Et à moi qui l'avais trahi, il léguait tous ses biens.

L'infirmière entra, me regarda, fit signe à Tom Luce de sortir de la pièce et appela le docteur Summers.

Je sentis qu'on me faisait une piqûre dans le bras et je sombrai dans une bienheureuse inconscience.

Je restai sous l'effet du calmant jusqu'au soir. Lorsque le lendemain matin le docteur Summers vint me faire sa visite quotidienne, il me déclara qu'il avait interdit ma porte pendant trois jours, toute émotion trop forte pouvant m'être néfaste.

Jusqu'à un certain point, j'en fus heureux. Certes ne pas voir Jenny me manquerait, mais j'aurais ainsi le temps d'envisager mon avenir.

Je pris connaissance du testament de Sydney. Il léguait à Tom Luce sa magnifique collection de Wedgewood. Claude, son cuisinier, recevait cent mille dollars. Sa secrétaire et Miss Barlow dix mille dollars chacune. Terry héritait des bijoux personnels de Sydney. Tout le reste de ses biens me revenait.

Ces biens, Luce en avait dressé la liste. Son portefeuille se montait à un million et demi de dollars. Il y avait également des toiles de prix, le Picasso entre autres, la Rolls, et tout ce que contenait l'appartement, et je savais qu'il avait cru y inclure le collier de Madame P.

Stupéfait, je lus et relus cette liste, puis me dis qu'il m'était impossible d'accepter un tel héritage; je me mépriserais trop. Au bout de quelques heures, je me ravi-

sai, car je me rendis compte que refuser cet héritage se révélerait non seulement difficile, mais dangereux. Après avoir encore longuement réfléchi, je parvins à me persuader que, tout bien considéré, je n'étais pas responsable de la mort de Sydney. N'avais-je pas recommandé à Fel de ne pas charger les revolvers ? Comment aurais-je pu imaginer que Rhea était à ce point féroce qu'elle ne reculerait pas devant un crime ? Ne m'avait-elle pas attaqué, moi aussi, et n'était-ce pas un pur hasard si je m'en étais sorti ? Car j'en étais sûr maintenant, Rhea avait cherché à me tuer. N'avais-je pas répété à Fel de ne pas me frapper sur le crâne ? Or elle était présente quand je lui avais fait cette recommandation.

Au bout de deux jours de réflexion, je commençai à me rendre compte de ce que signifieraient pour moi la fortune et les biens de Sydney. Je serais riche. Je serais le principal associé de la plus ancienne et importante joaillerie de la ville. Et si j'en éprouvais le désir, je pourrais m'installer dans son magnifique appartement. Et après tout, pourquoi ne le ferais-je pas ? J'y apporterais quelques modifications, mais il faut bien dire que c'était un des plus beaux appartements de la ville et que j'avais toujours rêvé d'en posséder un pareil.

Je demanderais même à Claude de rester à mon service. J'ignorais quels gages lui versait Sydney, mais s'il avait pu se le permettre, grâce à son argent je le pourrais aussi.

Puis mes pensées se portèrent sur Jenny. Désirais-je l'épouser ? Et de son côté, désirait-elle devenir ma femme ? Nous nous connaissions depuis fort peu de temps, mais j'éprouvais un tendre sentiment pour elle, et elle pour moi, sinon elle ne serait pas venue à Paradise City dans la seule intention de me revoir.

Le médecin m'avait conseillé d'entreprendre, dès ma

sortie de l'hôpital, une longue croisière. Solution toute trouvée. Je demanderais à Jenny de m'accompagner et, pendant ces deux mois passés en mer, nous apprendrions à nous mieux connaître. Cette idée m'enchantait. Lorsque le docteur Summers passa me voir en fin de journée, il me déclara que je me remettais rapidement.

— Puis-je recevoir la visite de Miss Baxter demain ? lui demandai-je.

— Naturellement. Je vais charger votre infirmière de lui téléphoner.

Lorsque celle-ci m'apporta mon dîner, je la priai de me procurer quelques journaux. Le moment était venu pour moi d'apprendre ce qui se disait dans la presse sur Sydney, l'assassinat et moi-même.

Au bout d'un moment — elle avait dû au préalable consulter le docteur Summers — elle m'apporta *The Paradise Herald* des cinq derniers jours.

— Nous ne voulions pas vous ennuyer avec votre courrier, monsieur Carr, me dit-elle, mais il y a deux sacs postaux pleins de lettres de gens qui s'inquiètent de votre santé. Miss Baxter les a classées à votre appartement.

Je lui assurai que c'était parfait et me mis à parcourir les journaux.

Le reporter décrivait ainsi le drame qui s'était déroulé chez Sydney au cours de cette nuit fatale. Alors que nous travaillions tous les deux à la maquette d'un collier de diamants, un homme et une femme avaient fait irruption dans la pièce, revolver au poing. Comme je tentais de m'interposer, j'avais reçu au visage un formidable coup de crosse qui m'avait à moitié étourdi. Sydney qui fonçait sur l'homme, un coupe-papier effilé à la main, avait été tué par la femme d'une balle de revolver.

Les deux gangsters s'étaient enfuis avant qu'on ait pu donner l'alarme. Le portier de nuit les avait vus sortir et

le journaliste donnait d'eux un signalement détaillé. Il ajoutait que la police se refusait à révéler si des objets de valeur avaient été volés. Cette discrétion m'intrigua au moins autant que cela étonnait le reporter. Pourquoi diable ne pas mentionner le collier ?

M'attaquant à l'*Herald* de la veille, je reçus un véritable choc lorsque je lus en gros titres :

*Un célèbre expert en diamants hérite des millions  
de Sydney Fremlin*

Ma photo illustrait l'article disant que j'avais été au cours des cinq dernières années, le collaborateur de Fremlin. J'étais considéré comme un des meilleurs experts du monde en diamants. Fremlin m'ayant légué le plus gros de son énorme fortune, j'étais maintenant l'associé principal de la Maison Luce & Fremlin. Le reporter était remonté jusqu'à mes fiançailles — Dieu que cela me paraissait lointain —, relatait la mort de Judy, expliquait pourquoi j'étais parti pour Luceville, sur les conseils du célèbre psychiatre le docteur Melish, afin de changer complètement de décor et de milieu. Là, j'avais travaillé bénévolement dans une œuvre d'assistance sociale, puis j'étais revenu à Paradise City. Par la mort de Fremlin, je devenais son successeur et héritais de sa fortune qui se montait à quelques millions de dollars.

Je lus et relus cet article, glacé jusqu'à la moelle des os. Tomberait-il sous les yeux des Morgan ? Et dans ce cas, que feraient-ils ? Pendant quelques minutes, je succombai à une peur panique, puis je me ressaisis.

Que pouvaient-ils faire ? me demandai-je. S'ils me dénonçaient, ils se dénonçaient du même coup. De plus ce serait leur parole contre la mienne. Comme Rhea n'était pas idiote, elle devait bien se rendre compte que me dénoncer serait pour elle un véritable suicide.

Admettons que la police les arrête. Là résidait le danger. S'ils étaient pris, ils parleraient. Où en serais-je, alors ?

J'y réfléchis. D'abord, grâce aux millions de Sydney, je pourrais m'assurer les services des meilleurs juristes du pays ; j'avais moi-même révélé où se trouvait le véritable collier de diamants ; et, bien entendu, je réfuterais en bloc toutes leurs accusations. De ce fait, aucun jury ne se risquerait à me condamner.

Pour le moment, ils couraient toujours. Ils avaient peut-être déjà quitté le pays. Ils étaient à la tête de plus d'un millier de dollars que je leur avais remis moi-même, de quoi gagner le Mexique et s'y terrorer.

J'accueillis avec soulagement l'infirmière qui me fit avaler un somnifère avant de m'installer pour la nuit.

\*

Le lendemain matin à dix heures, Jenny vint me voir avec une brassée de roses rouges. Elle me dit qu'elle trouvait l'appartement formidable ; elle s'entendait admirablement bien avec Cissy, mon aide ménagère de couleur, et arrivait presque au bout du dépouillement de mon énorme courrier, enfin, elle me trouvait bien meilleure mine.

— Je me sens bien, en effet. Dites-moi, Jenny, avez-vous lu le *Paradise Herald* ? Savez-vous que Sydney m'a légué toute sa fortune ?

— Je m'en réjouis pour vous, Larry, dit Jenny, mais j'imagine ce que vous devez ressentir.

Nos regards se croisèrent.

— J'ai d'abord pensé à refuser cet héritage, puis je me suis dit que refuser cet argent ne ramènerait pas Sydney à la vie.

— Comment pourriez-vous refuser?... C'était là sa volonté.

J'acquiesçai puis lui dis que le docteur Summers me recommandait d'effectuer une croisière d'au moins deux mois. Qu'il m'avait suggéré d'emmener quelqu'un qui m'éviterait toute fatigue.

— Ça vous dirait de m'accompagner, Jenny ? C'est à vous qu'incomberait le soin de tout organiser, ce qui ne serait pas rien, mais je préférerais votre présence à celle de n'importe qui d'autre. (Elle me regarda fixement, l'air incrédule, et je repris :) Nous ferions un grand voyage. L'Afrique du Sud, l'Inde, Ceylan, Hong Kong et l'Australie. Ça vous tente ?

— Vous parlez sérieusement ?

— On ne peut plus sérieusement.

— Oh, Larry... ce serait merveilleux ! (Dans sa joie, elle battit des mains comme elle l'avait fait à Luceville quand je l'avais invitée à dîner.)

— Il faudra vous hâter car je pense pouvoir partir d'ici un mois. Achetez tout ce dont vous aurez besoin et surtout ne lésinez pas. Je suis riche maintenant. Portez tout au compte de ma banque. Demandez à Tom Luce de vous ouvrir un compte. Rendez-vous ensuite à Outward Bound... mon agence de voyages habituelle. Demandez-leur de nous établir un programme que nous étudierons ensemble. Retenez, en première classe bien entendu, un appartement-salon comprenant une cabine pour vous. D'accord ?

— Je verrai cet après-midi même M. Luce et me rendrai immédiatement à votre agence de voyages.

Nous échangeâmes encore quelques propos, puis le visage rouge d'émotion et les yeux brillants, Jenny me quitta.

Je me renversai sur mes oreillers et, pour la première

fois depuis mon réveil à l'hôpital, je me sentis presque en sécurité et presque heureux... mais cela ne dura pas.

Dans l'après-midi, je reçus la visite du sergent Hess et de Lepski.

— Encore une ou deux questions à vous poser, monsieur Carr, si vous le voulez bien, me dit Hess, en s'asseyant à mon chevet.

Je m'armais contre ce qui allait venir, et prenant les devants, je dis :

— C'est moi qui ai une question à vous poser, sergent. J'ai lu les journaux. Nulle part il n'y est fait allusion au collier de Mme Plessington. Est-ce voulu ?

— Certainement... Si nous avions révélé le vol du collier, monsieur Carr, nous aurions été obligés d'ajouter que c'était une copie. Aussi longtemps que les voleurs seront persuadés qu'ils ont entre les mains un authentique collier de diamants, ils chercheront à le vendre. Or nous avons alerté les principaux receleurs du pays. Si les deux cambrioleurs cherchent à l'écouler, nous les tenons.

— Ah ! oui, je comprends, dis-je tout en me demandant si Rhea serait assez cupide et assez imprudente pour courir un tel risque.

— Si je ne me trompe, monsieur Carr, reprit Hess s'agitant d'un air gêné sur sa chaise, vous avez pendant quelques semaines travaillé à Luceville dans une œuvre d'assistance sociale ? Est-ce exact ?

— Oui. (Je sentais mon cœur battre contre mes côtes.) C'était dans tous les journaux, sergent, et je n'en fais pas mystère. Le docteur Melish m'avait conseillé, après mon accident, de changer de décor et de milieu et c'est lui qui m'a proposé de devenir l'aide bénévole de sa nièce, Miss Baxter. Pourquoi cette question ?

— Le nom de Rhea Morgan vous dit-il quelque chose ?

Je parvins à soutenir son regard et à garder un visage impassible.

— Oui... mais Miss Baxter serait plus qualifiée que moi pour vous parler d'elle.

— Avez-vous eu affaire à cette fille ?

— Oui. Miss Baxter étant à l'hôpital à la suite d'une chute je me suis offert à aller accueillir Rhea Morgan à sa sortie de prison pour la ramener chez elle... ce qui s'inscrit tout naturellement dans les activités de l'assistance sociale.

— Savait-elle qui vous étiez ?

— Elle connaissait mon nom.

— Savait-elle que vous travailliez chez Luce & Fremlin ? Vous-même, le lui avez-vous dit ?

— Non. Cette fille m'a déplu au premier regard. Nous n'avons échangé que quelques rares paroles.

— Mais elle a pu découvrir qui vous étiez en réalité ?

— C'est possible. Mais je ne vois pas dans quelle intention.

— Je cherche simplement à retrouver les maillons manquants, monsieur Carr.

— Rhea Morgan a-t-elle quelque chose à voir avec l'enquête que vous menez ? demandai-je, les mains moites.

— Nous commençons à le croire. La police de Luceville a reçu certaines informations d'un pompiste qui travaille à la station-service de Caltex, aux abords de la ville. Ayant lu dans les journaux le signalement des deux tueurs, il s'est mis en rapport avec le sergent O'Halloran, de la police municipale, et lui a raconté comment, la semaine précédente, un homme portant une perruque à la Beatle, des lunettes de soleil et une veste grenat à poches plaquées noires, avait tenté sur la station un hold-up foireux, et brandi en tremblant un revolver de bazar. Le pompiste lui a conseillé de décamper, ce qu'il a fait. Il

n'y avait plus repensé jusqu'à ces derniers jours où il a lu dans les journaux qu'un type répondant par son signalement à son agresseur était recherché pour meurtre. O'Halloran m'a téléphoné et je me suis rendu à Luceville. Avouez qu'il y a là, monsieur Carr, une troublante coïncidence. Il se trouve à Luceville un homme dont le signalement correspond exactement à celui du tueur. Or vous étiez vous-même à Luceville. Nous nous sommes donc mis à la recherche, O'Halloran et moi, d'un homme ayant un casier judiciaire, et avec qui vous seriez entré en rapports. C'était là un coup de dés, mais la police travaille souvent à partir de pas grand-chose, et il en est sorti... Rhea Morgan. Ça nous est apparu moins hasardeux quand nous avons découvert qu'elle habitait avec son frère. Ce frère, l'avez-vous rencontré ?

— Oui, dis-je en m'humectant les lèvres. Il était là quand je l'ai ramenée chez elle.

— Leur avez-vous dit, à un moment donné, que vous travailliez dans le commerce des diamants, monsieur Carr ?

— Certainement pas.

— Vous aviez une voiture ? fit Hess après avoir réfléchi un moment.

— Oui.

— Donc s'ils désiraient se renseigner, il leur suffisait de relever votre numéro minéralogique ?

— Mais pourquoi l'auraient-ils fait ? Qu'étais-je d'autre pour eux qu'un aide de l'assistance sociale chargé de ramener cette fille chez elle ?

— Ouais... À votre avis, serait-il possible que ce soit ces deux individus qui aient assassiné Fremlin ?

Je fis semblant de réfléchir, puis dis enfin :

— Je ne sais vraiment pas. Tout s'est passé si rapidement que je serais incapable de vous le dire.

— Ce Morgan, diriez-vous qu'il avait à peu près la

taille et la corpulence de l'homme qui a fait irruption dans l'appartement ?

— Je ne le pense pas... Comme je vous l'ai dit, je garde le souvenir d'un homme plutôt petit et trapu. Morgan, lui, est grand et maigre.

— Ouais. (Hess se pinça le lobe de l'oreille et fronça le sourcil.) O'Halloran et moi, on est allés chez les Morgan... dans ce pavillon qui ne vaut guère mieux qu'une baraque. Tout était fermé... il n'y avait personne. On a questionné les voisins. Morgan et sa sœur étaient partis deux jours avant le crime. C'est le temps qu'ils auraient mis pour venir jusqu'ici en voiture. Nous avons contrôlé les registres des hôtels et des motels et nous avons découvert qu'ils avaient séjourné au motel Pyramide et l'avaient quitté le soir du meurtre. L'employé a identifié Rhea Morgan sur la photo que nous lui avons soumise. Vous qui l'avez rencontrée et vous êtes entretenu avec elle, diriez-vous qu'elle a l'étoffe d'une meurtrière ?

Je revis le visage de Rhea se reflétant dans le miroir alors qu'elle s'apprêtait à m'assener un coup de crosse sur le crâne. L'étoffe d'une meurtrière?... Oui, sans aucun doute.

— Je ne sais que vous répondre, sergent, dis-je d'une voix sourde. Comment pourrais-je le savoir ?

— Ouais... mais faut dire qu'elle a un casier plutôt gratiné!... Moi ça m'étonnerait pas que ce soit ces deux-là. Si Morgan est blessé au bras et si son groupe sanguin concorde, alors on les tient. (Il se leva.) Je viens de lancer un avis de recherche. Ce n'est plus qu'une question de temps pour qu'on les épingle. (Il adressa un signe de tête à Lepski qui se dirigeait vers la porte.) Bon, monsieur Carr, je ne vais pas vous fatiguer plus longtemps. Dépêchez-vous de vous remettre.

Et les deux hommes sortirent de la pièce.

\*

J'ai creusé ma tombe de mes propres mains, me dis-je.

Comment avais-je pu être assez inconscient, assez stupide pour refiler à Fel le déguisement dont je m'étais servi au cours de mon hold-up manqué ? Je leur avais bien recommandé de porter des gants et de s'assurer un alibi, mais il ne m'était pas venu à l'esprit que ce gros pompiste signalerait à la police de Luceville que son agresseur portait une perruque à la Beatle, des lunettes de soleil et une veste grenat à poches plaquées noires.

Ainsi, au bout de quelques jours seulement, alors que j'étais persuadé que s'ils ne tentaient pas de vendre le collier, on ne réussirait pas à les identifier, la police était déjà sur leurs traces !

Elle les traquait. Combien de temps parviendraient-ils à lui échapper ? S'ils étaient pris, ils parleraient !

Radio Paradise diffusait des nouvelles toutes les trois heures. Je devins un de ses plus fervents auditeurs. À chaque fois que le speaker annonçait : « Voici les dernières nouvelles... » je m'attendais, le cœur battant, à apprendre qu'on venait de les arrêter.

Pendant les trois heures de battement entre chaque bulletin, j'étais à peine poli envers mon infirmière. Je refusais toute nourriture et restais, les yeux fixés sur ma montre, à regarder avancer les aiguilles sur le cadran dans l'attente de l'émission suivante.

Je compris qu'il me fallait annuler ma croisière. L'idée de me trouver à bord d'un paquebot, coupé de toutes nouvelles, me demandant à chaque instant si la police avait mis la main sur eux et, à chaque escale si des inspecteurs ne monteraient pas à bord pour m'arrêter me rendrait fou.



J'étais dans un tel état d'agitation que je ne pus rester au lit. Le lendemain matin, à peine l'infirmière sortie, je me levai et me mis à arpenter ma chambre, chancelant au début, puis bientôt plus assuré.

Le docteur Summers me trouva posté devant la fenêtre.

— N'en faites pas un monde, lui dis-je. Je veux rentrer chez moi. Je me fiche que ce soit prématuré. Si je m'installe sur ma terrasse pour me griller au soleil, je suis sûr de me rétablir rapidement, mais je ne puis supporter d'être enfermé plus longtemps.

— D'accord, monsieur Carr, me dit-il à ma grande surprise. Je vais commander l'ambulance qui vous ramènera chez vous dès cet après-midi. Je passerai vous voir ce soir pour constater comment vous supportez ce changement. Je crois qu'il serait sage que Miss Flemming, votre infirmière, vous accompagne et reste auprès de vous pendant quelques jours, au cas où...

— Inutile. Miss Baxter est tout à fait capable de me soigner.

Dès quatre heures de l'après-midi, j'étais de retour chez moi et installé au soleil sur la terrasse.

Lorsque Jenny arriva, le plateau de thé à la main, je lui déclarai que je me voyais obligé d'annuler notre croisière.

La déception que je lus dans son regard m'irrita. Je continuais de garder les yeux rivés sur ma montre. Un nouveau bulletin de nouvelles serait diffusé dans un quart d'heure.

— Mais pourquoi? me demanda Jenny. Ça vous aurait fait tant de bien! Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis?

— J'ai bien le droit de changer d'avis, non? aboyai-je. Je veux me remettre au travail. Et il faut que je

m'occupe de la succession de Sydney. Je me suis soudain rendu compte que si je partais en croisière pendant deux mois, je mourrais d'ennui.

— C'est que... (Elle baissa les yeux et rougit.) j'ai déjà commandé toute une garde-robe, Larry. Vous m'aviez dit...

— Aucune importance! Qui sait... ce n'est peut-être que partie remise. Conservez ces achats... vous les méritez amplement.

— Je me refuse à accepter un tel cadeau, Larry. Il était entendu que je vous servirais de secrétaire et que...

— Ne me fatiguez pas avec de tels détails! Encore une fois, gardez ce que vous avez acheté! (Et de nouveau je consultai ma montre.)

— Merci, me dit-elle d'un ton glacial. (Au bout d'un moment, elle ajouta :) Je crois que je vais retourner à Luceville. Je marche presque normalement et vous pouvez aisément vous passer de moi.

Je compris brusquement qu'il me fallait rester seul. Je passerais mon temps à attendre les émissions d'information et Jenny ne ferait que me déranger. De plus, si on les coinçait et s'ils me dénonçaient, je ne voulais pour rien au monde que Jenny assiste à mon arrestation.

— Entendu, Jenny, dis-je sans la regarder. Je vous comprends. Vous désirez tout comme moi vous remettre au travail.

— En effet.

— Bon... voilà qui est réglé. Je... (Et voyant que l'heure du bulletin approchait, j'ajoutai :) Un instant, je tiens à écouter les nouvelles.

Pendant que j'écoutais le bla-bla habituel sur Nixon et la Chine, le Vietnam, l'Angleterre et le Marché commun, Jenny se leva sans bruit et passa au salon.

L'émission terminée sans qu'il fût fait état d'une quel-

conque arrestation, je me rendis moi aussi au salon. Jenny ne s'y trouvait pas. Après une légère hésitation, j'allai jusqu'à la chambre d'amis. Je la trouvai en train de faire ses bagages.

— Inutile de vous dépêcher ainsi, lui dis-je d'un air gêné. Pourquoi une telle hâte ?

— J'ai un autocar dans une heure, dit-elle tout en continuant à ranger ses affaires dans sa valise. Si je l'attrape, je serai après-demain à mon bureau, et j'y tiens.

— Oui... je comprends.

Dégouté de moi-même, je retournai sur la terrasse. Jenny m'y rejoignit vingt minutes plus tard.

— Soignez-vous bien, Larry, me dit-elle. Et surtout n'en faites pas trop.

— Merci de vous être montrée si dévouée, dis-je sans oser la regarder. Nous resterons en contact.

— Vous êtes tourmenté par quelque chose. (Elle posa sa main sur mon bras.) Ne voulez-vous pas vous confier à moi ? À deux on résout parfois mieux un problème.

Comme j'aurais aimé tout lui dire ! Mais à quoi bon ? Elle ne pouvait rien pour moi. Ni elle ni personne, d'ailleurs.

— Mais non, tout va bien, Jenny, assurai-je sèchement. Ne manquez pas votre car.

Elle me regarda un long moment, les lèvres tremblantes. Je compris alors qu'elle m'aimait, mais comme pour tout ce à quoi je touchais en ce moment, il était trop tard.

Je me détournai. J'entendis se refermer la porte d'entrée et je compris que cette fois j'étais réellement seul.

## CHAPITRE IX

Seul je le restai au cours des trois jours suivants. Je me faisais monter mes repas du restaurant et écoutais les nouvelles de trois en trois heures.

Le téléphone me laissait peu de répit. Des gens me demandaient des nouvelles de ma santé; des amis s'offraient à venir me voir et paraissaient vexés lorsque je leur déclarais que je n'étais pas assez bien pour recevoir des visites. Finalement je renonçai à répondre au téléphone.

Le troisième jour, au matin, le docteur Summers m'enleva mes pansements. À part une tonsure à l'arrière du crâne, il me déclara que j'étais totalement remis à neuf, et qu'il me fallait envisager de partir en croisière. Je l'assurai que j'y pensais et me débarrassai ainsi de lui.

Je commençais à regretter d'avoir traité Jenny comme je l'avais fait. Paniqué au début, je n'avais eu qu'une idée, rester seul, mais maintenant que j'avais dominé ma peur, je me persuadais que jamais Rhea et Fel ne tomberaient aux mains de la police. Ils étaient peut-être déjà au Mexique ou en Amérique du Sud alors que je restais enchaîné à mon poste de radio.

Devais-je téléphoner à Jenny pour lui expliquer que, à la suite du choc, je m'étais montré nerveux, mais que

j'envisageais à présent de reprendre l'idée de cette croisière ? Me pardonnerait-elle mon inqualifiable conduite et accepterait-elle de m'accompagner ?

J'hésitai.

Je vais attendre une quinzaine de jours, me dis-je, et si, d'ici là, il n'y a pas de nouvelles des Morgan, je pars.

J'écrivis à Jenny, mis mon attitude au compte de mon état et l'assurai que je me sentais beaucoup mieux. Comme j'envisageais de nouveau de partir en croisière, je lui demandai si elle serait disposée à m'accompagner, mais en relisant ma lettre, je la trouvai si artificielle que je la déchirai.

Le quatrième jour, je montai dans un taxi au prix d'un grand effort, et me fis conduire au magasin, emportant le collier de diamants de Mme Plessington dans mon porte-documents.

Miss Barlow, Pierre Martin et Hans Kloch m'accueillirent à bras ouverts. Terry lui-même, s'il se montra moins chaleureux eut tout de même la bonne grâce de s'informer de ma santé.

J'entrai dans le bureau de Tom Luce, posai sur sa table mon porte-documents :

— Tom... j'ai des explications à vous donner au sujet de ce collier.

Il me lança un regard bizarre, hocha la tête et attendit.

Je lui dis alors la vérité. Sydney avait exprimé le désir de revendre ce collier à titre privé. Je m'étais efforcé de l'en dissuader en lui faisant remarquer que c'était contraire aux principes de notre profession, mais qu'il s'était obstiné.

— Je le savais, me dit calmement Tom Luce. Voyez-vous Larry, bien peu de choses m'échappent. C'est moi qui gérais le portefeuille de Sydney et quand il m'a demandé de vendre pour sept cent cinquante mille dollars

d'actions et que, d'autre part, j'ai entendu dire que Mme P. était endettée jusqu'au cou, je n'ai pas eu de peine à faire le rapprochement. Je n'en ai pas pris ombrage et l'idée que Sydney s'est tourmenté à ce sujet me navre.

— J'ai hérité de ce collier, Tom, mais je préfère le remettre dans l'affaire. Quand nous le ferons remonter d'après la maquette de Sydney et le revendrons, je tiens à ce que le bénéfice réalisé revienne à la maison.

— C'est ainsi que doit agir un associé, reconnut Tom, mais la maison va vous le racheter le prix que Sydney l'a payé. Ça me semble équitable. Et le bénéfice sera effectivement versé à l'affaire.

— Parfait... dans ce cas, soyez assez aimable pour m'acheter des actions, Tom. Vous gériez la fortune de Sydney. Je vous serais reconnaissant d'en faire autant pour moi.

Je sentis que cette proposition lui faisait plaisir. Puis nous parlâmes affaires. Martin et Kloch donnaient toute satisfaction et Terry lui-même ne se débrouillait pas mal.

— Je crois, Larry, qu'il est trop tôt pour vous remettre au travail, estima Luce. Je ne vous trouve pas très en forme. Pourquoi ne pas entreprendre la croisière dont vous m'aviez parlé ?

— J'y pense, mais pas pour tout de suite. Je veux d'abord emménager dans l'appartement en terrasse de Sydney. Avant de partir en voyage, il faut que je me débarrasse de mon appartement, de mes meubles et que je m'installe dans ma nouvelle demeure. J'en aurai bien pour une semaine ou deux. S'il se présente en affaires la moindre difficulté, vous saurez où me joindre.

En le quittant, je me fis conduire à l'immeuble de Sydney. Harry Gregson, le portier de jour, m'accueillit alors que je m'approchais de son comptoir.

— Heureux de vous revoir, monsieur Carr. Quelle horrible affaire ! Monsieur Sydney me manque... c'était un vrai gentleman.

— Hé oui, dis-je en soupirant. (Puis je repris :) Je m'installe dans son appartement, Harry. Avez-vous les clés ?

— Oui, monsieur. J'ai lu dans les journaux que vous lui succédiez. J'ai dit alors, et je vous le répète au nom du personnel de la maison : Bienvenue à vous, monsieur Carr. Nous sommes tous heureux d'apprendre que vous venez habiter ici.

— Merci, Harry.

— Personne n'a pénétré dans l'appartement depuis que la police en a terminé. Il aura certainement besoin, avant que vous vous installiez, d'un bon coup de nettoyage.

— Avez-vous l'adresse de Claude, Harry ? Je me demande s'il serait disposé à travailler pour moi ?

— Le contraire m'étonnerait. Je vais vous donner son numéro de téléphone. Un instant, je vous prie... (Il se rendit dans sa loge, fouilla dans un tiroir et revint un papier à la main.) Il paraît qu'il est bouleversé.

— Il n'est pas revenu depuis que...

— Non, monsieur. Il est parti auprès de sa vieille mère, pour une quinzaine de jours, mais il doit être de retour.

— Je lui téléphonerai. (Et lui prenant des mains le papier et les clés :) Merci, Harry. Je vais juste jeter un coup d'œil là-haut. Je n'en ai pas pour longtemps.

Alors que je montais en ascenseur jusqu'au dernier étage, j'évoquai cette nuit fatale, et j'eus comme un recul à l'idée d'entrer pour la première fois depuis sa mort dans l'appartement de Sydney.

Arrivé devant la porte, j'hésitai. J'éprouvai même une

sorte de malaise allant jusqu'à la nausée, mais je me rassonnai. Sydney est mort, me dis-je. Ce magnifique appartement m'appartient désormais. C'est là que je vais vivre. Il faut absolument que je me débarrasse de ce complexe de culpabilité. Je n'étais pas responsable de sa mort ! Cela je me l'étais dit et redit au cours de longues heures de solitude. Je ne devais pas me considérer comme coupable.

J'introduisis la clé dans la serrure et pénétrai dans le hall d'entrée. J'entendis ronronner l'appareil à air conditionné. Je tendis l'oreille. La police l'avait donc laissé branché ? Et personne n'était monté pour s'assurer qu'on avait coupé lumière et climatiseur ?

Intrigué, je poussai la porte du salon.

Devant moi, revolver au poing, se dressait Fel Morgan.

\*

De l'étage au-dessus me parvinrent les aboiements d'un chien, un bruit de voix, puis de nouveau des aboiements.

Je restai cloué sur place, les yeux fixés sur cette arme qui pouvait cracher la mort.

Assourdi par les doubles fenêtres, monta, de la rue, le ululement d'une sirène d'ambulance. Là en-bas, très loin de moi, la vie continuait à Paradise City.

Mon regard alla du revolver au visage de Fel. À cet instant, il abaissa son arme et me dit d'une voix tremblante et terrifiée :

— Bon Dieu, j'ai cru que c'étaient les flics !

Je me rendis compte alors qu'il avait encore plus peur que moi. Cela me rassura mais j'avais le cœur battant et la bouche sèche.

Quant à lui, il avait tout d'un clochard.

Il était crasseux, amaigri, le visage mangé d'un chaume rougeâtre. De plus, il puait. Il portait toujours la veste grenat à poches plaquées noires, mais tellement sale qu'elle était à peine reconnaissable. Ses chaussures disparaissaient sous une couche de boue comme s'il avait pataugé dans des marais. L'effroi se lisait dans ses yeux creusés et sa bouche était agitée d'un tic. Sa respiration saccadée sifflait entre ses dents gâtées.

— Quand j'ai entendu la clé tourner dans la serrure, fit-il d'une voix de fausset, ça m'a flanqué une de ces trouilles ! Je croyais être en sécurité ici, au moins pendant quelques jours.

Il se détourna de moi et s'effondra comme un mort dans un fauteuil. Le revolver lui échappa des mains et vint tomber avec un bruit sourd sur le splendide tapis persan de Sydney. Puis il porta à ses yeux une main noire de crasse et se mit à pleurer.

Je fermai la porte, puis me dirigeai d'un pas chancelant vers le petit bar portatif. Et c'est en tremblant que je versai deux whiskies bien tassés.

— Allez, calme-toi, dis-je en posant un des verres sur une table à sa portée. Ressaisis-toi, que diable, et avale ça.

Il releva la tête, s'essuya le visage du revers de la main et à son expression à la fois désespérée et bestiale, je compris à quel point il pouvait être dangereux.

— Salaud ! me lança-t-il d'une voix étranglée. Avec tes belles paroles c'est toi qui m'as entraîné dans ce merdier ! À toi de m'en sortir, maintenant !

J'avalai la moitié de mon whisky et allai m'asseoir dans un fauteuil à côté de lui :

— Où est Rhea ?

Il serra les poings, puis s'en frappa les tempes. Je compris qu'il était fou de peur et cela me redonna confiance en moi.

— Allons, Fel ! Ne fais pas l'imbécile ! Et réponds-moi ! Où est Rhea ?

— Me parle pas de cette garce ! (Cette fois, ce furent ses genoux qu'il frappa de ses poings.) Faut que tu m'aides ! Tu m'as fourré là-dedans ! J'ai lu les journaux... Je suis recherché pour meurtre !

Le voyant paniqué, à moitié mort de peur, je compris que je pourrais faire de lui ce que je voulais.

— Je t'aiderai, mais il faut d'abord que je sache ce qui s'est passé. Où est Rhea ?

Il se remit à pleurer, tout secoué de sanglots. J'avalai une bonne gorgée de whisky et m'adossai dans mon fauteuil pour mieux l'observer, éccœuré par sa lâcheté et sa crasse.

Je le laissai chialer tout son saoul. Puis ses larmes enfin taries, il s'essuya les yeux avec son poignet et me regarda d'un air hébété.

— S'ils m'alpaguent, j'en prendrai pour vingt ans, fit-il d'une voix entrecoupée. Je pourrai pas le supporter ! Je suis pas fait pour ça ! Vingt ans derrière les barreaux !... Ils me prendront pas vivant !

— T'as fini de t'apitoyer sur toi ? Encore une fois où est Rhea ?

— Cette garce ! Ma salope de sœur ! (Il se leva, se frappa la tête de ses poings, puis retomba dans son fauteuil ; il se conduisait comme un véritable dément.) Les flingues, ils étaient pas chargés, je te jure ! C'est elle qui les a chargés ! Tu m'avais dit de pas les charger, et moi je t'ai écouté. C'est elle qui a tout fait ! Elle qui a tué le pédé ! Et qui a essayé de te descendre ! Tu le sais ! Tu le diras, aux flics, que moi j'avais rien à voir avec tout ça !

— Où est Rhea ?

— Tu me crois pas, hein ? Tu crois que je suis aussi pourri qu'elle ? Ben non, c'est pas vrai ! Elle m'a amené

que du malheur ! Jamais j'aurais dû la reprendre ! Jamais j'aurais dû t'écouter ! Vingt ans derrière les barreaux ! J'y résisterais pas !

— Qu'est-ce que tu fous ici ? demandai-je d'un ton calme, espérant que le son de ma voix l'apaiserait.

Il se renversa dans son fauteuil et se prit la tête entre les mains.

— T'as fini avec tes questions à la con ? Je veux foutre le camp d'ici ! Il me faut du fric ! Une bagnole ! Je peux plus me voir dans cette satanée piaule !

— Je te donnerai du fric. Je t'aiderai à t'enfuir. Je te procurerai une bagnole.

Il me regarda. Il tremblait toujours, mais une lueur d'espoir brillait dans ses yeux.

— Tu feras bien ! dit-il d'une voix rauque. Toi et tes saloperies de millions ! T'as fait la belle affaire, hein ?

Il venait de commettre une erreur. Moi qui commençais à le plaindre, ces dernières paroles tuèrent sur-le-champ toute pitié en moi.

— Je t'ai dit que je t'aiderai.

— Pourquoi elle a tué ce pédé ? reprit-il en observant ses mains crasseuses. C'est une pourrie, je te dis ! Tu sais ce qu'elle m'a fait... à moi... son frère ? (Il leva sur moi un regard lamentable.) On a foutu le camp de cette bon dieu de cambuse. C'est elle qui avait le collier. On a sauté dans la bagnole, elle au volant. On a roulé comme des cinglés jusqu'à l'autoroute. Je l'engueulais d'avoir tiré, mais elle me regardait même pas. Je croyais qu'on filait sur Miami. Je la laissais faire, mais j'arrêtais pas de l'engueuler. Quand on est arrivé en bordure du marais, là où y a des palétuviers... tu vois où je veux dire ? juste à la sortie de la ville, elle a freiné à mort. Moi je crevais de peur. Je me suis retourné pour voir si on avait les flics à nos trousses. Je lui ai crié de continuer de rouler. Elle



m'a regardé. Je la revois. (De nouveau, il se frappa les genoux de ses poings.) Ses yeux... on aurait dit deux glaçons ! « Le pneu arrière droit est à plat. Va voir elle m'a dit. » Et moi, comme un con, j'ai marché, je suis descendu. Comme j'ai avalé tes belles paroles. J'étais pas arrivé à l'arrière de la bagnole que cette garce repartait avec les cailloux... Elle se foutait pas mal de ce qui pourrait m'arriver.

Sa voix se brisa, il se remit à pleurer en se balançant d'avant en arrière dans son désespoir.

J'allumai une cigarette. Il ne me faisait plus peur mais il restait néanmoins dangereux. Si on l'arrêtait, il parlerait.

Je pris de sang-froid une décision. Si je voulais sauver ma peau, il me fallait le réduire au silence.

Je restai là, assis, à fumer et à le regarder pleurer et renifler. Sa crasse, sa puanteur, sa bassesse me donnaient envie de l'écraser comme une punaise.

À l'hôtel de ville, l'horloge sonna les douze coups de midi.

— Tu dois avoir faim, Fel, lui dis-je. Je vais te faire monter quelque chose à manger.

— Tu parles, je crève de faim, oui ! fit-il en s'arrêtant de renifler. Tu peux pas savoir par où j'ai passé ! Dans ce foutu marais, je me suis nourri de poisson cru et de crabes ! Tu y as jamais été ? Ça grouille de serpents et d'alligators !

Je téléphonai au restaurant et demandai au maître d'hôtel de me faire monter à déjeuner.

— File sur la terrasse, Fel, et dissimule-toi.

Il saisit son whisky, le vida, puis alla se réfugier sur la terrasse.

J'emportai son verre à la cuisine, tout en faisant travailler mes méninges. Comment le réduire au silence ? Je

me rendis compte que je projetais de l'assassiner et que cette pensée ne me troublait nullement. Si j'arrivais à me débarrasser de lui d'abord, puis de Rhea, j'étais sauvé, et non seulement sauvé. J'aurais le monde à mes pieds.

Je revins au salon où je m'installai. Pendant le quart d'heure que mit le garçon à arriver, un plan commença de prendre forme dans mon esprit. Je pensais pouvoir me débarrasser de Fel sans problème, mais beaucoup moins aisément de Rhea. Chaque chose en son temps, me dis-je.

Le serveur arriva, poussant devant lui une table roulante, et me gratifia d'un large sourire.

— 'Jour, monsieur Carr. Ça fait plaisir de vous revoir. Je vous apporte une bouteille de champagne avec les compliments du maître d'hôtel. Le chef vous a particulièrement soigné aujourd'hui.

Je lui refilai deux dollars de pourboire et dès qu'il fut parti, j'allai chercher sur la terrasse Fel qui était assis contre la balustrade, les genoux sous le menton.

— Allez amène-toi et bouffe, lui dis-je.

Il passa devant moi pour se précipiter vers la table, regarda fixement les mets qui la couvraient, s'installa et se mit à manger. Il bâfrait comme un porc, s'empiffrant à s'étouffer. Dégoûté, je me réfugiai sur la terrasse et attendis qu'il en ait fini, sans pour cela cesser de dresser des plans pour me débarrasser définitivement de lui.

L'entendant roter, j'en conclus qu'il avait achevé son repas et je revins au salon.

Dieu sait ce que pensera le garçon en venant rechercher la table roulante, me dis-je, en voyant dans quel état elle était. Fel avait éclaboussé la nappe; il avait liquidé l'énorme plateau de fromage; la corbeille qui avait contenu six petits pains était vide; et il y avait des taches de vin non seulement sur la nappe mais sur le linge immaculé qui avait recouvert la table roulante. Il s'était également tapé tous les fruits.

Tant pis, me dis-je. Un pourboire de dix dollars arrangera bien des choses.

Puis je regardai Fel qui, allumant une cigarette, me lança :

— Ben mon vieux, on peut dire que vous autres, les richards, vous savez vivre ! J'ai jamais aussi bien croûté de ma vie !

— Tu devais crever de faim.

— Ouais... Pendant que tu te gobergeais, moi j'étais dans le noir avec des serpents pour compagnie. (Il me lança un regard haineux.) C'est toi, mec, qui m'as foutu dans ce merdier... À toi de m'en sortir, sinon ton compte est bon ! Si les flics m'alpaguent, je parlerai. Toi et moi on en aura tous les deux pour vingt ans.

Il ne s'en doutait pas, mais il venait de signer son arrêt de mort.

— Dis-moi, Fel, comment as-tu fait pour entrer dans l'appartement ? lui demandai-je en m'asseyant et en allumant une cigarette.

— C'est à la portée du premier petit arcan venu. Rien de plus facile. Mais parlons pas de ça... Ce qu'il me faut c'est une bagnole et du fric.

— Tu peux prendre ma Ford. Elle est garée là en bas. Et comme fric, qu'est-ce qu'il te faut ?

— Cinquante mille, me lança-t-il en m'observant.

— Ça peut se faire. Et après ça, Fel, quels sont tes projets ?

— Je roule jusqu'à Key West. Là-bas j'ai un copain qui pourra m'emmener à Cuba. Quand je serai arrivé, je t'enverrai mon adresse. (Il me lança un regard en dessous et je compris que le whisky commençait à faire son effet.) Tu m'enverras cinq cent mille dollars, et on sera quittes. Quand je les aurai reçus, t'entendras plus jamais parler de moi.

— Mais je n'en aurai pas fini avec Rhea, lui fis-je observer.

— Ça, c'est tes oignons. Je m'occupe de moi. Elle a le collier, alors pourquoi elle t'embêterait ? Tandis que moi, j'ai rien.

— Où est-elle, Fel ?

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ? N'y touche pas. C'est du poison ! N'y pense plus, va... Elle bazardera le collier et elle disparaîtra de la circulation. N'y pense plus, je te dis !

Je lui versai une nouvelle rasade de whisky. Il ricana, prit le verre et le vida d'un trait.

— Putain ! on peut dire que vous vous la coulez douce, les fumiers ! (Attrapant la bouteille de whisky, il en remplit son verre.) Ma salope de sœur ! Tu veux que je te dise ? Eh bien, elle se fout de tout le monde sauf de son mec. De la vermine, celui-là, une vraie ordure ! Qu'est-ce que je te parie qu'elle est en train de s'envoyer en l'air avec lui ! Elle l'a dans la peau, ce pourri !

— Si tu prends ma voiture, Fel, tu n'auras pas d'ennuis. Dès qu'il fera nuit... disons vers les dix heures, tu montes dans ma bagnole et tu fous le camp.

Il laissa filtrer son regard entre ses paupières à demi-closes et je me rendis compte qu'il était saoul.

— Et le fric ? fit-il.

— Pas de problème. Je l'ai ici.

— Ici ? fit-il en me scrutant non sans peine car il avait les yeux dans le vague.

— Oui.

— Tu te fous de ma gueule ? Montre-le-moi.

— Tout à l'heure. Dis-moi d'abord qui est le mec de Rhea.

— Tu vas quand même pas t'occuper d'une petite frappe comme Spooky, fit Fel en gloussant. Bon Dieu !

Quelle crapule, celui-là! Faut vraiment être conne comme ma garce de sœur pour se laisser emballer par une pareille fripouille!... Et avec ça qu'il a dix ans de moins qu'elle.

— Tu parles de Spooky la Terreur?

— Ouais... Tu le connais?

— J'ai eu affaire à lui à Luceville... Un drôle de numéro.

— Ça tu peux le dire. (Il se renversa dans son fauteuil.) Putain! j'ai bien bouffé comme un roi!

— Comment une fille comme Rhea a-t-elle pu se coler avec ce Spooky?

— Va savoir. Elle l'avait dans la peau avant même de faire de la taule. À peine elle en était sortie qu'elle lui a couru après. La vraie connasse! Une fripouille pareille! (Il fronça le sourcil, secoua la tête, puis se frotta les yeux avec ses mains sales.) Je crois bien que j'ai trop bu... Faut que je roupille.

— C'est ça. Dors un moment.

Un instinct purement animal le fit se redresser :

— Montre-moi le fric, mec. Tu dis que tu l'as ici... alors fais-le voir.

Nous y étions.

— Il est dans le coffre, dis-je en me levant.

— Le coffre?... Quel coffre?

Je me dirigeai vers le Picasso, le décrochai du mur, découvrant ainsi le coffre-fort.

— Bon Dieu! s'exclama Fel en se levant péniblement. Jamais j'aurais pensé à regarder là! Et c'est dans cette boîte de conserve qu'y a le fric?

— Hé oui, c'est là qu'il est.

— Alors vas-y, mec... Ouvre!

Je manipulai le cadran, sachant qu'en agissant ainsi je déclencherai le signal d'alarme relié au poste de police.

— Je n'ai pas trop l'habitude, dis-je. Je connais la combinaison, mais c'est plutôt compliqué.

— Compliqué ou pas, me dit Fel me soufflant dans la nuque son haleine puant le whisky pour regarder de plus près le cadran, ouvre-moi ce coffre.

Je tournai le bouton, en faisant cliqueter les chiffres. Je savais que déjà une voiture de patrouille était en route.

— Deux-un, cinq-huit, six-neuf, marmonnai-je. (Je manipulais bien le cadran mais, naturellement, ce n'était pas la combinaison qui, en raison du manque total de mémoire de Sydney, était des plus simples, c'est-à-dire un-deux-trois, comme me l'avait indiqué Tom Luce. J'appuyai sur la poignée et secouai la tête.) J'ai dû faire une erreur. Vas-y. À toi, Fel... Je te donnerai les chiffres à mesure.

— Moi? Je suis bien trop saoul! (Il tomba à moitié sur moi et je faillis perdre l'équilibre.) Ouvre-le, je te dis! Ouvre-le, salaud! Un bon conseil que j'te donne!

Je me remis à manipuler le cadran. Combien de temps mettrait la police à s'amener? Je commençais à transpirer.

— Deux-un, cinq-huit, six-neuf, repris-je en tournant le cadran. C'est bien ça. (J'appuyai sur la poignée.) Ça alors, c'est plus fort que tout!

— Tu peux pas l'ouvrir, hein? grogna Fel. Tu cherches à me posséder?

— C'est pourtant bien la combinaison. Je ne comprends pas pourquoi ce foutu coffre ne s'ouvre pas.

À cet instant le téléphone sonna.

Nous nous retournâmes tous les deux pour regarder l'appareil. Je fis deux enjambées et décrochai :

— Allô... Oui?

— Monsieur Carr? Ici Harry, le portier. Deux officiers de police vont monter. Vous n'êtes pas blessé?

— Non... Vous vous trompez de numéro.

Je raccrochai puis, me retournant, je vis Fel traverser la pièce et s'emparer du revolver.

— Un faux numéro, hein? fit-il en me scrutant.

— Oui.

Nos regards s'accrochèrent.

— Tu cherches à me posséder, hein, salaud?

— Oh, ta gueule!

Le cœur battant, je m'approchai du coffre et comme je manipulai de nouveau le cadran, on sonna à la porte.

Je me retournai et vis Fel qui, cloué sur place, regardait fixement le hall d'entrée par la porte ouverte du salon.

— Ouvrez! aboya une voix. Police!

Fel leva son revolver qu'il braqua sur moi.

— Ordure!

— Vite! Sur la terrasse... Je les retiendrai! (Je m'approchai de lui, les nerfs tendus, me demandant s'il allait tirer.)

On sonna de nouveau à la porte.

Suivi de Fel, j'étais déjà sur la terrasse.

— Tu peux t'enfuir par là... mais grouille! Prends ma voiture. Pendant ce temps, je les retiendrai.

Tremblant, claquant des dents, Fel se pencha par-dessus la balustrade pour repérer le balcon d'en dessous. Je me glissai derrière lui, l'attrapai par le bas de son pantalon et le soulevai.

Il poussa un hurlement de terreur, son revolver partit de lui-même, puis il plongeait la tête la première, à l'instant même où les policiers enfonçaient la porte.

\*

Que tout ça a été facile, me dis-je tout en roulant sur l'autoroute en direction de Luceville... ridiculement facile.

J'avais franchi une étape importante en réduisant Fel au silence. Au tour de Rhea, maintenant...

Le sergent Hess était venu me voir et m'avait longuement questionné, mais j'avais compris à son attitude déférente que selon lui je pouvais m'estimer heureux d'en être sorti vivant.

Je lui racontai qu'en entrant dans l'appartement, je m'étais rendu compte que quelqu'un m'y avait précédé, mais avant que je puisse m'enfuir, Morgan avait surgi, revolver au poing, me menaçant de m'abattre si je donnais l'alarme. Je lui expliquai également qu'il s'était mis à boire, ce qui lui avait délié la langue ; il m'avait décrit les jours et les nuits qu'il avait passés dans le marais à crever de faim. J'avais donc fait monter un repas du restaurant et, après s'être bâfré, il m'avait réclamé de l'argent. C'était là ma chance. Je savais en effet que le coffre de Sydney était relié par un signal d'alarme au commissariat central. À l'arrivée des policiers, Morgan, pris de panique, s'était rué sur la terrasse et avait tenté de descendre jusqu'au balcon de l'étage au-dessous. J'avais cherché à l'en empêcher. Il avait tiré sur moi et c'est alors que, lâchant la balustrade, il était tombé dans le vide.

Tout ce que releva Hess en fouillant l'appartement vint confirmer mes dires. Tous les indices prouvaient que Morgan avait en effet passé la nuit dans l'appartement car on relevait un peu partout les empreintes de ses mains crasseuses.

— Nous savons maintenant que ces deux malfaiteurs sont bien ceux que nous recherchions, me dit Hess. Il ne nous reste plus qu'à mettre la main sur la sœur.

Pas avant que je la trouve moi-même, me dis-je. Je



racontai alors à Hess comment Rhea, après s'être débarassée de son frère, avait pris la fuite avec le collier.

L'occasion s'offrait à moi de les lancer sur une fausse piste et je m'en saisis.

— Morgan m'a encore dit qu'il comptait rouler jusqu'à Key West d'où un ami les emmènerait à Cuba. Il était persuadé que Rhea, après l'avoir éjecté, avait continué sa route jusqu'à Key West.

— Cuba ! fit Hess en esquissant une grimace. Si elle y est déjà, il ne faut plus compter mettre la main sur elle.

Les journaux parlèrent abondamment de la mort de Fel. Rhea ne pouvait manquer de les lire, mais ce qu'elle ignorait c'est ce que Fel m'avait raconté sur ses relations avec Spooky. Elle ne se terrait peut-être pas dans la piaule de son amant, mais ça valait la peine d'y aller voir. Il me fallait la réduire au silence, elle aussi. Elle vivante, je ne donnais pas cher de mon avenir.

J'attendis la fin de l'enquête menée sur la mort de Fel, puis annonçai à Hess que je partais pour San Francisco me changer les idées. Il me demanda de rester en contact avec lui. Au cas où ils mettraient la main sur Rhea, je serais leur principal témoin, mais à son expression je compris qu'il n'avait guère d'espoir de la retrouver.

Avant de quitter Paradise City pour Luceville, je téléphonai à Claude, le domestique de Sydney. Je lui expliquai que j'allais m'installer dans l'appartement en terrasse et lui demandai s'il voulait entrer à mon service.

— Je vous remercie de votre offre, monsieur Larry, me dit-il, mais après avoir travaillé pour M. Sydney, je ne pourrais plus entrer au service d'un autre maître. Mais si cela peut vous être agréable, je tâcherai de vous procurer quelqu'un de sérieux.

— Ne vous donnez pas cette peine, fis-je avant de raccrocher.

Le refus de ce gros et vieux pédéraste me mit hors de moi. Je lui aurais versé les mêmes gages que Sydney. Pour qui se prenait-il, grands dieux ?

Puis, en y repensant, je compris mieux sa réaction. Pourquoi continuerait-il à travailler alors que Sydney lui avait laissé de quoi vivre confortablement ? Mais ce n'était pas là la véritable raison. En fait, Claude me méprisait, je le sentais, parce que je m'installais dans les meubles de Sydney... et je commençais à me mépriser moi-même.

Trois jours après la clôture de l'enquête, je montai dans ma Ford Capri et pris la direction de Luceville.

La veille je m'étais rendu à Miami pour y faire l'achat d'un équipement complet de hippie : chemise à fleurs, blue-jean et sandales noires. Puis j'allai sur les quais où j'achetai un 38 automatique, un *special police*, et une boîte de cartouches. J'entrai enfin dans un bazar où je fis l'acquisition d'une perruque noire ébouriffée, d'un large ceinturon dont la boucle était un crâne en miniature, et d'un couteau à cran d'arrêt.

De retour chez moi, je pris de la terre dans les caisses à fleurs de mon balcon, l'étendis d'huile et d'eau et maculai consciencieusement ma chemise à fleurs et mon blue-jean à l'aide de cette bouillie.

À une trentaine de kilomètres de Luceville, je m'arrêtai dans un bourg, mis ma Ford dans un garage puis, portant la valise contenant mon attirail de hippie, je me rendis chez un vendeur de voitures d'occasion et achetai une vieille Chevrolet toute déglinguée.

Je m'arrêtai un peu plus loin sur une plage déserte, me déguisai en hippie et me coiffai de la perruque embroussaillée. Je ne m'étais pas rasé depuis trois jours et, en me regardant dans le rétroviseur de la Chevrolet, je me dis que Jenny elle-même, si je la rencontrais, ne me reconnaîtrait pas.

À présent, j'étais prêt à passer à l'action.

Je m'installai au volant et, scrutant la route par le pare-brise poussiéreux, dressai mes plans.

Je n'éprouvais aucun remords envers Fel Morgan car je ne doutais pas un instant qu'il m'aurait fait chanter jusqu'à la fin de mes jours. Je n'éprouvais pas davantage de remords quant au sort que je réservais à Rhea si je la retrouvais... C'était elle ou moi.

Je savais cependant que ce ne serait pas facile. Possible qu'elle ne soit pas allée se terrer chez Spooky, mais il y avait cependant de grandes chances pour qu'elle y soit, et dans ce cas, il me faudrait la prendre au piège, puis la tuer.

Seulement, ce double projet se révélerait sûrement aussi dangereux et aussi difficile que de piéger et tuer un chat sauvage.

Mais c'était pour moi l'unique solution.

## CHAPITRE X

J'entrai dans Luceville à l'instant où l'horloge de l'hôtel de ville frappait les six coups de dix-huit heures. En raison de la fumée et de la poussière de ciment, je dus comme les autres conducteurs, rouler en code. Je sentis pénétrer sous mon col un sable irritant et j'éprouvai un sentiment de nostalgie.

Pour atteindre Lexington où se trouvait la piaule de Spooky, il me fallait traverser le centre de la ville et je fus pris dans le flot des voitures qui, la journée de travail terminée, rentraient. Alors que je passais, en roulant au pas, devant l'immeuble qui abritait le bureau de Jenny, je me demandai si elle était là-haut, au sixième étage, avec son chignon croulant, en train de remplir des formulaires jaunes. Mais ce n'était pas le moment de penser à Jenny. Je ne me le permettrai, me dis-je, que lorsque je serais hors d'affaire. Jusque-là elle resterait pour moi un être précieux à qui on peut rêver mais qui reste hors de portée.

Je garai la Chevrolet à une distance raisonnable de Lexington, puis prenant le fourre-tout où j'avais jeté une chemise de rechange, ce qu'il me fallait pour me raser et mon 38 automatique, je fis à pied, entre des maisons délabrées, le trajet qui me séparait de Lexington.

La nuit tombait et les réverbères étaient allumés. À part quelques vieux ivrognes perchés sur des poubelles et quelques petits négrillons jouant à la balle, Lexington était déserte à cette heure.

En face du numéro 245 où se trouvait la piaule de Spooky se dressait un garni de quatre étages de piètre apparence. Deux gamins crasseux, la morve au nez, étaient assis sur les marches du perron. Leurs petits poings sales serrés entre leurs genoux, le cou dans leurs maigres épaules, ils contemplaient, faute d'autres distractions, les détritiques qui s'amassaient dans le caniveau, entre autres un chat crevé.

Sur l'imposte de la porte d'entrée, un écriteau à la peinture écaillée annonçait :

### *Chambres à louer*

C'était trop beau pour être vrai. Je m'arrêtai pour jeter un regard sur le numéro 245, juste en face, puis gravis les marches du perron, en évitant les malheureux gosses qui me regardaient d'un œil mélancolique et soupçonneux. Je pénétrai dans un couloir qui puait l'urine, la crasse et les excréments d'animaux domestiques.

Une vieille femme surgit sur le seuil d'une porte, se curant les rares chicots qui lui restaient à l'aide d'une allumette, ses maigres cheveux gras coiffés en queue de rat. Sa blouse était raide de crasse. Elle devait avoir au moins quatre-vingts ans, sinon plus.

Alors que je m'arrêtais devant elle, elle m'examina attentivement, de ma perruque embroussaillée à mes sandales éculées, et, à son expression méprisante, je compris que je ne lui inspirais guère confiance.

— Vous avez une chambre à me louer, grand-mère ? dis-je en posant mon fourre-tout à mes pieds.

— Je te défends de m'appeler grand-mère, espèce de voyou, me répondit-elle d'une voix grailonneuse. Faut dire Madame Reynolds, et tâche de pas l'oublier.

— D'accord, Madame Reynolds. Alors vous avez une chambre ?

— C'est douze dollars la semaine, payable d'avance.

— On peut visiter ?

Nos répliques semblaient sortir d'un mauvais film et à son ricanement je me rendis compte qu'elle le sentait tout comme moi.

— Deuxième étage. Numéro cinq. La clé est sur la porte.

Je gravis les marches nues et grinçantes en me gardant bien de prendre appui sur la rampe poisseuse, et arrivai au second étage. Le numéro cinq se trouvait au fond d'un couloir malodorant.

Une turne d'environ trois mètres carrés. Un lit, une table, deux chaises, une armoire et un tapis élimé. Près de la fenêtre, le papier mural se décollait. Sur une planche culottée par une couche de graisse, un réchaud à gaz.

Laissant là mon fourre-tout, je descendis l'escalier, versai à la vieille douze dollars, puis me rendis chez un épicier italien où j'achetai assez de conserves pour me nourrir pendant quelques jours, ainsi qu'une bouteille de whisky. Puis dans une quincaillerie, je fis l'acquisition d'une casserole et d'une poêle à frire.

Mme Reynolds était toujours sur le pas de sa porte lorsque je rentrais.

— Où est-ce qu'on se lave ? lui demandai-je.

Elle me toisa, se gratta l'aisselle, puis dit enfin :

— Y a des bains publics au bout de la rue, et une prise d'eau à chaque étage. Qu'est-ce qu'y te faut de plus ?

Je portai mes achats jusque dans ma chambre, fermai la porte à clé, les déposai sur la table et examinai le lit de

près. Chose étrange, les draps étaient propres, mais les deux minces couvertures présentaient des taches suspectes. Je me demandai à quel moment les punaises feraient leur apparition.

Comme changement de décor, j'étais servi.

Je songeai au luxueux appartement de Sydney dont j'avais hérité. Si je voulais conserver son appartement et ses millions, il me fallait supporter le séjour dans cet ignoble taudis.

Après avoir éteint la lumière, je tirai une chaise près de la fenêtre et m'installai à mon poste d'observation. De l'autre côté de la rue, je comptais dix-huit fenêtres poussiéreuses. Cinq étaient éclairées. Derrière l'une de ces fenêtres devait vivre Spooky. Mais laquelle ? Si je faisais le guet suffisamment longtemps, je finirais par le repérer.

Je m'armai de patience et me mis à fumer. Derrière les carreaux empoussiérés des chambres éclairées passaient les silhouettes de leurs occupants, des jeunes pour la plupart habillés de façon extravagante. Au cinquième étage, à la troisième fenêtre en partant de la gauche, une jeune et jolie négresse, uniquement vêtue d'un pantalon collant, se trémoussait au rythme d'une radio que je ne pouvais entendre, les mains en coupes sur ses seins nus. Je sentis le désir monter en moi et me forçai à détourner les yeux.

Vers huit heures, je commençai à avoir faim. J'abandonnai mon poste d'observation, baissai le store et fis de la lumière. Pendant que je réchauffais une boîte de fayots, j'entendis les pétarades d'une moto qui s'amenait. Éteignant le gaz et la lampe, je me dirigeai vivement vers la fenêtre et remontai le store. Spooky, chevauchant une Honda flambant neuf, s'arrêtait devant le numéro 245.

Je le regardai descendre de sa machine et gravir en courant les marches du perron.

C'était le moment d'ouvrir l'œil. Je le vis disparaître

dans le couloir de l'immeuble et attendis que s'allume une des fenêtres. Tout en faisant le guet, je remarquai que la négresse, qui avait passé une chemise à fleurs, remuait Dieu sait quel brouet dans une casserole.

Au bout d'un quart d'heure, je me rendis compte que Spooky devait occuper une des chambres déjà allumées car depuis son arrivée aucune fenêtre obscure ne s'était éclairée. Devais-je en conclure que Rhea habitait chez lui ? Cela me paraissait logique. Pourquoi la fille serait-elle restée dans l'obscurité ? Je me mis à scruter chacune des fenêtres éclairées. Comme trois d'entre elles étaient dépourvues de rideaux, je pouvais surveiller l'intérieur de la pièce. Les rideaux des deux autres, pourtant transparents, ne permettaient pas de voir au travers. L'une de ces fenêtres se trouvait au troisième étage, les deux autres, au dernier, juste au-dessus de la pièce occupée par la négresse. Selon toute vraisemblance, Spooky créchait dans une de ces deux pièces.

Je baissai le store, fis de la lumière et remis mes fayots à chauffer. Pour un début, ça ne s'annonçait pas mal. Je progressais. J'avais la quasi-certitude que la piaule de Spooky devait se trouver soit au troisième, soit au dernier étage du 245.

Je mangeai mes fayots, éteignis la lumière, relevai le store et me postai de nouveau devant la fenêtre.

Vers neuf heures, la lumière du troisième, s'éteignit. Je concentrai alors toute mon attention sur la fenêtre, toujours éclairée, du dernier étage. Je fis le guet pendant près d'une heure et soudain je vis une ombre passer derrière le rideau. Je reconnus la silhouette de Spooky. Il n'y avait pas à s'y tromper. Et dire que si j'avais détourné les yeux, ne fût-ce qu'une seconde, j'aurais pu ne pas apercevoir cette ombre fugitive.

Ainsi Spooky habitait au dernier étage, mais Rhea vivait-elle avec lui ?



Je continuai de guetter. Les fenêtres s'éteignirent les unes après les autres. La jeune négresse, suspendant à son bras un énorme sac à main, se dirigea vers la porte et ferma la lumière au passage. Finalement ne resta allumée dans tout l'immeuble que la chambre habitée par Spooky.

À cet instant, je le vis dévaler les marches du perron, sauter sur sa Honda, puis faire ronfler son moteur dans un bruit assourdissant. Ajustant son casque sur ses cheveux huileux, il démarra, mais dans la chambre de l'étage supérieur la lumière resta allumée.

Cela pouvait signifier deux choses : ou Spooky se foutait éperdument du montant de sa note d'électricité ou bien Rhea se terrait dans cette chambre.

Comment m'en assurer ?

J'étais un étranger dans ce quartier. Pénétrer dans l'immeuble de Spooky me paraissait trop dangereux, même si, comme je le croyais, tous les locataires étaient sortis. J'allumai une cigarette et scrutai la rue. Tout comme les rats surgissent, la nuit tombée, des gens commençaient de déambuler dans cette rue. Des vieux et des vieilles en haillons descendaient en traînant les pieds les marches des perrons de divers garnis, et portaient sans doute à la recherche d'un troquet.

Puis j'aperçus la négresse. Adossée à la balustrade rouillée, elle balançait son vaste sac à main et je compris ce qu'elle était... une putain.

Je savais que sa chambre se trouvait juste au-dessous de celle de Spooky. Là résidait ma chance. Peut-être obtiendrais-je confirmation que Rhea s'y terrait.

J'évoquai la jeune négresse telle que je l'avais vue danser dans sa chambre, les nénés à l'air, une jolie fille et bien roulée. Je n'avais plus fait l'amour depuis mes fiançailles avec Judy. Et cela me paraissait terriblement loin.

Repoussant ma chaise, je me levai, me dirigeai à tâtons

jusqu'à la porte de ma chambre et m'engageai dans le couloir puant.

Je ne rencontrai personne dans l'escalier. Mme Reynolds avait fermé sa porte. À travers le mince panneau, j'entendis gueuler son poste de télévision. Je descendis les marches et plongeai dans la nuit étouffante et poussiéreuse. Les épaves de la nuit — adolescents, filles, ivrognes et vieillards — se laissaient dériver. Je portai mon regard de l'autre côté de la rue ; la négresse elle aussi m'avait repéré. J'attendis que deux voitures déglinguées passent en trombe et je traversai la chaussée.

Comme j'atteignais le trottoir d'en face, elle s'approcha de moi et murmura, ses dents blanches étincelant à la lumière du réverbère :

— Alors, mon chou ? On se sent seul ?

Je la regardai. Sa peau était couleur café au lait. Ses cheveux, décrêpés, encadraient son visage. Sur le moment j'en oubliai Rhea et la nécessité de la réduire au silence. Il me fallait absolument me délivrer de cette tension qui me pesait.

— Ça tu peux le dire, fis-je d'une voix rauque. Si on faisait quelque chose pour y remédier ?

— C'est dix dollars, mon chou, fit-elle en me scrutant de ses grands yeux noirs légèrement saillants. Les dix dollars, tu les as ?

Je me revis offrant cinq cents dollars à Rhea pour coucher avec elle.

— Oui, je les ai.

— À te voir, on penserait même pas que t'as deux dollars sur toi. T'es nouveau dans le coin, hein ? ajouta-t-elle en me souriant.

Je fouillai dans ma poche revolver et en sortis un billet de dix dollars. Ses fins doigts bruns se saisirent de la coupure avec la rapidité d'un lézard attrapant une mouche.

— Allons-y, mon chou, fit-elle. Je suis toute à toi maintenant.

Elle m'entraîna dans l'immeuble décrépi qui sentait encore plus mauvais que le mien. Moi sur ses talons, elle monta l'escalier en remuant les fesses. La montée me parut longue et arrivé sur son palier je la désirai si fort que mon membre me faisait mal.

Pas fainéante, la même, et je fus enfin soulagé. Autrefois, lorsque j'avais la flemme de courir des filles, il m'était arrivé de coucher avec une putain. Je n'en avais jamais eu pour mon argent. Elles se contentaient généralement de regarder le plafond ou même de griller une cigarette et de glousser, mais cette petite négresse alla jusqu'à me donner l'impression qu'elle jouissait elle aussi, alors que je savais très bien qu'elle jouait la comédie.

Quand j'en eus fini et que je me détachai d'elle, elle ne fit pas ce que font la plupart de ses collègues... c'est-à-dire se laisser glisser du lit et se rhabiller. Elle resta étendue à côté de moi, tendit la main vers son paquet de cigarettes, en alluma deux et m'en tendit une.

— Hé ben, on peut dire que tu en avais besoin, mon chou, fit-elle en mettant ses mains en coupes sur ses seins.

On ne pouvait pas mieux dire. Je me sentais maintenant parfaitement détendu comme si l'abcès qui me tourmentait avait crevé. J'aspirai une profonde bouffée de ma cigarette et laissai errer mon regard sur le plafond écaillé. Puis je perçus un bruit de pas au-dessus de ma tête. J'étais dans un tel état de tension avant de sauter la fille que jusque-là je n'y avais pas prêté attention. Maintenant j'entendais distinctement des pas... le martèlement de hauts talons ne pouvant appartenir qu'à une femme. Le souvenir de Rhea me revint ainsi que la raison de ma pré-

sence dans cette chambre sordide, en compagnie d'une jeune Noire couchée nue à mes côtés.

Je tendis l'oreille.

Au-dessus de ma tête, la femme arpentait la pièce sans arrêt. Clac... clac... clac...

La jeune négresse écrasa sa cigarette :

— Faut que je retourne au boulot, mon chou. Alors, tu te sens mieux ?

— Qu'est-ce qui se passe là-haut ? demandai-je en montrant du doigt le plafond.

— Qu'est-ce ça peut te foutre ? (Elle se redressa, et balança ses longues jambes hors du lit.) Debout, mon gros. Le travail m'attend.

Je glissai mon bras autour de sa taille flexible et la ramenai contre moi.

— Rien ne presse, lui dis-je. Ton client, c'est moi. Je te refile dix dollars.

— Tu plaisantes, non ? fit-elle en se laissant retomber sur moi.

— Le fric, tu le veux tout de suite ?

— On paye d'avance, mon chou. Faut bien vivre.

Je sortis du lit, allai prendre dans la poche de mon pantalon un autre billet de dix dollars que je lui tendis. Alors que je me recouchai, elle lança une jambe sur moi et se mit à me mordiller l'oreille. Je la laissai s'activer tout en continuant à écouter le bruit de pas qui ébranlait le plafond.

— Qu'est-ce qui se passe là-haut ? demandai-je de nouveau. On jurerait que quelqu'un s'entraîne pour un marathon.

— C'est une cinglée, fit la jeune Noire en me caressant la nuque. Elle me rend folle. Jour après jour, nuit après nuit, elle arpente sa chambre. Si c'était pas pour Spooky, y a longtemps que je serais montée l'engueuler,

mais c'est sa poule, et Spooky il fait la loi dans cette cambuse.

— Tu l'as déjà vue, cette fille ?

Elle s'accouda et me scruta en fermant à demi ses grands yeux noirs et brillants, puis me demanda :

— Pourquoi tu me poses toutes ces questions, mon chou ? Si on remettait ça ?

Même pendant qu'elle me parlait, je percevais ce bruit de pas.

— Tu dis que c'est l'amie de Spooky ?

— Pourquoi ? Tu connais Spooky ?

— Tu parles si je le connais, ce salaud.

Elle se détendit et se laissa retomber sur moi en disant :

— Ça sent mauvais, ce qui se passe là au-dessus. Elle est recherchée par la police. Y a bien quinze jours qu'elle se terre dans la piaule... Elle sort jamais, elle fait qu'arpenter à me rendre folle cette saloperie de plancher.

J'avais appris tout ce que je voulais savoir. J'avais retrouvé Rhea !

\*

De retour dans ma misérable chambre, je m'étendis sur le lit dans l'obscurité, store levé. Le réverbère proche me donnait suffisamment de lumière. Je me sentais détendu. Il faut croire que j'avais vraiment besoin de faire l'amour. Sadie — la jeune négresse m'avait dit son nom au moment où je la quittais — avait eu sur moi un effet thérapeutique.

À présent, je savais que Rhea se terrait dans la turne de Spooky. Aussi longtemps qu'elle vivrait ma propre liberté et la fortune que j'avais héritée de Sydney seraient en danger. Si la police mettait la main sur elle, elle parle-

rait, et elle ne manquerait pas de me dénoncer comme complice. Il me fallait la réduire au silence... mais comment ?

C'est alors qu'une pensée terrifiante me vint à l'esprit. Aurait-elle parlé de moi à Spooky ? Dans ce cas, même si je me débarrassais d'elle, il surgirait sur mon chemin et me ferait chanter. Lui avait-elle dit qu'elle était en possession d'un collier de diamants qui, croyait-elle, valait un million de dollars ? Aurait-elle vraiment donné à une crapule comme ce Spooky une telle arme contre elle ? Il fallait que je le découvre. Dans l'affirmative ce serait non pas un mais deux meurtres que j'aurais à accomplir. Deux êtres que j'aurais à réduire au silence ; je ne sourcillai même pas à cette pensée. Je refusais à Rhea et à Spooky le droit de vivre. Je ne voyais en eux que deux bêtes dangereuses qu'il me fallait abattre, mais si je pouvais éviter d'accomplir un double crime, l'entreprise serait pour moi plus aisée et moins périlleuse.

Remuant ces pensées dans ma tête, je m'assoupis, mais vers deux heures du matin, la première punaise fit son apparition. Je passai le reste de la nuit assis sur une chaise, devant la table, ma tête posée sur mes bras repliés.

Peu après trois heures, la pétarade d'une moto déchira le silence de la nuit. Je courus à ma fenêtre et vis Spooky gravir les marches du perron, puis disparaître dans l'immeuble.

Le lendemain matin, après avoir avalé un maigre petit déjeuner, je me rendis aux bains publics. Je passai le reste de la matinée à déambuler dans les rues, en évitant le centre de la ville par crainte d'y rencontrer Jenny. J'achetai un insecticide, retournai dans ma chambre et me préparai un repas : boîte de singe et pommes de terre en conserve. Après avoir aspergé d'insecticide la literie

et le matelas, je m'étendis sur le plumard et m'y endormis.

Je me réveillai à sept heures du soir. M'approchant de la fenêtre, je vis que la lumière brillait dans la turne de Spooky. À l'étage au-dessous, Sadie s'activait devant son réchaud. Je scrutai la rue et constatai que la Honda n'y était plus ; j'en déduisis que Spooky était en balade.

J'examinai les boîtes de conserve que j'avais achetées, et choisis des raviolis qui se révélèrent durs et insipides. Puis je m'installai devant la fenêtre, grillai de nombreuses cigarettes jusqu'à neuf heures, moment où Sadie quitta sa chambre.

Je pris dans mon fourre-tout mon 38 automatique et le glissai dans ma poche revolver, puis je descendis dans la rue et m'approchai de Sadie qui sortait de son garni.

— Alors, mon chou, si on remettait ça ? lui demandai-je.

— Dis donc, t'es un vrai champion, toi, fit-elle en me souriant et en glissant son bras sous le mien. Ouais... remettons ça.

Arrivé dans sa chambre, je sortis de ma poche un billet de cent dollars que je lui montrai :

— Ça te plairait de les gagner, Sadie ?

— Toi, tu vas me demander des trucs spéciaux, fit-elle en écarquillant les yeux.

— Non, je désire tout simplement passer la nuit chez toi. Dans ma turne, ça grouille de punaises.

— Dis donc (elle pencha la tête et me regarda, les yeux à demi-fermés) toute cette braise, d'où tu la sors ?

— T'occupe pas... Je couche chez toi ou je vais à l'hôtel.

— Aboule le fric, fit-elle en tendant la main. Tu couches chez moi.

À peine arrivé chez Sadie, j'avais perçu le bruit des pas de Rhea qui arpentait la chambre d'en dessus.

— Elle s'arrête donc jamais, ta cinglée, dis-je en tendant le billet à Sadie.

— M'en parle pas. À la longue, je m'y suis habituée. Quand elle s'arrête, ça me manque.

Elle fourra le billet dans son sac, découvrit le lit et prit dans l'armoire une paire de draps propres.

— Tu me gâtes, dis-je en m'approchant pour l'aider à faire le lit.

— Un type qui vous refile cent dollars a droit à des draps propres, me déclara Sadie. Comme on a toute la nuit devant nous, je vais prendre une douche. Tu veux boire ou bouffer quelque chose ?

— Je boirais bien un verre.

Elle posa devant moi une bouteille de mauvais whisky, une carafe d'eau et des glaçons et me quitta pour aller prendre une douche.

Je m'installai dans un fauteuil dégingué et écoutai Rhea tourner en rond à l'étage du dessus, comme une bête en cage. Je songeai à elle, en me rappelant le temps où je la désirais comme un fou, alors que maintenant je ne voyais plus en elle qu'une bête dangereuse. Si j'avais osé, je serais monté chez elle, j'aurais enfoncé la porte et lui aurais collé une balle dans la peau, mais je savais que ce n'était pas le moyen le plus sûr d'en finir avec elle. Il me fallait être sûr, quand je l'abattrais, qu'on ne pourrait pas m'imputer ce crime.

Je fis l'amour à Sadie avec plus de gentillesse que la veille, car j'étais moins sous pression. Puis nous nous endormîmes dans les bras l'un de l'autre.

Sadie sombra dans un profond sommeil alors que je ne dormis que d'un œil. Je percevais vaguement le martèlement des pas de Rhea et m'éveillais complètement entendant le grondement de la Honda qui faisait vibrer la vitre.

Sadie grogna, s'agita, se tourna sur le côté et se rendormit.



En bas, une porte claqua violemment. Puis le pas lourd de Spooky ébranla l'escalier. Rhea s'arrêta brusquement d'arpenter la pièce. J'entendis Spooky ouvrir la porte et la refermer brutalement.

— Écoute-moi bien, sale garce. C'est la dernière bouteille que je te rapporte !

Sa voix lourde de menaces me parvenait comme s'il se trouvait dans la chambre même de Sadie.

— Donne-moi ça ! (aussitôt je reconnus la voix de Rhea.)

— Tiens ! Et saoule-toi à mort ! Qu'est-ce tu veux que ça me foute ?

Sadie grogna dans son sommeil.

Après un long silence, Spooky lança :

— J'en ai plein le cul ! Fous le camp ! Ici, c'est ma piaule ! Je t'ai assez vue !

— Ta gueule, imbécile ! (Je perçus dans la voix de Rhea une note hystérique qui me fit dresser l'oreille.) Je suis ici et j'y reste ! J'ai nulle part où aller. Si tu me mets dans le pétrin, crapule, je t'y mettrai moi aussi ! Ça sera pas difficile, Spooky. La police n'attend qu'une chose, t'épingler !

Spooky se tut un bon moment puis dit :

— À quoi ça rime tout ça, bon Dieu ? Tu vas me le dire, oui ? Pourquoi tu te terres ici en attendant que les choses s'apaisent ? Quelles choses ? Qu'est-ce que tu as encore fait ? Et pourquoi t'es venue te cacher ici pour échapper aux flics ? Fel, où il est ? Tu vas me le dire ? J'en ai ras le bol de t'entendre arpenter cette piaule en te saoulant la gueule au whisky. Je veux plus de toi ici.

— Vraiment ?

Immobile, sentant le corps tiède de Sadie se presser contre le mien, je tendis l'oreille.

— Je resterai ici le temps qu'il faudra, reprit Rhea. Ce

serait bien trop dangereux pour moi de me montrer tant que ça chauffe encore. Après tout ce que j'ai fait pour toi ! Qui t'a offert ta moto, hein ? Pourquoi tu cherches pas à gagner ta vie ? T'es juste bon à enfourcher ta moto et à crâner, espèce de con sans cervelle !

— Bon, fit Spooky baissant la voix, et je dus faire des efforts considérables pour entendre ce qu'il disait. Vas-y ! Va me dénoncer aux flics. Ils seront si contents de te mettre la main dessus qu'ils s'occuperont pas de moi. Emballe tes frusques, et du balai !

— Allez, on boit encore un verre, Spooky.

— Je t'ai dit de foutre le camp !

— Quoi, fais pas le méchant... On passe l'éponge. On est toujours en train de se bagarrer, fit Rhea d'une voix geignarde. On boit un verre et on se couche. J'ai envie de toi.

— Seulement moi, j'ai pas envie de toi. Fous le camp, je te dis !

— Allez, viens, Spooky, on se couche.

— Je t'ai assez vue, espèce de vieille poivrote ! Va t'occuper de tes affaires et laisse-moi tranquille !

Au ton de sa voix, je compris qu'il ne plaisantait pas. Je me glissai hors du lit et m'habillai en vitesse. Je tenais peut-être ma chance ! Elle ne lui avait rien dit, donc Spooky ne représentait pour moi aucun danger. Alors que j'enfilais mes chaussures, Sadie se retourna, murmura d'une voix ensommeillée :

— Où tu vas, chéri ? (Puis elle se rendormit.)

J'entendis Spooky hurler :

— Allez, dehors !

La porte s'ouvrit, je perçus le bruit assourdi de quelque chose qu'on traînait.

— Emporte tes guenilles ! cria encore Spooky.

Puis j'entendis de nouveau un bruit mou, et la porte se referma en claquant.

J'étais déjà dans le couloir. Je refermai doucement la porte de Sadie, dévalai l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée, puis m'adossai au mur, dans l'obscurité, l'oreille tendue.

Rhea descendit les marches en marmonnant entre ses dents :

— Salaud ! Salaud !

Puis je vis sa silhouette se dessiner tandis qu'elle traversait l'entrée en se retenant aux murs.

— Fais gaffe, mignonne, lui dis-je à voix basse. Y a un flic dans le coin.

Elle s'arrêta pile et, retenant son souffle, scruta les ténèbres pour me voir :

— Qui tu es, toi ?

— Je suis en cavale... comme toi.

Elle glissa le long du mur pour s'appuyer contre moi. Son haleine puait le whisky.

— En cavale ? répéta-t-elle d'une voix pâteuse. Je sais pas ce que tu veux dire. (Je compris qu'elle était complètement bourrée.)

— J'ai tout entendu. Tu veux qu'on mette les voiles ensemble ? J'ai une bagnole. Et je connais, hors de ville, un coin où on sera en sécurité.

Elle s'affala sur le sol et dit d'un ton désespéré :

— Bon Dieu ! qu'est-ce que je tiens ! Je vais en crever !

Oui, mais pas ici, me dis-je. Une détonation ameuterait tout l'immeuble. Il me fallait l'emmener en rase campagne.

— Allez, viens, ma jolie. (Je la pris par le bras pour la relever.) On part.

— Qui tu es ? fit-elle en s'appuyant sur moi de tout son poids. Je te vois pas. Qui tu es, bon Dieu ?

— Allez viens... on les met.

Je la traînai jusqu'au bas des marches et jusque dans la rue déserte. Comme elle chancelait, je dus la soutenir. Alors que nous arrivions sous un réverbère, elle s'écarta de moi et on se regarda. Je la reconnus à peine. Elle avait terriblement vieilli. Ses cheveux d'un roux ardent étaient striés de blanc. Ses yeux d'émeraude brillaient comme éclairés de l'intérieur. Elle était décharnée et vacillait tout en me scrutant.

Elle portait toujours l'ensemble-pantalon rouge sang et un sac bourré en bandoulière.

— Dis donc, la Moumoute, t'as des cheveux là-dessous ?

— Allez, amène-toi. Ma bagnole est là, au bout de la rue. On fout le camp, toi et moi.

Elle m'examina, l'œil vague. Ma perruque ébouriffée, ma barbe naissante, mes vêtements crasseux semblèrent la rassurer.

— Alors toi aussi, t'es en cavale ?

— Comme tu dis. Allez viens.

Elle se mit à rire, de l'horrible rire hystérique de saoularde.

— Mon frère est mort. L'avait beau être une ordure, lui, au moins, il me comprenait. C'est les flics qui l'ont descendu.

— Filons, bon Dieu ! dis-je en la prenant par le bras.

Elle se laissa faire, mais elle était si ivre qu'elle se serait étalée de tout son long si je ne l'avais pas soutenue.

Nous nous dirigeâmes en zigzaguant dans la rue déserte vers l'endroit où j'avais garé la Chevrolet. Pendant que je déverrouillais la portière, elle s'adossa à la voiture et me regarda fixement :

— Dis, la Moumoute, il me semble que je t'ai déjà vu quelque part.

— Pourquoi les flics, ils en ont après toi ? lui demandai-je en m'installant au volant.

— Qu'est-ce ça peut te foutre ?

— À moi ? Rien... Alors, tu montes ou tu restes ?

Elle ouvrit l'autre portière et s'assit à côté de moi et je dus me pencher devant elle pour refermer la portière.

— Où on va, la Moumoute ?

— Je sais pas où toi tu vas, mais moi je file vers la côte. Mon frère a un bateau. Il va m'emmener à La Havane.

— À La Havane ? fit-elle en pressant son visage entre ses mains. C'est justement là que je veux aller.

— Ça pouvait pas mieux tomber... T'as du fric ?

— Il est là-dedans, fit-elle en m'indiquant son sac rebondi. Allez, vas-y, la Moumoute, on démarre.

Au moment où je m'engageai sur la route de Tamiami, en direction de Naples, elle s'endormit.

Il était maintenant quatre heures du matin. Dans une heure, il ferait jour. La large autoroute, totalement déserte, était bordée de chaque côté d'épais rideaux de cyprès et de pins.

Je la regardai. Elle avait la tête appuyée contre la vitre et les yeux fermés. Il me suffisait de ralentir, de m'arrêter en douceur, de prendre le 38 dans ma poche revolver, de lui tirer une balle dans la tête, d'ouvrir de son côté la portière, de la pousser, puis de repartir. Rien de plus facile. Un peu avant d'arriver à Naples, je me débarrasserais de la perruque, j'enverrais la bagnole dans un fossé et j'attraperais un car, un Greyhound qui m'amènerait à Sarasota. Là, j'achèterais d'autres frusques, me raserai et je monterais dans un autre car en direction de Fort Pierce. De là, je gagnerais toujours en car, Little Jackson où j'avais garé ma Ford Capri. Puis au volant, je retournerais, sain et sauf, à Paradise City.

Je repassai ce plan dans ma tête. Il me parut parfaitement au point. J'avais pensé que la liquidation de Rhea

se révélerait difficile et dangereuse, or elle était là, en train de cuver son whisky, entièrement à ma merci. Il me suffisait de braquer sur elle le flingue et d'appuyer sur la détente.

Je jetai un regard dans le rétroviseur. Sur l'immense autoroute obscure, pas un phare en vue. Je levai lentement mon pied de l'accélérateur. La voiture perdit de la vitesse, puis vint s'arrêter à l'ombre épaisse d'un chêne vert. Je mis le levier au point mort et serrai le frein à main.

Je regardai Rhea. Elle dormait toujours. Je glissai la main dans mon dos et mes doigts se refermèrent sur la crosse du 38. Je le sortis lentement de ma poche et levai le cran d'arrêt.

Je braquai le revolver sur sa tempe, le doigt déjà sur la détente, mais je n'allai pas plus loin.

Je restai là à la regarder, le revolver braqué sur elle, et je compris avec désespoir que j'étais incapable de tirer. Je ne pouvais la tuer de sang-froid. Alors que je m'étais trouvé dans une situation très compromettante, j'avais poussé Fel par-dessus la balustrade, mais je n'étais pas homme à flinguer une femme endormie.

Rhea ouvrit brusquement les yeux et me lança :

— Qu'est-ce que tu attends, Larry Carr ? Prouve-toi que tu es un homme. Vas-y... tue-moi !

\*

Le faisceau aveuglant des phares d'un camion qui arrivait en sens inverse éclaira l'intérieur de la Chevrolet. Je pus alors voir Rhea distinctement. Elle était horrible ! Dire que j'avais pu désirer ce fantôme, véritable personnage de cauchemar. Recroquevillée dans son coin, l'œil éteint, ses lèvres minces tordues en un rictus, elle avait tout d'une démente.

— Vas-y... tue-moi ! répéta-t-elle.

Le camion fila en trombe, ébranlant la Chevrolet. Je frémis à la pensée que, si j'avais tiré sur Rhea, le véhicule aurait passé à l'instant même où j'éjectais son corps de la voiture.

Je lâchai le revolver. Il tomba entre nos deux sièges. J'étais arrivé au bout de la route et je me rendis soudain compte que cela m'était complètement indifférent.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Minable ? me demanda Rhea. T'avais pourtant tout bien combiné, non ? T'as la pétoche ? Tu t'imaginais que je te reconnaîtrais pas sous cette perruque à la con ?

Je la regardai avec haine. Un lépreux ne m'aurait pas inspiré plus d'horreur.

— Je vais te parler comme ton petit copain : « Fous le camp ! » Descends de ma voiture et que je ne te revoie plus.

— À quoi ça sert de te mettre dans tous tes états ? fit-elle en me regardant fixement. J'ai le collier... on peut encore leur glisser entre les pattes, toi et moi. (Elle fouilla dans son sac et en sortit l'écrin de cuir.) Tiens, le voilà ! Un million de dollars ! T'as dit que tu pourrais le revendre. On part tous les deux pour La Havane et on commence ensemble une nouvelle vie.

Ensemble ? Tous les deux ? J'en frissonnai.

— Le vendre pour vivre avec toi ? m'exclamai-je. Tu serais la dernière des putains que je m'y refuserais ! Quant à ce collier, il vaut pas un clou... il est faux.

Elle se redressa brusquement, se pencha en avant et dans ses yeux verts s'alluma une lueur de folie.

— Tu mens !

— C'est une copie en cristal taillé, pauvre imbécile ! Tu croyais réellement que je vous laisserais, toi et ton abruti de frère, partir en emportant un collier d'un million de dollars ?

Elle hoqueta. Je crus d'abord qu'elle allait être prise d'une rage folle, mais bien au contraire ce que je venais de lui apprendre l'anéantit.

— Je l'avais prévenu, ce con, fit-elle comme se parlant à elle-même. Au premier coup d'œil, j'ai compris que t'étais un faux jeton, mais il a pas voulu me croire. Il cessait pas de répéter : « Ce type-là, il est réglo », mais moi je savais que c'était faux. (Elle se laissa aller en arrière.) C'est bon, Carr le Minable, tu as gagné. S'ils m'alpaguent, j'en ai pour la vie. J'ai déjà tiré huit ans... La taule, je sais ce que c'est. Toi, pas. Et Fel non plus. Il a de la chance d'être mort.

Je ne pus supporter sa présence plus longtemps.

— Va-t'en, lui lançai-je. Et quand les flics t'épingleront, raconte-leur tout ce que tu voudras. Si tu savais comme je m'en fous... Allez, casse-toi, ça suffit.

— Je suis restée deux semaines enfermée dans ce taudis, reprit-elle comme si elle ne m'avait pas entendu, à attendre que les flics viennent m'arrêter. Bon Dieu, je boirais bien un verre !

Elle se prit le visage entre les mains. Je la regardai mais n'éprouvai pour elle aucune pitié. Je ne demandais qu'une chose, me débarrasser d'elle, retourner à Paradise City et attendre que la police vienne m'arrêter.

— Fous le camp ! hurlai-je. Tu es pourrie jusqu'à la moelle. Même une petite frappe comme Spooky ne veut plus de toi. Va te faire pendre et que je ne te voie plus !

— Y a que Fel qui pouvait pas se passer de moi. Mais seulement quand ça s'est gâté, il s'est défilé... un foireux, lui aussi. (Elle éclata d'un rire amer.) Y a plus qu'à baisser le rideau... je me demande quel effet ça fait d'être mort.

Je m'aperçus alors qu'elle tenait mon revolver.

— Lâche ça ! m'exclamai-je.



— Adieu, Minable... ce sera bientôt ton tour.

Alors que je plongeais sur elle, elle me repoussa, pointa l'arme sur sa tempe et appuya sur la détente.

L'éclair m'aveugla et la détonation m'assourdit. Je sentis mon visage éclaboussé par quelque chose d'humide et, frissonnant, je me jetai hors de la voiture. Je restai là à m'essuyer le visage à l'aide de mon mouchoir, tandis qu'un mince filet de fumée s'échappait en spirale par la portière de la voiture.

\*

Le sergent O'Halloran faisait rouler son crayon sous sa paume.

Sur la banquette adossée au mur, étaient assis cinq des petites frappes de la bande à Spooky, des gosses de dix à quinze ans, maussades, crasseux et tous portant le même uniforme, chemise noire et jeans.

Je fis sensation, ce qui ne m'étonna pas, lorsque deux flics me poussèrent sans ménagement dans la salle du commissariat. Ma perruque rejetée en arrière, ma chemise tachée du sang de Rhea, la meurtrissure que m'avait faite un des flics en me frappant à la mâchoire, et les menottes aux mains, je ne pouvais passer inaperçu.

Les petites frappes se mirent à ricaner et O'Halloran se penchant en avant, gueula :

— La paix, bande de voyous ! Fermez ça ou je tape dans le tas !

J'eus l'impression d'être revenu à mon point de départ.

Un des policiers de patrouille s'avança et se mit à parler à O'Halloran. Je ne saisis au vol que quelques mots : « L'autoroute de Tamiami... Morte sur le coup... il avait encore le revolver à la main... » (Il baissa la voix et acheva sa déposition tandis que O'Halloran la transcrivait.)

Je compris qu'il m'accusait du meurtre de Rhea, et ce qui m'était totalement indifférent. J'avais dépassé ce stade. Pendant le long trajet qui nous ramenait à Luceville, j'avais eu le temps de réfléchir. Le suicide de Rhea réveilla en moi l'homme que j'étais avant l'accident de voiture qui avait coûté la vie à Judy. Je me voyais maintenant tel que j'étais. La cupidité dont je n'avais pas conscience, mais qui devait m'habiter depuis toujours, était remontée à la surface. Cet amour de l'argent avait causé la mort de Sydney. C'est par cupidité également que j'avais assassiné Fel Morgan. Je revoyais l'instant où, le saisissant par le bas de son pantalon, je l'avais précipité dans le vide. Et c'est sur le chemin du retour vers Luceville que je connus mon moment de vérité.

O'Halloran qui avait fini de prendre par écrit la déposition de son subalterne, me fit signe d'approcher. Je ne bougeai pas. Je me contentai de le regarder fixement et ce fut mon gardien qui d'une bourrade me poussa en avant.

— Votre nom? me demanda O'Halloran de sa voix rauque et sourde.

— Laurence Carr, les quinze cents dollars.

Il se pencha en avant, écarquillant ses petits yeux porcins, puis brusquement me reconnut.

— Enlève-lui cette foutue perruque, dit-il au flic qui me l'arracha et la lança sur le bureau.

O'Halloran poussa un profond soupir, puis me dit, sans me quitter des yeux :

— Avez-vous une déclaration à faire? Je vous préviens que tout ce que vous direz peut être retenu contre vous.

— Elle était aussi fatiguée de la vie que moi, déclarai-je. Elle ne désirait qu'une chose, mourir. Alors je lui ai tiré une balle dans la tête.

O'Halloran renifla, comme à son habitude, se renversa dans son fauteuil, puis fit signe à son subalterne :

— C'est un cinglé. Conduis-le à la section de la brigade criminelle.

On m'y emmena. Le lieutenant qui la dirigeait, un petit type aux cheveux blancs, avait des yeux bleu acier, une face rougeaude et un menton agressif.

Il me posa des masses de questions mais je n'étais pas d'humeur à lui répondre. Je restai là, écroulé, et même lorsqu'il me frappa au visage je ne réagis pas. Finalement ils m'enfermèrent dans une cellule.

Plongé dans mes pensées, je me reprochais amèrement d'avoir causé la mort d'un homme qui avait tant fait pour moi et m'avait légué toute sa fortune.

On m'apporta un repas auquel je ne touchai pas.

Un peu plus tard, O'Halloran entra dans ma cellule et, les pouces enfoncés dans sa ceinture, me dit, de sa voix rauque, mais avec bonté, ce qui m'étonna :

— Vous êtes dans un drôle de pétrin, mon vieux, qu'est-ce que vous cherchez ? Tout n'est pas perdu... Si vous me disiez ce qui s'est réellement passé.

— Je l'ai tuée, dis-je en le regardant droit dans les yeux. Maintenant, à vous de jouer.

O'Halloran se gratta l'aisselle, puis rejeta sa casquette sur sa nuque :

— Le lieutenant demande si vous êtes disposé à faire une déposition. À votre place, mon vieux, j'en ferais rien, mais j'obéis aux ordres.

— Pourquoi n'en feriez-vous rien ? lui demandai-je, le voyant réellement soucieux.

Il enleva sa casquette, l'examina de près, puis la remit sur sa tête et dit :

— Tout à fait entre nous, vous êtes cinglé, mais je me refuse à croire que c'est vous qui l'avez descendue.

Alors, un bon conseil, bouclez-la, et ne parlez qu'en présence de votre avocat.

— Ainsi vous me croyez cinglé ?

— Absolument... et depuis le début. C'est l'impression que j'ai eue dès que vous avez mis le pied dans cette ville. Et maintenant écoutez-moi bien. Bouclez-la. On s'est mis en rapport avec Paradise City. Votre associé, Luce, va s'amener avec un célèbre avocat. Ils vous sortiront de là. Mais surtout, bouclez-la.

Je ne tenais nullement à ce que Tom Luce me sorte de là.

— Dites au lieutenant que je suis prêt à faire une déposition.

— Écoutez, vieux, reprit O'Halloran en se balançant d'un pied sur l'autre, vous êtes peut-être cinglé, mais quand même je vous ai à la bonne. (Il se pencha sur moi et reprit en baissant la voix :) Vous vous rendez pas compte dans quel pétrin vous êtes... Si je téléphonais à Miss Baxter pour lui dire ce qui vous arrive... elle ferait tout pour vous aider. Qu'est-ce que vous en pensez, mon vieux ?

Jenny ?...

Je compris que, pour moi, Jenny était aussi définitivement perdue que Judy... elle n'était plus qu'un merveilleux souvenir, un rêve que j'avais caressé.

— Dites au lieutenant que je suis prêt à faire une déposition, répétais-je.

Du dos de la main, O'Halloran essuya son visage luisant de sueur.

— Vous pourriez n'en prendre que pour quinze ans, me dit-il, et je le sentis sincèrement navré. Et même s'ils vous considéraient comme vraiment cinglé, vous pourriez vous en tirer avec moins de dix ans.

Soudain détendu, je m'adossai au mur de ma cellule :

— Dites au lieutenant que je suis prêt à faire une déposition.

J'évoquai Sydney si bon, si doué, papillonnant autour de moi. Quinze ans... dix ans?... Comme changement de décor, je serais servi.

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

*Dans la collection James Hadley Chase*

PAS D'ORCHIDÉES POUR MISS BLANDISH, n° 1  
EVA, n° 2

LA CHAIR DE L'ORCHIDÉE, n° 3

VIPÈRE AU SEIN, n° 4

LA PETITE VERTU, n° 5

ALERTE AUX CROQUE-MORTS, n° 6

AU SON DES FIFRELINS, n° 7

LE CORBILLARD DE MADAME, n° 8

IL FAIT CE QU'IL PEUT (NE TIREZ PAS SUR LE  
PIANISTE), n° 9

UNE MANCHE ET LA BELLE, n° 10

POCHETTE SURPRISE, n° 11

OFFICIEL !, n° 12

LE DÉMONIAQUE (À TENIR AU FRAIS), n° 13

DOUZE CHINETOQUES ET UNE SOURIS, n° 14

MISS SHUMWAY JETTE UN SORT, n° 15

DANS LE CIRAGE !, n° 16

MÉFIEZ-VOUS, FILLETES !, n° 17

GARCES DE FEMMES, n° 18

LE REQUIEM DES BLONDES, n° 19

ET TOC !..., n° 20

EN GALÈRE, n° 21

*Composition Euronumérique.  
Impression Bussière Camedan Imprimeries  
à Saint-Amand-Montrond (Cher),  
le 21 janvier 1997.  
Dépôt légal : janvier 1997.  
Numéro d'imprimeur : 1/154.  
ISBN 2-07-049682-1/Imprimé en France.*